

*DANS LE BLEU DU MATIN*

Un roman inédit de

**HARRY BERNARD**

## CHAPITRE 1

On s'instruit à voyager. On apprend à transpirer et sacrer, porter du linge pas trop propre, dîner d'un croûton et de saucisson, ou dîner par cœur, quand on cherche du travail et que la bourse est mince.

C'est ce que j'appris en France et en Argentine, mais ce sont là deux histoires différentes. Deux aventures imprévues. Elles se complètent l'une l'autre, ou ne se complètent pas, traduisant la même détresse.

Sauf sous l'aspect langue, je ne me sentais pas plus à l'aise à Paris qu'à Buenos Aires, en bordure de la Plata, qui veut dire « argent ». Si je me suis enrichi au sud de quelques centaines de mots espagnols, c'est autant de gagné. C'est même ce que j'acquis là-bas de plus tangible, de moins fugitif, car l'argent, non point *plata* mais *dinero*, ne court pas plus l'Avenida de Mayo, ou la calle Florida, que les Champs-Élysées. Du moins, pour l'étranger dépaysé qui s'emplit les yeux d'exotisme et de beauté, et ne sait ce qu'il va s'envoyer dans le passe-galette, comme on dit en mon patelin natal.

Mais chaque chose en son temps et mettons de l'ordre dans nos idées, selon le sage enseignement reçu au collège.

Appuyé à un parapet de pierre noircie, je me vis un jour penché sur l'eau dansante de la Seine, sans l'avoir voulu ni espéré, et quinze mois plus tard, sans le souhaiter davantage, je débarquais dans la fantastique capitale de « señor » de Alvear, dont j'ignorais l'existence, le visage et la politique. Il y a de cela pas mal longtemps, mais je m'en souviens comme si c'était d'hier. Tant certaines impressions ne s'effacent point. Je ne me savais pas même arrivé dans la ville du bon air, parce que la Plata aux berges basses, l'énorme rivière Plate des touristes américains, n'a pas moins de vingt-huit milles de largeur. Et ce, à près de soixante lieues de l'Atlantique. Je me croyais encore en mer, mal éveillé, quand l'horizon se révéla bordé, surélevé, caché de quais à n'en plus finir, zébré de mâts et de cordages.

À Paris, je retrouvais des souvenirs littéraires et celui des siècles. Pour avoir surtout vécu par les livres, l'ensemble paraissait familier. Foulant le sol de Buenos Aires, où il faisait beau comme il fait là-bas, je rêvais de vagues pampas et découvris une métropole à la moderne, riche et fiévreuse, agitée du bruit des affaires, peu différente des agglomérations nord-américaines, où il ne galopait pas plus de gauchos que sur la Main.

Si je me rappelle l'une et l'autre sans plaisir, ce n'est pas à cause d'elles. Cela ne tient pas à leur manque de charme, ou d'hospitalité, mais il me faut l'attribuer aux inhumaines circonstances qui me déclassaient en m'exilant.

Quand je quittai Montréal, j'étais en froid avec mon père. Pour des raisons que j'exposerai plus tard. Je n'avais vu aucun des miens depuis des mois, ne donnant ni ne recevant de nouvelles. On ignorait mes allées et venues, de même que mon adresse. J'arrivais de l'Ontario, j'y devais retourner dans quelques jours, et je n'avais aucun bagage qu'un peigne et une brosse à dents, un rasoir, quelque deux cents dollars.

De sorte que je ne laissai rien à l'hôtel, qui permît la moindre tentative d'identification. Pas même d'empreintes digitales, car c'est à peine si j'avais jeté un coup d'œil à l'intérieur de ma chambre, après avoir payé au comptoir. Si la police me chercha, elle me cherche encore. Ou elle appréhenda le sadique qui commit le meurtre, lui tira des aveux et le passa à tabac, pour se désintéresser ensuite de ma personne.

Si je souligne que deux femmes furent à l'origine de mes malheurs, ou de mes ennuis, cela semble pose pour la galerie. Il arrive que c'est la vérité. Deux femmes et l'auteur de mes jours, homme digne s'il en fut, mais se prenant trop au sérieux, qui connaissait mal l'une et ne savait rien de l'autre. La plus jeune n'avait pas quinze ans et la seconde, de deux fois son âge, était morte quand je la vis pour la première fois.

Dans les hôtels, j'avais l'habitude de m'enregistrer sous un faux nom. Pour ne pas laisser de traces, me méfiant de mon père. Pas tant de lui, qui fréquentait un monde différent du mien, que de ses amis et connaissances, certains collaborateurs, capables de s'insinuer n'importe où et relever une piste, à un moment inattendu. On comprendra mieux si je dis qu'il est avocat et ne compte plus les contacts avec la police, depuis une trentaine d'années qu'il exerce.

Je travaillais, on ne me reprochait rien, mais j'avais quitté la maison et ne voulais pas qu'il me suivît, même de loin, avec l'espérance de ramener son mouton au bercail et le plier à ses volontés, qui ne s'accordaient pas avec les miennes. Si la Sûreté se demande où loge le nommé Benoît Roland, s'il est court ou long, replet ou maigrelet, cela n'est pas mon souci. Je sais que le Roland en question n'a pas de parenté du nom, et me refusais dans le temps à fournir là-dessus des lumières.

La première tempête éclate quand je parlai d'abandonner mes études. J'achevais ma rhétorique et y obtenais des succès moyens, mais je ne me sentais pas plus de goût pour le latin que pour le grec, encore moins pour ce qui m'attendait, une fois mon B.A. conquis et encadré. Car l'on ne parlait que droit et jurisprudence en mes entours, et il était convenu du jour de ma naissance, sinon de toute éternité, que j'appartiendrais à basoche comme d'autres de la famille, pour l'honneur de la lignée et la gloire de Dieu en trois personnes. Mon père plaidait pour la veuve et l'orphelin, mon frère aîné de même, et mon grand-père paternel avait fini ses jours dans la peau d'un juge de la cour d'Appel, après vingt années à s'écouter penser sur le banc. Seul l'arrière-grand-père commit l'énormité de venir au monde à la campagne et d'y être demeuré, satisfait de cultiver la terre nourricière. On le lui pardonnait mal.

Aussi, quand je commençai de manifester mon peu d'attrait pour la carrière élue,

l'étonnement fut tel qu'on se demanda quelle sorte d'ingrat l'on nourrissait et aboyait dans le sérail, qui refusait de voir la lumière et se préparait au rôle d'enfant prodigue. Même ma mère ne s'y reconnaissait pas, elle la plus indulgente des femmes, mais fille d'un notaire doublé d'un syndic de paroisse. Sur l'heure, on accorda peu d'importance à ce qui parut une tendance au paradoxe, ou un romantique désir de scandaliser. On eut l'air de juger que mon humeur s'envolerait et que je finirais par rentrer dans le giron. L'opinion d'un garçon de dix-huit ans ne pesait pas lourd dans la balance des approximations familiales.

Il est des gens doués pour les humanités et les lettres, auxquels ne répugne point le côté artistique des choses, tandis que d'autres penchent vers les abstractions de la science, avant d'en tirer parti dans la pratique du quotidien. Je détestais les mathématiques, ne leur accordant pas d'utilité en dehors des quatre règles. Je n'aurais pas retenu une formule chimique, ni n'aurais réussi à me pâmer d'admiration pour les lois les plus lumineuses de la physique. Si je ne niais pas celles-ci plus que les éléments, je m'estimais content des découvertes d'Archimède, de Newton et de quelques autres, n'éprouvant aucune envie d'y ajouter et de les infirmer.

La littérature m'attirait, mais un jeune homme bien-né, fils de famille, bachelier satisfait ou non, ne l'envisage pas comme carrière. Les idées de mes parents étaient arrêtées là-dessus comme sur le journalisme, où j'entrevois des possibilités, mais qu'ils décrétaient métier de crève-faim. La médecine éliminée, à cause de la chimie et autres babioles; le génie sous une forme quelconque, vu le mystère des chiffres; le sacerdoce aussi, clergé séculier ou régulier, pour des raisons qui se résument à l'absence de vocation; aucune avenue ne s'ouvrait, sauf celle du droit et de la tradition. Que je pressentais morne comme un jour pluvieux, montante et malaisés, hérissée de cailloux pointus, sans ouverture vers un horizon ensoleillé. Je m'entêtais d'autant plus à ne pas m'y engager qu'on s'obstinait à m'y pousser, avec ma collaboration ou sans.

En ce temps-là, on ne permettait pas aux élèves des collèges classiques de s'orienter vers les études correspondant le mieux à leurs goûts et dispositions. Il n'existait qu'un moule uniforme, sans que l'on tînt compte des antécédents, de l'éducation première, des qualités individuelles. Le pire, c'est que le souci sérieux des sciences, de la géométrie plane à la zoologie, ne se devait éveiller qu'avec la découverte de la philosophie, celle du sieur abbé Lortie et non pas une autre, homme qui possédait sa méthode et n'en démordait point, heureux de décortiquer Thomas d'Aquin et n'ambitionnant pas davantage. De sorte que nombre d'éphèbes malheureux, versés sans transition des classes de grammaire à l'approfondissement de l'ens, d'A plus B et d'H<sub>2</sub>O, tombaient du jour au lendemain dans un monde de cauchemars.

S'ils souffraient en silence et n'en mouraient pas, il leur devenait loisible, après deux vertueuses années d'oubli de soi, d'opter pour la prêtrise ou l'une des carrières dites libérales. Tant pis si le futur chirurgien s'entendait mieux en syllogismes qu'en PCN, ou si le curé de l'avenir se préparait à la théologie morale en jonglant avec les zéros des logarithmes. Mieux partagés sont les étudiants à qui l'on ne défend pas de suivre leurs penchants, ni de travailler dans le sens de leur nature.

La somme établie de mes doléances et des craintes qu'inspirait le lendemain, je commençais de dévoiler les intentions qui me trottaient en tête, lesquelles impliquaient une désinvolture totale à l'endroit des examens de fin d'année. Dire qu'elles déchaînèrent l'enthousiasme ne peint pas la réalité. Ajouter que, les énonçant, je fus dorloté comme un chien qui voudrait gratter ses puces au milieu d'un jeu de quilles, suggère à peine la froideur indignée qui m'accueillit.

Mon père fut celui qui garda le mieux sa tête et son sang-froid. Au lieu de s'emporter et de s'écouter prêcher, il m'escorta jusqu'à son cabinet, me signifia que

mes analyses et conclusions le laissaient indifférent, annonça aussi que je continuerais de lui faire honneur au collège et passerais de l'externat à l'internat, avec suppression de congés et de sorties, si je ne jugeais bon de suivre la voie étroite du devoir telle que tracée par lui, dans mon intérêt le meilleur.

Je baissai la tête, me réfugiant derrière une mine contrite qui sous-entendait l'acceptation de la sentence. Suivit la harangue de rigueur sur l'autorité et ses obligations, la dépendance des enfants, la maison solide si elle ne se divise pas, et le trémolo obligatoire soulignant cette nouveauté que celui-là aime bien qui châtie à point. Le tralala que je connaissais depuis l'âge de raison. Plus tard, si la robe d'avocat ne me fascinait pas, le notariat ne manquait pas d'attraits. Ni la politique, qui a ses servitudes comme ses charmes, mais à laquelle rien ne prépare que de piocher le code. Dans le temps comme dans le temps, et c'était se donner un mal inutile que d'atteler la charrue devant les bœufs.

En attendant mieux, je montai à ma chambre et m'essayai à synthétiser les *Quatre-vingt-douze résolutions*, que personne dans ma classe n'avait jamais lues, le professeur d'histoire compris. À la fin du mois, mes notes marquaient une amélioration sur les précédentes. Je reçus des compliments. Mon père se flatta de me tenir en laisse, bien qu'il ne soufflât mot, mais la victoire se lisait dans son visage. Le calme se rétablissait. On me combla de gâteries à peine déguisées, pour me garder en état de grâce étudiante.

La température s'annonçait trop belle pour durer. Une molle chaleur, entretenue par vents du sud, présage l'orage. Avec nuages tonitrueux. Le souffle dévastateur allait m'être fourni par une sottise rumeur qui circula dans notre quartier, et l'on accola aussitôt mon nom à celui de Thérèse, en des racontars où personne n'apercevait d'honnêtes motifs. Les meilleures réputations tiennent à un fil.

Thérèse, que je regardais grandir depuis le berceau, à trois pas de la maison,

était la plus ravissante enfant qui pût réjouir le cœur et l'âme. Blonde à humilier les blés mûrs qui ondoient au soleil, avec les yeux, de longs cils et les sourcils noirs comme jais, dans le pur ovale qu'on voit aux tableaux des maîtres. Le teint clair et d'une texture quasi diaphane. À quatorze ans et demi, elle en accusait vingt, ce dont elle se félicitait et moi de même. Il n'y avait rien entre nous. Sans doute ne me privais-je pas de l'embrasser dans les coins, quand l'occasion s'offrait, mais bas les pattes pour le reste. Je l'aimais depuis le jour de sa naissance, non pas d'amour avec A majuscule, et la vénérais trop pour songer, même de loin, à des privautés innommables. Elle n'était qu'une belle enfant, qui passait la moitié de son temps chez nous, et nous l'estimions à l'égal d'une vierge nimbée d'or, descendue de son cadre ou de son piédestal.

Or, il arriva un malheur, ou on le crut.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, le sort voulut qu'on m'accusât de turpitudes morales et autres à l'égard de l'adolescente, en raison de nos relations d'amitié, de l'admiration que je lui vouais, d'une intimité qui ne dissimulait rien et que chacun interprétait à sa guise. Peut-être m'avait-on vu au fond du jardin, la tenant par la main et lui glissant, à l'instant propice, un baiser dans le cou? Je n'étais pas plus benêt qu'un autre ni susceptible, même à l'âge tendre que je rappelle, de fuir à l'approche d'une jolie fille. Le contraire traduisait plutôt la réalité. Si je dis que je ne me reprochais rien de grave en ce qui concerne Thérèse, ce n'est pas dans l'intention de me donner du petit saint, ni par besoin de me blanchir, mais parce que c'est vrai.

Un soir, mon père me prit en particulier et m'imposa un interrogatoire serré, à la manière de ceux dont on s'ébahit au prétoire. Après de pénibles préliminaires, où j'essayais de démêler le pourquoi de ses inquiétudes, il finit pas entrer dans la vif du sujet, m'accabla avec tant de force, par induction et déduction, avec une



logique et une dialectique à laisser bouche bée, que je me sentis coupable ou presque des forfaits dont il paraissait déterminé à me faire porter le poids.

De là à l'aveu sollicité, il y avait loin. Je maintins l'attitude défensive qui m'était seule permise, au risque de démantibuler son plaidoyer et de l'humilier dans sa vanité professionnelle. Je ne me nouerais pas la corde au cou pour le plaisir, et rien ne donnait d'ailleurs à penser que ma culpabilité l'eût réjoui de façon particulière.

Toujours est-il qu'il enregistra mes dénégations et n'y ajouta aucune foi. Il ne me crut pas plus que criminels se prévalant de la loi, qui plaident non coupables jusqu'à preuve du contraire, même si on les capture la main dans le sac, le revolver ou le couteau ensanglanté au bout du bras.

– Si tu es responsable, pourquoi ne pas l'admettre comme un homme et me permettre de réparer pour toi, dans la mesure où je peux ?

– Je n'ai rien sur la conscience.

– Les circonstances t'accusent.

– Elles n'établissent rien. J'aurais embrassé Thérèse dix fois le même jour, ou vingt, que cela n'autorise personne à me charger des péchés d'Israël.

– Tu sais ce qu'on raconte, les endroits où l'on vous a vus ensemble ?

– Il y a disproportion entre les causes que l'on distingue et les effets que les commères veulent m'attribuer.

– Tu te moques de moi !

– Je ne me moque de personne. Mais vous ne m'amènerez pas à dire blanc ce qui est noir, ou l'inverse.

– Têtu ?

– Solide sur mes positions.

Il se gratta la tête, qu'il avait chauve jusqu'au milieu du crâne, alluma sa troisième ou quatrième cigarette, se leva et se mit à arpenter la pièce, allant de la

bibliothèque, dont les hautes vitres réfléchissaient mon image, au fauteuil de cuir fatigué qu'il venait de quitter.

– Quand tu seras prêt à parler...

– Je ne dirai jamais plus qu'aujourd'hui. Vous ne voulez pas de mensonges qui vous donneraient raison?

– Non, pas de mensonges. Est-ce que Thérèse n'est pas venue ici, ces derniers mois, alors que tu t'y trouvais seul?

- Je n'allais pas la chercher.
- Tu étais quand même seul avec elle.
- Et après?
- C'était imprudent?
- Possible, si vous le jugez ainsi.
- Il pouvait se passer n'importe quoi.
- Il ne se passa rien.
- C'est toi qui le dis...
- Thérèse le dira aussi, si elle ne ment pas.

Il se réinstalla dans son fauteuil.

– L'ennui, c'est que les parents de Thérèse n'en tirent pas un mot, ni pour ni contre toi.

- Ni contre un autre?
- Contre personne. Elle ne raconte rien.

Mon père revint à la charge le lendemain, n'obtint pas plus de satisfaction, finit par dire qu'il m'interdisait de sortir le soir, et les jours de congé, aussi longtemps que je ne manifesterai pas de meilleures dispositions. Dans le sens où il l'entendait, non un autre.

Comme s'il souhaitait ma honte pour l'emporter.

- J'ai assez d'ennuis sans en inventer.
- Tant pis pour toi si tu t'obstines!

À la maison, les soupçons continuèrent de peser sur ma personne.

Les visages s'allongeaient quand je paraissais et je surpris ma mère, à deux ou trois reprises, s'essuyant les yeux dans un mouchoir, n'osant m'adresser la parole, comme si elle n'en revenait pas du loup découvert dans sa bergerie. Vu les circonstances, les études que déjà je poursuivais à contrecœur me passionnèrent moins que jamais.

Je lâchai tout, du jour au lendemain. Je partis comme si j'étais coupable, ne l'étant point. J'arrivai un samedi à Montréal, dans un camion chargé de veaux qui menaient un vacarme d'enfer, chaque fois que le chauffeur, qui me voiturait sans frais, arrêtait en cours de route pour avaler un demiard de bière.

L'homme ne savait rien de moi, sinon que j'arrivais d'un village peu connu d'en bas de Québec. Orphelin de père et de mère, lui avais-je raconté, je gagnais la métropole pour m'y dénicher un emploi et regrettais d'avoir quitté l'école trop tôt, ce qui me fermait des portes où j'eusse aimé à frapper. Autant de menteries qui eurent l'heur de le flatter.

– C'est pareil pour moi, dit-il. Quand on est jeune, on est fou. On le regrette quand c'est trop tard. Si j'avais écouté mes parents et la maîtresse, je ne trimbalerais pas aujourd'hui des animaux qui braillent et qui puent, des veaux et des cochons, chacun leur tour.

À la Pointe-Saint-Charles, nous nous quittâmes. Humant la fade odeur de sang et de fumier des abattoirs, je remerciai mon compagnon et me dirigeai vers un tramway, ne sachant où j'échouerais pour la nuit.

En quête d'un abri à bon marché, je me demandai si je ne tournais pas trop vite le dos à la maison paternelle, dans un mouvement d'énervement. Peut-être que les choses se seraient arrangées, Thérèse acceptant de parler, ou mon père comprenant mieux. Trop tard pour reculer. Je me représentais la réception là-bas, mon escapade s'ajoutant aux autres griefs, si je m'avisais de retourner aux Trois-Rivières. Le plus prudent me paraissait d'accroître la distance qui me séparait des miens.

C'est par hasard que j'arrivai nez à nez avec Édouard Bordeleau, comme je sortais d'un restaurant où l'on vous abandonnait une platée de fèves au lard et deux tranches de pain, en échange d'une trentaine de sous. Si, à cette époque, le numéraire n'abondait nulle part, un repas de pauvre ne coûtait pas cher.

Je n'avais pas vu Édouard depuis une couple d'années. Plus âgé que moi, et plus avancé au Séminaire Saint-Joseph, il renonçait aux disciplines classiques en héritant de son oncle et tuteur, vieil avaricieux de Yamachiche qui lui laissait sa maison et deux vaches, quelques arpents de terre à jardinage et un millier de dollars en banque. Il disposa vite de cette fortune, furieux d'apprendre que le bonhomme léguait le gros de son avoir à une institution de bonnes sœurs où il comptait trois parentes. Il mangea donc terre et maison, les bêtes, le reste, avec un entrain qui l'émerveilla lui-même et qu'il ne rappelait pas sans vanité.

- Qu'est-ce que tu fabriques à Montréal?
- J'arrive du monde trifluvien et me cherche du travail.
- Dans quel genre?
- N'importe lequel.

Sans entrer dans des détails inutiles, je racontai les événements et obtins qu'il ne commettrait point d'indiscrétions à mon sujet. Ni vu ni connu, ni rencontré, en ce qui me regardait. Un ami de longue date, Édouard était fiable et sûr.

– As-tu un peu d'argent, pour te tenir à flot en attendant de t'agripper quelque part?

- Pas gros.
- Encore?
- Une dizaine de piastres, mes économies des six derniers mois.
- L'ouvrage passable est rare comme fraises dans un banc de neige. Tu as mal choisi ton temps! Mais on peut s'arranger, si tu n'es pas difficile.

- Je n’ai pas les moyens de l’être.
- Tu accepterais une situation en or, dans le genre de la mienne?
- Au prix de l’or, pourquoi pas? Tu es toujours dans les chemins de fer?
- Ils ne sauraient se priver de mes talents. J’ai à faire pour devenir président de la compagnie, mais je ne suis pas pressé.
- Je ne le suis pas non plus et n’ambitionne aucune présidence.

Je partais peu après pour le sud de l’Ontario, mandé par dépêche à un endroit appelé Lynne, par un citoyen répondant au nom de Languérand, qui dirigeait une équipe de cinquante hommes dans l’art délicat de poser du rail pour le Canadien National, remplacer des dormants à moitié pourris par d’autres qui pourraient, relever le niveau de la voie en poussant à la pelle, sous dormants et rails, du gravier et des roches grosses comme le poing.

Languérand, qui savait lire et même signer son nom, se reposerait sur moi d’une comptabilité simpliste, des achats pour le wagon-cuisine-salle-à-manger, de la vérification des tâches et des matériaux employés, de la correspondance avec les autorités, des rapports à télégraphier chaque soir au bureau de Montréal. Pour mes services, je toucherais quatre dollars par jour, six les dimanches et fêtes, si l’ouvrage pressait. Je paierais ma pension comme les autres : de quatre à cinq dollars par semaine, selon la qualité de la table.

Je n’en croyais pas mes oreilles. C’était l’aisance, sinon la richesse et le luxe. Parce que je me trouvais moins ignare que mes compagnons, je gagnais autant qu’eux, qui suaient au soleil en maniant le pic, la pelle d’acier, et ces énormes pinces que je ne levais pas seul de la terre, utilisées pour saisir les rails et les mettre en place. Ce n’est que l’instruction, la chance et sa bonne étoile!

Voilà comment il s’explique que je tâtais deux cents dollars ou près dans ma poche, après quatre mois. Je gagnais de l’argent et ne dépensais pas. En rase campagne la plupart du temps, loin des centres, logé dans un ancien wagon de fret transformé en habitation mobile, je me couchais de bonne heure, ma besogne finie, et thésaurisais.

De quinze en quinze jours, il fallait ramener nos travailleurs vers l'est et leur permettre de se retremper l'âme en famille, ce qui signifiait, pour un bon nombre, se mouiller la lnette et vérifier son fonctionnement. En ce qui me concerne, je ne poussais pas plus loin que la métropole, où je louais une chambre modeste dans une hôtellerie de la basse-ville.

C'est pendant l'un de ces séjours que je pris le parti, sans avertir personne, sans aviser mon ou mes patrons, de m'embarquer pour l'Europe. De mon hôtel, dont les fenêtres s'ouvraient sur les étalages de légumes du marché Bonsecours, aux quais en enfilade du Saint-Laurent, où l'on chargeait et déchargeait des bateaux de tonnages variés, il n'y avait que quelques arpents. Je courus vers le port, m'ouvris les yeux, m'enquis du premier cargo en partance et y obtins passage, moyennant quelques billets collés au bon endroit.

## CHAPITRE II

S'il me peinait de me séparer ainsi, sans un mot d'au-revoir ou d'adieu, de mes compagnons d'un été, je n'avais pas le choix. Il me fallait partir sans délai, pour ne pas fournir d'explications sur le terrible spectacle dont je tremblai longtemps, et sur lequel je ne cherchai jamais d'éclaircissements. J'ignorerai jusqu'à la fin le nom de cette femme introduite chez moi, et comment il lui arriva d'influer sur mon destin.

La clef de ma chambre en poche, j'errai d'abord çà et là. Puis j'entrai prendre une bouchée dans un café de la rue Saint-Paul, où la clientèle se composait de débardeurs et de matelots, de quelques filles en disponibilité, peintes et repeintes, à cueillir pour deux dollars l'une ou à peu près. Une blonde s'approcha, me demanda du feu, puis regagna sa chaise, devant mon peu d'empressement à converser. Je payai ma note et repartis, avec l'idée de me raser, peut-être de dormir une partie de l'après-midi, car nous avions roulé pendant une dizaine d'heures la nuit d'avant, et non dans un compartiment à couchettes.

Je ne savais où me réfugier à l'automne, qui déjà s'annonçait. Nous étions aux premiers jours de septembre et notre équipe, d'après Languérand, se disloquerait dans la première moitié d'octobre. J'avais l'offre de me rendre à Winnipeg, où la compagnie m'emploierait durant l'hiver à la coupe et l'entreposage de la glace, destinée aux wagons réfrigérants, mais je ne me décidai point à pousser aussi loin. L'hésitation d'alors m'amuse, quand je songe à ce qui m'attendait qui me conduirait en Europe et jusqu'en Amérique du Sud!

Quand je poussai la porte de ma chambre, il manqua m'échapper un cri, que je parvins à retenir.

Une femme morte gisait sur le parquet, entre le pied du lit et un fauteuil de reps vert, usé à la corde. Selon les apparences, on l'avait étranglée, avec deux forts lacets de bottes, qui lui serraient le cou. Une femme dans la trentaine, aux cheveux châtain clair, qui semblait s'être couchée là par jeu, mais dont les yeux fixes,

gonflés, sortis de l'orbite, disaient l'horreur des derniers instants. Peu de désordre dans ses vêtements. Aucune trace de lutte. L'assassin l'avait amenée là, j'ignore comment, pour lui passer sous le menton, par derrière, le licou improvisé de son crime.

J'examinai un instant le cadavre, mais ne touchai à rien, pour ne pas laisser d'empreintes digitales. Avant de partir, je pris même la précaution d'essuyer de mon mouchoir la poignée de la porte, les robinets du lavabo, la partie inférieure de la fenêtre, où j'avais porté la main en l'ouvrant. Je fermai la porte à clef, suspendit à l'extérieur la carte avisant que je dormais et ne voulais pas être dérangé. Elle disait en anglais : *Please do not disturb*. Il n'y avait là rien d'extraordinaire, parce que souvent je dormais ainsi, après une nuit passée sans fermer l'œil, parmi des hommes, qui chantaient à tue-tête et parfois se battaient entre eux, quand ils avaient un coup de trop.

Puis je descendis par un escalier de service que je connaissais. Je n'y rencontrai personne et me trouvai bientôt dans la ruelle, derrière l'hôtel.

Je gagnai le port, où je feignis de m'intéresser au travail des débardeurs. Il y avait là en enfilade quatre bâtiments que l'on chargeait ou déchargeait, et j'appris, causant avec d'autres flâneurs, que l'un d'eux partait pour le Havre dans quelques heures, sa cargaison terminée.

Je m'approchai donc du cargo en question. D'une chose à l'autre, j'engageai la conversation avec un jeune officier qui surveillait la manœuvre, lui dit qu'il était bien heureux de venir de France, que je rêvais de voir ce pays mais n'y pouvais songer, faut de fonds pour le coût d'une traversée.

Il se mit à rire.

- À moins de voyager aux frais de la princesse...
- Comme vous?
- Comme moi et comme d'autres. Il s'agit de savoir comment s'y prendre.
- Il y aurait des trucs que je ne connais pas?
- Peut-être.



- Et qui s'apprennent?
- Apprend qui veut.

Ce début me donna confiance. Je continuai de causer, offris une cigarette au jeune homme, qui me rendit la politesse avec une Gauloise à l'âcre tabac, le questionnai sur la France et Paris, une pointe de regret dans la voix, et non sans revenir sur les possibilités d'un voyage vers l'ancien monde, proche ou lointain.

- C'est votre première visite à Montréal?
- Non, la troisième.
- Et quelles sont vos fonctions sur le bateau?
- Commissaire.

J'hésitai, regardai à droite et à gauche, demandai après quelques minutes;

- Est-ce qu'on permettrait de visiter?
- Ce serait facile, si le capitaine n'était pas absent. Mais je l'attends d'une minute à l'autre, car nous partons dans deux heures.

- Alors?
- Il y a le second, mais j'ignore où il se cache.
- Allons à sa découverte?

Il ne répondit pas, mais se dirigea vers la passerelle et je suivis.

- Il n'y a rien d'affolant sur un transport.
- C'est mieux que rien. C'est la première fois que je mets le pied sur un navire qui prend la mer. J'ai envie, des fois, de m'engager comme mousse sur un voilier, pour voir du pays.

- Marchant devant moi, il poussa la porte d'une cabine.
- Entrez, pendant que je cherche le second.

Je ne lui donnai pas le temps de le chercher, mais produisis quatre billets de dix dollars et les lui tendis.

- Cachez-moi quelque part et ils vous appartiennent.

Il murmura entre ses dents, comme pour lui seul :

- En France, de ce temps, c'est une somme!
- Ça va? Même dix dollars de plus, si vous croyez que je m'en tirerai...

Il hésita une fraction de minute et dit :

- Après tout, personne ne vous a remarqué. Pourquoi pas?
- Qui risque rien n'a rien...
- C'est juste.

Quand le bateau s'éloigna du quai, tiré par un remorqueur, j'étais installé dans le noir de la cale, avec des provisions de bouche pour deux ou trois jours.

Nous étions au large de Terre-Neuve et filions à je ne sais combien de nœuds à l'heure, quand on me repéra. J'en avais presque assez de mes ténèbres et bénis le moment où j'allais comparaître devant un juge, en l'occurrence le capitaine.

Celui-ci qui ne badinait pas, m'accueillit sans explosions de joie.

- Encore un rat?
- Si vous ajoutiez de cale, ce serait moins méprisant.
- Je ne demande pas votre avis.
- Vous avez raison et je m'excuse.

Il tambourina sur son bureau avec un crayon.

- Comment vous êtes-vous faufilé à bord?
- Comme les autres, par la passerelle
- Personne ne vous a arrêté?
- Non.
- J'en ai un comme ça, depuis quelque temps, à chaque voyage. Il va falloir

que ça cesse!

Cette partie ne me regardait pas et je m'abstins de commentaires.

- Vous n'avez pas mangé depuis votre départ?
- Je n'irais pas jusque-là... J'avais des provisions.

- Vous êtes Canadien?
- Pure laine, comme on dit.
- Et vous croyez vous en tirer comme ça? Qu'est-ce que vous entendez faire à bord? Vous promener sur le pont, admirer la lune et les flots?
- Je travaillerais pour mon passage...
- À quoi? L'idée ne vous est pas venue, par exemple, que nous avons notre équipage?

- Je ne suis pas difficile.
- Là n'est pas le point.
- Cuisinier?

Il s'arrêta à cette idée et s'adressant au commissaire, qui suivait le débat sans parler, mais non sans intérêt :

- C'est peut-être la solution. Que dites-vous Thomassin?
- Moi, j'enverrais l'homme au cachot. Mais il reste qu'il manque un aide à la cuisine, pour les raisons que vous savez. Si on l'essayait?

Et se tournant de mon côté :

- Qu'est-ce que vous connaissez en cuisine?
- Je me débrouille.
- C'est-à-dire?
- Je me débrouille mieux que vous ne sauriez croire, et je le prouverai...

Jamais je ne me félicitai autant de m'être initié au métier de marmiton, dans les loisirs que me laissaient mes occupations d'adjoint de Languérand. Quand j'avais compté les rails et dormants posés, les barils d'énormes clous utilisés, noté sur quelle distance s'étendait le nouveau ballast, je revenais à notre convoi-hôtellerie, poussé sur une voie d'évitement, et bavardais avec Lamarre notre chef. Peu à peu, je commençai à mettre la main à la pâte, ce qui est le mot juste. Non point tant pour apprendre que pour entrer dans les bonnes grâces du maître des lieux, ce

qui me permettait de fouiller dans les armoires, quand le menu ne me plaisait pas, ou de mettre en réserve certains morceaux qui me paraissaient de choix. Je mangeais alors avec les ouvriers, ou après. Nous organisions des gueuletons qui n'étaient pas piqués des vers, Lamarre, ses vicaires et moi, et surtout dans le voisinage des centres où s'approvisionner, chacun y allant de sa contribution pour l'amélioration de la chair. D'une boustifaille à l'autre, j'appris un tas de recettes, trucs et procédés, qui me prouvèrent que l'art culinaire n'a rien de la mer à boire, à la condition de s'y intéresser. Mes connaissances de fraîche date allaient servir. Si invraisemblable que cela parût, c'est au milieu de l'Atlantique que je me trouverais le mieux de mon expérience du chemin de fer.

Ainsi va la vie. Je ceignis un tablier, comme disent les étudiantes qui soignent leur langage, et tranchai des viandes saignantes. J'épluchai des pommes de terre, je pelai des oignons qui m'arrachaient les pleurs des yeux. Je surveillai des fritures, liai des brouets d'apparence inoffensive, roulai de la pâte, curai casseroles et chaudrons. Je ne sus jamais si l'on appréciait mon zèle et m'en moquais. Mon souci était de traverser la grande mare sans la boire et je sentais, à mesure que les nœuds marins se déroulaient derrière nos hélices, que chaque jour enfui me rapprochait de la fin entrevue.

La galère voguait. Personne à bord ne se plaignit d'entérite ni d'empoisonnement partiel, en marge de mes efforts pour déguiser à la française une cuisine du Canada rural, et pas des plus fines. Quand il m'arrivait de rencontrer le commissaire, il me saluait d'un clin d'œil et ne menaçait plus de me charger de fers d'ignominie.

L'image de cette femme me revenait, dont les restes mortels avaient troublé une quiétude déjà précaire. D'où sortait-elle? Qui l'avait déposée ou tuée dans ma chambre? Pourquoi ce chapitre de roman policier dans mon histoire si bourgeoise?

Avais-je laissé ma porte débarrée, en quittant l'hôtel? Je ne le croyais pas. J'avais la clef sur moi, mais on peut avoir clef en poche et négliger de s'en servir. L'assassin possédait-il un passe-partout, ou crochetait-il les serrures avec art? Je l'ignorais. Peut-être s'agissait-il d'un domestique de l'hôtel qui connaissait les aîtres, les habitudes des clients, et profitait de mon absence pour me coller en douce la responsabilité de ses macabres délassements? Belle âme que cet homme, et non sans ressources!

Mais quelles explications à fournir, si l'on m'avait mis le grappin dessus, le *corpus delicti* en ma possession! Je tremblais rien que d'y penser, et m'étonnais du calme gardé pendant ma fuite. Mais la nécessité, mère de l'invention, est peut-être tante des supercheries, subterfuges, simulacres et impostures? Entre-temps, je naviguais. En route pour le pays des ancêtres et d'ambitions que je n'espérais pas réaliser. Malgré ses surprises, le hasard a du bon.

Le plus simple était peut-être d'affronter la musique, de rapporter ma découverte à la direction de l'hôtel, d'établir un alibi et de m'y retrancher, mais je n'y songeais pas. D'abord affolé, je ne pensais qu'à me sauver en embrouillant les pistes. J'avais un défenseur possible en la personne de mon père, vieil habitué des assises, mais la perspective de m'abandonner à sa merci, après cette aventure comme à la suite de l'autre, impliquant Thérèse, ne me séduisait guère. Au vrai, l'idée de m'adresser à lui ne me vint pas. Si je ne le rayais point de ma pensée, je restais plus soucieux de me tenir loin de lui que de me jeter dans ses pattes.

Bercé la nuit dans mon hamac, je ruminais ces choses entre deux sommes et ne regrettais rien.

Un après-midi, seul devant mes fourneaux, je fredonnais l'air d'*Un Canadien errant* quand le commissaire entra. Il toussa pour s'annoncer, me salua de la main

et se mit à tourner en rond, avec l'allure d'un homme en tournée d'inspection. Je crus comprendre qu'il s'assurait que personne n'écouterait dans les alentours.

Il toussa de nouveau et dit :

- Vous savez que nous arrivons...
- Je ne le sais pas, mais je vous crois sur parole.
- Et que vous êtes passible d'emprisonnement?
- Je ne le sais pas non plus, mais je m'en doutais. Je ne suis pas un criminel

de carrière, qui connais les trucs et moyens de rouler la justice.

- D'accord. Mais qu'allons-nous faire de vous?
- Vous avez des suggestions?
- Oui et non. Il faut que ce soit entre nous...
- Allez-y!

– Quand nous arriverons à quai, même un peu en avant, on vous logera dans un joli cachot à bord. Je serai le premier – je vous avertis – à recommander cette marque d'attention à votre égard. Si l'on me consulte, bien entendu. Si l'on ne me demande pas mon avis, je verrai à le donner dans le même sens.

- Je vous comprends sans peine.
- Et nous ne serons pas pires amis.
- Façon d'entretenir l'amitié, comme les cadeaux d'anniversaires.
- Si vous voulez...

Il regarda autour de lui, sans en avoir l'air, s'approcha de moi et dit à voix plus basse :

- Prenez.

Il me remettait une clef, sur laquelle je refermai la main.

- Compris?
- En partie.
- Surtout, ne précipitez rien. Vous avez une montre?

- Pourquoi pas?
- Quand l'équipage sera descendu, vous attendrez pendant une petite heure.

Puis vous filerez. Je me fie à vous pour le reste. On ne vous arrêtera pas... Ne demandez pas d'éclaircissements, mais partez avec votre paquet.

- Je n'ai pas de bagage.
- C'est vrai. Les préparatifs seront simplifiés.

Sur ce, il tourna les talons et s'éclipsa.

Je n'eus pas le temps de le remercier.

Je regardai dehors et vis un temps superbe. Présage heureux! Des mouettes volaient autour du bateau. Des flaques de soleil dansaient sur la mer calme. Le ciel, d'un bleu qu'on connaît mal dans mon pays aux ciels trop souvent gris, avait l'air paré pour ma venue. J'entendais, au plus profond des cales, le bruit scandé des machines et m'en berçais comme d'une musique. Que se passait-il? Déjà, peut-être, l'air léger de France qui agissait sur moi! Comme un champagne sec et frappé!

Quand je m'arrêtais à réfléchir, il s'en fallait que ma satisfaction fût complète. J'avais beau me réjouir que mon aventure tournât au mieux, je m'éloignais du Canada à mesure que je m'approchais des rives de France. Je m'éloignais de ma vieille ville de Trois-Rivières, de mes parents, de Thérèse. Que devenait la jolie Thérèse, l'enfant insouciant et rieuse, cause première et involontaire de l'ultime querelle avec le paternel et de mon départ précipité? Quoi de vrai, dans la rumeur qui la voulait salir? Peut-être que je ne saurais jamais. Un malheur, la chute d'une jeune fille, voilà qui est vite dit! On chuchote et l'on répète, même sans prouver. L'accusation fondée ou non, des mesures seraient prises pour protéger Thérèse, en raison de l'avenir, et l'entière vérité me resterait cachée. Mais qu'avais-je besoin de savoir?

Le cuisinier-chef parut.

- Vous avez eu un visiteur?
- Le commissaire est entré un moment.

- C'est ce qu'il m'a dit.
- Pas de remarques désobligeantes?
- Non.

Il jeta un regard çà et là et parut satisfait. Du moins, il ne parut pas mécontent. Il ajouta qu'on n'avait pas à se plaindre de mon travail, qu'il avait vu plus mauvais gâte-sauce. J'ai pensé que vous aviez fait rapport...

- Flatté?
- Honoré, et je dépose mes remerciements à vos pieds. Vous ne croyez pas que je trouve de l'emploi au Café de la paix ou chez Weber?
- D'où vous viennent ces noms?
- J'ai lu des livres. Vous ne croyez pas qu'au Café de la Paix, boulevard des Capucines?
- À dire le vrai, non.
- Moi non plus.
- Souvenez-vous d'abord que vous êtes loin des boulevards. Vous savez ce qui vous attend au débarqué?
- Pas le moins du monde. Mais je me nourris de pain et de viande, nom d'illusions. Je ne crois pas gagner le gros lot dans ma première semaine.

Le lendemain, je contemplais les murs d'un étroit cachot, ni trop propre ni trop sale, meublé sans recherche. À l'instant où apparaissait la terre de France, on ne me permettait pas de la regarder. Thomassin lui-même vida mes poches, en présence du capitaine et des autres officiers, mais il ne vit rien de la clef. Il ne la voulait point. Deux hommes m'escortèrent jusqu'à ma prison, puis on me laissa tranquille, comme si l'on m'oubliait. Mais je ne perdais rien pour attendre, avait-on l'air de dire. J'attendrais et ne perdrais rien, aurais-je pu crier. Je me contentai de me montrer indifférent, coi et froid.

Je surveillais la montre à mon poignet, dont les aiguilles tournaient au ralenti. Au bout de soixante-trois minutes, j'ouvris la porte. Le silence m'enveloppait. Sur le pont, je ne vis personne. Mais comme j'arrivais à la passerelle, j'aperçus un



homme qui fumait, assis sur un rouleau de cordages. Je le saluai de la tête et il me tendit, avec l'air de m'offrir une cigarette, une petite enveloppe. J'allumai la cigarette à la sienne, tenant l'enveloppe froissé au creux de ma main, et le remerciai.

- Je voudrais vous donner quelque chose, mais je n'ai pas le sou...
- Je m'en doute.
- Mes regrets!
- Entre pauvres, on peut se rendre service. Une autre fois, ce sera mon tour.

Si ce n'est pas vous le bon Samaritain, ce sera un autre. Pas vrai?

- C'est exact.
- *Adios!*
- Espagnol?
- Non. Mais qui ne sait dire *Adios*?

Il y avait dans l'enveloppe un billet de dix dollars, l'un des miens, et un papier portant une adresse en lettres moulées.

Je me rendis à l'endroit désigné, où une femme m'accueillit. Une brune, taille moyenne, un peu grasse, qui fait rouler les « r » en parlant. Elle m'examina, sembla prendre note de la forme de mes souliers, parut satisfaite et dit :

- C'est vous le Canadien?
- On ne s'y trompe pas?
- Non, quand on a l'habitude.

J'appris plus tard qu'on identifie en Europe les gens d'Amérique par leurs souliers ou leurs chapeaux. J'étais nu-tête, mais les souliers suffisaient.

Je dis mon nom et la femme acquiesça.

- C'est ça. Un nom de chez nous...

Sur un signe, je la suivis dans une pièce sombre, au fond du logis. Elle sortit

d'une armoire à glace un paquet, que je glissai dans la poche intérieure de mon veston.

– Ouvrez-le, pour voir si le compte y est.

C'était mon argent. Le compte y était et je donnai deux dollars à la femme.

– Vous saurez les transformer en francs?

– Les banques n'existent pas pour les chiens.

Fouillant mes goussets devant ses collègues, Thomassin avait confisqué mon rasoir, mes peigne et brosse à dents, quelques pièces de menue monnaie, mais non les billets. Ceux-là, il les détenait depuis plusieurs jours, m'assurant que je les reverrais en temps utile. Où et comment? C'était à moi d'attendre et d'ouvrir les yeux.

Il avait ajouté :

– Je m'en vais à Paris, chez ma mère. Si vous aviez besoin de moi, on me repère au Café de la Régence, rive droite, à dix pas de la place du Théâtre Français. Vous vous souviendrez? Le Palais Royal est tout près.

– Palais Royal, régence, le cardinal de Richelieu, les d'Orléans... Vous voyez comme l'histoire va me servir!

Je ne croyais pas retrouver le commissaire, mais je me trompais.

Au Havre, il m'aurait plu d'arrêter au cimetière et d'y chercher la tombe de Crémazie. Je n'osais commettre cette imprudence. Il s'agissait de déguerpir, non d'attirer l'attention avec le souvenir du poète canadien qui dormait là, depuis une soixantaine d'années. Un touriste en voyage de plaisir ne songe pas aux morts, mais un vagabond de sa catégorie, dont la détresse rejoint à travers le temps celle d'un compatriote malheureux.

Il fallait partir et je partis.

À cause de la police ou de la marine marchande, ou des deux, je renonçai au train. Le Havre, qui a la réputation d'être sombre, humide, nuageux, s'étalait doré de soleil, pour un ciel mi-verveine et mi-pervenche. Je filai donc à pied, le cœur

lourd et le pas léger, prenant soin de mettre la ville derrière moi avant de héler un camion.

L'homme qui me cueillit sur la route n'avait guère plus que mon âge. Il m'avertit qu'il n'allait qu'à Rouen. Cela me convenait, puisque je me rendais à Beauvais. Inutile de lui confier que j'avais étudié la carte, dans un bureau de tabac. Après un kilomètre, le chauffeur se permit une remarque sur mon accent.

– Vous me comprenez mal?

– Je vous comprends, mais la prononciation me déroute un peu. Vous êtes de Normandie?

– Peut-être.

Il ne parut pas convaincu, mais n'en parla plus.

J'arrivais le soir à Paris dans un autre camion, rempli celui-là de légumes à destination des Halles.

### CHAPITRE III

J'achevais de me raser, quand on frappa à la porte.

– Qui est-ce?

Une voix répondit : « C'est personne », et je sus que c'était Raymonde.

Elle entra de son pas d'oiseau, un doigt sur les lèvres, m'invitant au silence, comme si elle venait de jouer à quelqu'un un tour qu'il ne fallait pas ébruiter. Elle s'accrocha à mon cou et m'embrassa au front, à cause de la mousse de savon sur mes joues.

– Qu'est-ce qu'il y a? La concierge?

– Mais non! C'est pour rire... Il y a des accommodements avec la concierge.

Depuis que je lui ai donné cent sous, je voudrais découvrir femme plus aimable.

Elle regarda autour de la pièce, ajouta sans transition :

– Tu n'as pas encore de robe de chambre?

– Pas les moyens...

– Cela viendra?

– J'espère. Je ne possédais pas même un peigne, quand je suis arrivé. On m'avait tout pris. Je me remplume petit à petit, mais je vais au plus pressé.

– D'accord. Mais ce serait plus convenable d'avoir une robe de chambre, quand tu ouvres à une dame. Admis?

– Admis deux fois. J'implore ton indulgence. Tourne le dos ou ferme les yeux pendant que je termine ma toilette, et dans cinq minutes tu ne trouveras rien à redire.

Elle venait ainsi me relancer, au moment où je m'y attendais le moins, sans avis préalable, sans un coup de fil, et je fus longtemps à me demander pourquoi.

– Si tu m'avertissais de quelque manière! Un pneu, par exemple, si tu ne veux pas téléphoner à l'hôtel. Je paierais le prix du pneu. S'il y avait ici le téléphone, ce serait plus simple, mais il n'y en a pas.

– De quoi te plains-tu?

– Tu viendras un soir et je n’y serai pas, et tu auras traversé pour rien la moitié de la ville.

– Cela, c’est mon problème à moi!

Elle prononçait « moa », avec une expression si amusante, relevant ensemble la tête et les sourcils, haussant ses minces épaules.

Je la pensai d’abord jalouse, me demandant si elle n’espérait pas, arrivant à l’improviste, me surprendre en compagnie d’une autre. Ses préoccupations n’étaient pas de cet ordre, mais je ne l’apprenis que plus tard.

Je m’étais déniché une chambre pas cher, dans un vieil immeuble qu’ornaient à chaque étage, des balcons de fer forgé, d’un délicat dessin. Dix-huitième siècle ou je n’y entendais rien. Pas n’importe où, mais dans cette Île Saint-Louis qui prolonge à l’est celle de la Cité, et où continue de planer, le long des parapets dominant la Seine, le souvenir Restif de la Bretonne. Pour un peu, j’aurais cherché ses inscriptions gravées dans la pierre des quais, mais il y avait de cela si longtemps!

J’avais connu Raymonde au restaurant où elle était caissière, dans cette rue Sainte-Anne remplie de souvenirs historiques, qui va de l’avenue de l’Opéra au boulevard des Italiens après avoir changé de nom à la rue des Augustins. Elle s’appelle ensuite de Grammont, ce qui importe peu. Je ne le rappelle que pour moi, me plaisant à revivre ces détails. Car je me pris alors d’une sorte de passion pour Paris, m’appliquant à l’étudier dans les coins, lisant à son sujet articles et livres qui me tombaient sous la main.

Perchée derrière un comptoir de bois verni, avec en fond de scène des rangées de bouteilles multicolores, du *Dubonnet* et du *Byrrh* aux liqueurs les plus fines, Raymonde était un rayon de soleil. Blonde, les yeux bleu sombre, teintés de violet, la peau d’une blancheur irréaliste. J’ai toujours aimé les blondes, mais celle-ci attirait d’abord par son sourire, qui éclairait son regard et son visage, ses cheveux, l’air autour d’elle. Elle accueillait chaque client avec naturel, sans rien de conventionnel ou d’apprêté, mais non sans un air de se moquer, comme si elle était sûre de son

charme et s'amusait à essayer. Les hommes la dévoraient du regard, attendant leur monnaie, et lui laissaient des pourboires inespérés.

Je l'entends qui disait :

– Pardonnez, je fais erreur de quatre francs!

Elle me remit les pièces, que je lui abandonnai avec d'autres, car le franc restait bas depuis la guerre, et j'aurais payé d'un billet de mille le sourire dont elle remercia.

Une autre fois, elle demanda :

– Il paraît que vous êtes canadien?

– Cela se voit dans mes yeux?

– Un monsieur me l'a dit...

– Qui me connaît?

– Je ne sais pas. Il vient déjeuner ici, les jours de semaines. Il vous a entendu parler, à la caisse ou avec les garçons de table.

– Et il a conclu! On m'a déjà dit que j'ai l'accent normand.

– Un peu. Mais il me semble qu'il y a une différence.

– Ce n'est pas votre avis?

– Oh! moi, je ne saurais dire.

Je prenais la plupart de mes repas à l'hôtel où je travaillais, mais je mangeais de temps à autre dans les cafés et bistrotts du voisinage. Les jours de congé, et quand je voulais varier mon menu. Curiosité aussi. Désir de voir les gens, les écouter, surveiller leurs manières, leurs habitudes. Ce que l'on apprend ainsi, rien qu'à s'ouvrir les yeux et les oreilles!

À partir de ce moment, je me montrai plus assidu à l'établissement où Raymonde se faisait un jeu, ou une gageure, de gagner les cœurs pas sa pâle beauté, sa gentillesse et sa belle humeur. Je causais quelques minutes avec elle, non sans me méfier de la patronne, aussi brune que l'autre était blonde, et pas liante pour deux sous. Quand elle commençait de s'affairer derrière le comptoir, remuant des

assiettes ou scrutant des factures sur lesquelles elle fronçait les sourcils, je jugeais bon de m'effacer.

Un dimanche après-midi, libre jusqu'au lendemain, je donnai rendez-vous à Raymonde, entre deux séances à sa caisse.

– Vous aimez le cinéma?

– Je n'aurais pas le temps... On me relève à trois heures, mais je reviens pour six. L'esclavage! Mais je ne me plains pas, me souvenant de ce que j'ai connu ailleurs.

– C'était pire, ailleurs?

– Dans un sens. C'est vrai qu'il n'y a rien de parfait sur la terre. Pour en revenir au ciné, n'y pensons pas! Mais nous pourrions nous promener et causer, si cela vous va? Dans les jardins du Palais Royal ou aux Tuileries, par exemple? C'est à deux pas. Qu'est-ce que vous dites?

– Ça va.

– Rencontrez-moi à la statue de Musset, près du Théâtre Français. Ce pauvre poète a l'air si malade, pendant que la Muse derrière lui pointe du doigt vers une pharmacie, comme pour dire qu'il y a tout près les médicaments dont il a besoin!

– Moqueuse?

– Je vois ce que je vois.

Inutile de dire que la femme du patron venait d'entrer à la cuisine et que notre conversation se poursuivait à voix très basse, pendant que je choisissais quelques cartes postales que je n'avais pas envie d'adresser à mes parents.

Cela commença ainsi et continua.

Maintenant, Raymonde me tutoyait et j'avais l'impression de la connaître depuis l'enfance. Elle venait à mon ermitage de l'Île Saint-Louis, s'essoufflait à monter les escaliers, aimait à se pencher au balcon qui surplombait le quai d'Orléans, avec à gauche le pont de la Tournelle, et de l'autre côté du fleuve les étalages de bouquinistes. Vers la droite, l'abside et les tours carrées de Notre-Dame, et plus loin, dentelle de pierre, la flèche ajourée de la Sainte-Chapelle.

- C’est plus beau que cela, le Canada?
- Pas plus beau, différent.
- Il faudra, un jour, m’emmener voir...
- Un jour... pas trop prochain!

Il arriva ce qui devait arriver. Raymonde m’appartint, ou vice-versa. Elle avait vingt-trois ans, alors que je venais d’atteindre mes dix-neuf, et je ne m’apercevais pas qu’elle me dominait. Mais d’avoir, dans mon exil, rencontré une femme de la qualité de Raymonde, qui m’aimait et me le disait, me remplissait d’un ravissement que je n’aurais pu exprimer.

Je me promenais dans un rêve, dont me tirerait dans quelques mois la réalité la plus brutale.

Au fond, il valait mieux de finir, mais je ne me serais pas résolu moi-même à quitter Raymonde. Je l’adorais, n’arrivais que par elle à supporter l’effroyable solitude que m’imposaient les circonstances. C’est à cause d’elle que je quittai ma chambre de l’hôtel, et c’est à cause d’elle aussi que je ne réalisai pas les économies qui m’auraient été si utiles plus tard.

Pourtant, Raymonde ne se montrait pas exigeante. Comme elle gagnait plus que moi, elle payait volontiers son écot, insistait pour que la dépense restât dans les limites de mon budget. Mais nous étions jeunes, avec les curiosités de notre âge. Il me semblait impossible de vivre à Paris et m’abstenir du théâtre, d’une représentation à l’Opéra, ou manquer les grandes eaux de Versailles par un dimanche ensoleillé. À Versailles, nous déjeunions dans un restaurant sans luxe, mais de renommée historique, que Robespierre fréquentait au temps de la



Révolution. Ainsi le voulait, du moins, la tradition. On montrait sa place à table et des gravures le représentaient, entouré de ses amis. Un portrait de l'Incorruptible, agrémenté d'un fac-similé de sa signature, attirait l'attention dès l'entrée.

D'autres fois nous nous rendions au Bois de Boulogne et jusqu'à Saint-Cloud. C'était tantôt Malmaison, le souvenir de Napoléon et de Joséphine; tantôt Montmartre, excursion sur la butte, visite de la blanche basilique, dîner dans une guinguette à l'ombre du Moulin de la Galette, puis descente vers place Pigalle, par un dédale pittoresque de rues tortueuses. Nous poussâmes un matin jusqu'au château de Chantilly, domaine des Condé restauré par le duc d'Aumale, et je fus fauché pour plus de trois semaines. Il y a tant à voir, à Paris et dans l'Île-de-France, mais non sans qu'il en coûte! Dans une ville presque deux fois millénaire, l'histoire se lit à chaque encoignure.

Je sentais mon imprudence, laissant fondre entre mes doigts l'argent à mettre à mettre de côté pour les jours maigres, mais je me disais que mon séjour dans la capitale du monde ne saurait durer, et que mieux valait en profiter pendant qu'il était temps. Je ne regrette rien, mes expériences constituant un enrichissement, mais l'imprévoyance de cette époque faillit me coûter cher. Quand je voulus quitter la France, je me trouvai plus pauvre qu'à mon arrivée et je dus, une fois de plus, recourir aux grands moyens pour m'esquiver.

J'aimais Raymonde et nous nous aimions. L'éternelle histoire, un peu ridicule pour ceux qui en suivent les péripéties, mais la plus savoureuse au monde pour les intéressés.

Je vins près de parler mariage, mais je n'osai pas. Je m'estimais trop jeune, ma situation ne cessait d'être précaire et je craignais au fond que Raymonde ne s'amusât de moi, à l'idée saugrenue d'un mariage bourgeois. Il y avait aussi, chez la jeune fille, des aspects qui ne laissaient pas de m'intriguer. Par exemple, elle ne parlait jamais de sa famille, ne songeait pas non plus à m'inviter chez ses parents,

ni à me présenter ceux-ci. À deux ou trois reprises, j’effleurai le sujet. Chaque fois, elle m’enveloppa de son sourire, essaya de me distraire d’une anecdote ou d’un bon mot qui lui venait à l’esprit, ou m’embrassa pour détourner la conversation.

Elle habitait Neuilly, ce qui était loin vers l’ouest, mais non dans la ville, au-delà plutôt, ou en deçà, ce qu’alors je ne déterminais pas de façon exacte. Elle ne me dit pas le nom de la rue, et je crois même qu’il s’agissait d’une rue nouvelle, ouverte dans la campagne, qui attendait qu’on la baptisât. Enfin, il planait autour de Raymonde un mystère qu’elle se refusait à dissiper. Mais elle était si gracieuse et si jolie et spontanée, si attachée et d’une si belle humeur inaltérable, que j’oubliais les griefs qui menaçaient de ternir le ciel de ma joie. Je remettais au lendemain la satisfaction de mes curiosités, mais le lendemain ne venait pas.

Après un mois, j’ignorais comme au premier jour ce que Raymonde sous-entendait, quand elle parlait d’une existence antérieure, plus difficile que celle que nous vivions.

Un soir de l’été finissant, comme nous regardions de ma fenêtre l’eau chatoyante du fleuve, qui emportait des feuilles déjà roussies vers le quai de l’Archevêché où nous les perdions de vue, je rappelai à Raymonde les paroles retenues.

- Moi, j’ai dit ça!
- Oui, toi, tu as dit ça en toutes lettres...
- J’aime mieux oublier.
- C’est donc si terrible?
- Oui et non. Mais c’est humiliant...

Comme j’insistais, soulignant qu’il ne fallait pas de secrets entre nous, elle

se rapprocha et dit, les yeux fixés sur le feuillage des platanes, de l'autre côté de l'eau :

– J'ai été à l'emploi du grand couturier X..., celui de la rue de la Paix, pendant quelques mois.

Elle nomma l'homme, connu à Montréal et New-York comme à Paris, mais ce serait goujaterie que de répéter ici, sans raison valable. Contemplant toujours ses arbres, elle continua :

– Je fus d'abord midinette, comme les autres, puis promue à la dignité de mannequin. Tu me vois dans ces somptueuses robes du soir qui coûtent une fortune, les épaules nues, paradant devant des messieurs en habit et des dames ornées comme des châsses! Le patron me vit aussi, qui prétendait avoir de l'œil, même s'il n'était plus de la première jeunesse. Il me déshabillait du regard, chaque fois que je passais près de lui. Des pieds à la tête. Je devais être une proie facile et il manœuvra pour me le laisser savoir. Seulement, il se trompait!

– Comment était-il, le patron?

– Pas mal, mais pas jeune.

– Ce qui est vague...

– Dans les cinquante-soixante, pas plus. Et riche à n'y pas croire, avec des voitures et des chevaux de selle, une villa à Nice, une autre en Bretagne, sa loge à l'Opéra, etc. Célibataire par-dessus le marché, ou veuf, je ne sais pas. En tout cas, libre comme l'air et s'en donnant, comme tu l'imagines, et tu peux en remettre! Toujours est-il qu'il me manda, un après-midi, dans son cabinet particulier, plein de meubles sculptés, dorés et redorés, avec un tapis de Chine où j'enfonçais jusqu'aux chevilles.

– Quelque chose de simple!

– Dans son genre. Mais du goût, malgré le luxe.

– Je te vois venir, et lui aussi...

– Il commença par m'adresser des compliments. Sur ma beauté, la légèreté aérienne de ma démarche, la naturelle élégance de mes gestes, mon maintien à la

fois modeste et digne, et en veux-tu en voilà, sans tarir un moment. Il ne manquait ni de vocabulaire ni de bagout, ni d'assurance dans l'expression, ni d'audace dans la stratégie. Il finit par me faire ses propositions en termes non voilés, persuadé que je donnerais dans son jeu sans me hérissier, et que c'était perdre du temps que d'y aller par quatre chemins.

– Vite en affaires?

– En résumé, je devenais sa maîtresse et il me couvrait de bijoux, d'étoffes, de fourrures. J'avais mon appartement et une conduite intérieure. Chauffeur en plus, si je le souhaitais. En retour, je me parais pour le plaisir de ses yeux et j'exerçais, avec la finesse qu'il me soupçonnait, l'art de me montrer gentille. Pas compliqué! Une sinécure, comme tu vois! Situation en or et en diamant, qui n'excluait pas ceux de mes doigts, ni la possibilité d'avoir un compte en banque et de signer des chèques à mon gré. Tu t'imagines?

– Et tu as dit non?

Elle se cacha le visage au creux de mon épaule.

– J'ai dit non et l'on m'a flanquée à la porte. Dès le samedi de la même semaine, malgré mes talents reconnus, et sans qu'on levât une coupe de champagne à ma santé. Dès lors j'abandonnai la haute couture pour la manipulation du franc dévalué, dans un café-restaurant qui n'est pas la salle à dîner du Ritz, mais où j'ai la paix. Plus que rue de la Paix, en tout cas!

– Pauvre chérie!

– J'ai bien fait, ou mal?

– Tu me poses la question?

– Dis, réponds...

– Sûr que tu as bien fait. Même longtemps après, je te félicite. Personne n'aurait attendu de toi une autre attitude.

Elle s'appuya au rebord de la fenêtre et dit, me brandissant un doigt sous le nez :

– Je ne suis pas, moi, une femme qui se vend pour de l’argent. Je pourrais, je puis, je peux me donner, mais je ne me vends pas. Il y a là, j’espère que tu la saisis, une légère différence.

– Légère et grande. Allons faire un tour là-dessus. Je t’offre à dîner dans l’établissement de ton choix.

– Tu as des fonds?

– Pas autant que ton vieux satyre, mais j’en ai.

– Le saligaud! Quand j’y pense...

La semaine d’après, une brune remplaçait Raymonde à sa caisse. La fille de la patronne, ou sa nièce, qui lui ressemblait comme une goutte d’eau à une autre. Raymonde n’avait soufflé mot d’une absence prévue.

Après deux jours, je me hasardai à demander :

– Malade, mademoiselle Raymonde?

– Son père est malade. Elle a téléphoné, disant qu’elle ne viendrait pas d’ici une quinzaine, peut-être un peu plus.

– Dommage!

– Qu’est-ce que vous voulez? La vie n’est pas fleurie de roses, Chacun a sa part d’ennuis. Les pauvres surtout et les petites gens, tandis que les riches se la coulent douce.

La dernière remarque me rappela l’homme que je n’avais jamais vu, le couturier à la mode de la rue de la Paix. Il était de ceux qui se la coulent douce.

Quant à la disparition de Raymonde, je n’y comprenais rien. Deux autres journées s’envolèrent, qui n’amènèrent pas de nouvelles. Même si une grave raison la retenait chez elle, il me semblait qu’elle pouvait donner signe de vie. Par pneumatique ou téléphone à l’hôtel, où elle connaissait mes heures de travail. Il me restait l’alternative d’attendre et j’attendis.

C’est vers le même temps que je connus Vittorio.

Je déjeunais à la même table que lui, dans un restaurant populaire de la rue Saint-Honoré, au premier d'un immeuble démodé, sis en face des magasins du Louvre. Je m'y rendais quand mes fonds baissaient, parce qu'on y mangeait pas cher, et Vittoria fréquentait l'endroit pour les mêmes motifs.

Je m'éloignais de plus en plus de la cuisine de l'hôtel, dans mon désir de me mêler au populo et de l'observer au naturel. En échange de mes repas, j'avais obtenu un supplément de notre directeur. Avec un peu de difficulté, mais pas trop. Il s'habitua à ma personne et me voulait garder à son emploi. Cela sans me flatter, et parce qu'il avait ses raisons que j'appris peu après.

J'oublie le nom du restaurant et crois que je ne le sus jamais. Une vaste salle carrée, sans plus d'ornementation que l'intérieur d'une grange, avec des tables couvertes de nappes à carreaux, une bouteille de vin et une corbeille à pain sur chacune. Les convives ne commandaient que les mets. Le repas avalé, le garçon s'amenait et demandait : combien de verres de vin, combien de morceaux de pain? Puis il additionnait sur un bout de papier tenu au creux de sa main et tendait la note. On ne s'attardait pas à bavarder, parce que quelqu'un attendait toujours son tour.

Vittorio était italien, comme le dit son nom. Plus âgé que moi de deux ou trois ans, il parlait l'espagnol comme sa langue maternelle, et fort mal le français, qu'il étudiait à Paris. Il avait une prononciation fantaisiste on ne peut plus, et il fallut m'éduquer l'oreille avant de le comprendre sans trop de fatigue. Il disait faire-le, voir-le, entendre-le, pour le faire, le voir, l'entendre. À cause de la manière italienne et espagnole de souder à l'infinitif des verbes les pronoms compléments : *hacerlo*, *verlo*, *entenderlo*. Je choisis mes exemples en castillan, parce que je ne sais pas un traître mot d'italien.

Il s'assit un jour en face de moi et ce fut le début de notre amitié. Sa famille vivait à Rome depuis trois générations, sinon quatre. Il connaissait la belle ville

sur le bout du doigt, du Forum romain à la Voie appienne, y compris le Vatican et les basiliques majeures, le Pincio et les catacombes, commençant par celle de Saint-Calixte et finissant je ne sais où. Il fallait l'entendre enfile de la *via Flamina* à la *via dei Cerchi*, avec crochets à la *piazza del Popolo* ou à celle de *Venezia*, quand il ne s'exclamait pas sur la grandeur du *Colosseo* ou l'histoire très ancienne du *Castel S. Angelo*. Quand il parlait de la majesté du Tibre, et que je lui disais que le Saint-Laurent avalerait ensemble, le Tibre, la Seine et la Tamise, sans que son niveau s'élevât pour la peine, il croyait que je voulais rire et ouvrait des yeux démesurés.

Son père était avocat, responsable d'une demi-douzaine d'enfants.

- Comme le mien.
- Il veut que j'étudie le droit à son exemple et lui succède un jour à son étude.
- Comme le mien en ce qui me concerne.
- Le droit ne m'attire pas, me répugne plutôt. Vous comprenez-le?

Si je comprends-le! Et comment? Il n'y avait personne à Paris, ni dans la banlieue, ni dans la périphérie, l'Île-de-France en entier, pour comprendre-le avec autant de facilité, de sympathie et d'admiration que le Canadien qui lui prêtait l'oreille, curieux de *Roma* et de sa *beltà*.

En attendant et pour gagner du temps, Vittorio troquait la capitale italienne pour la française, son père acceptant qu'il se familiarisât avec la langue de Racine et de Paul Morand, avant de pénétrer dans les arcanes du code. Il devait faire vite, n'ayant en principe qu'une année de grâce. Il travaillait le jour pour gagner ses dépenses et tâtait de la grammaire dans ses soirées. Puis il essayait sur moi, et sur d'autres victimes consentantes, sa science nouvelle et son impossible accent.

Je lui racontai l'essentiel de mon histoire, sans insister sur les incidents qui

me flattaient le moins. S'il échappa au Barreau italien, il me le doit en partie. Quand je quittai Paris, il me suivit. Il m'eût accompagné au bout du monde et c'est d'ailleurs ce qui arriva. En tant que je sache, il vit encore en Argentine, un Italien de plus s'ajoutant aux millions qui envahirent ce merveilleux pays.



## CHAPITRE IV

À ma troisième démarche pour le rencontrer, j'aperçus Thomassin à la terrasse de la Régence, qui lisait le *Figaro* en sirotant une boisson verdâtre. Il me tendit la main, désigna une chaise, m'offrit un verre.

- Je me demandais si vous viendriez?
- Vous pouviez compter sur moi. C'est la troisième ou quatrième fois que je fais les cent pas dans ce coin de la ville. Je commençais même de désespérer.
- Je suis venu ici chaque jour, et le soir, mais sans doute à d'autres heures que vous.
- Vous n'avez pas à vous excuser. Je demeure d'ailleurs dans le voisinage.
- Vous auriez pu choisir plus mal.
- Je n'ai pas choisi.

Arrivé à Paris de l'avant-veille, je m'y tournais les pouces. Je n'y connaissais âme qui vive et m'orientais avec peine dans des rues qui se croisent avec fantaisie, changent de nom sans raison apparente, quand on s'y attend le moins. Dans le même temps, je regardais s'évanouir avec célérité des dollars convertis en francs-papier, qui ne pesaient pas lourds aux yeux des commerçants. Car, si les journaux racontaient que les finances françaises se rétablissaient, le franc continuait de se vendre à vil prix. Depuis bientôt cinq ans, la situation et le refrain restaient les mêmes.

Si j'avais mes quartiers sur la rive droite de la Seine, je n'y étais pour rien. Mon chauffeur de Beauvais en était responsable, de même que l'emplacement des Halles, ventre affamé de Paris et rendez-vous des noctambules. J'ignorerais jusqu'à la fin par quels détours notre camion pénétra au centre de la capitale et se colla à d'autres, le long du carreau, pour qu'on l'allégeât de ses caisses. Toujours est-il qu'il arriva où on l'attendait, où l'on ne m'attendait pas, et que je me vis en face d'un océan de légumes et de fruits, de viandes, de poissons odorants, de mollusques et de crustacés, de laitages. Mon compagnon m'invita à casser la croûte, soupe à

l'oignon et bœuf aux carottes, dans un obscur bistrot où mieux valait ne chercher querelle à personne. Je ne me mêlai point des affaires d'autrui et l'on m'abandonna aux miennes.

- Où avez-vous couché?
- Dans un hôtel de troisième ou quatrième catégorie, vers lequel m'aiguilla mon chauffeur, guide improvisé. J'y suis encore. Pas loin de la Fontaine des Innocents... Cela vous renseigne? C'est bon marché, mais déjà trop, si je continue de chômer et mange le vieux gagné.

Pendant que je racontais, Thomassin riait dans sa barbe, ce qui est façon de parler, car il n'avait pas un poil au visage. Il dit à la fin :

- Vous m'êtes sympathique et je ne sais pourquoi.
- Moi non plus.
- C'est vrai que nous sommes déjà de vieilles connaissances.
- Vous êtes mon point d'appui dans cette cité de rêve, où je me demande si le mien va se réaliser. Le moins ambitieux : celui de manger trois fois par jour, ou deux.
- Et je pars dans une semaine!

Il se gratta derrière l'oreille gauche, appela le garçon et commanda de nouvelles consommations, à payer avec mes dollars devenus siens. Quatre soucoupes s'empilaient devant lui, tandis que j'en étais à ma seconde. Puis Thomassin pris la pose du penseur. L'homme de Rodin, la nudité en moins, et sans le poing au menton.

J'attendais, respectant son silence.

Il fallait un effort pour se convaincre de cette réalité : l'historique café de la Régence! J'ignorais son existence au vingtième siècle. C'est là que Diderot, cent soixante ans plus tôt, regardait jouer aux échecs, quand la pluie l'empêchait de se promener dans le quartier. C'est là que Bonaparte jeune faisait sa partie, avant de

risquer ses pions sur l'échiquier du monde. On y conserve une table qu'on dit la sienne. L'établissement ayant déménagé de la place du Palais Royal à la rue Saint-Honoré, mais c'était quand même le café de la Régence. J'y cherchais les ombres de Balzac, de Musset, de Victor Hugo s'y arrêtant, en route pour la haute maison de la place des Vosges, au cœur du Marais.

À brûle-pourpoint, mon vis-à-vis demanda :

- En ce qui concerne du travail, vous avez des goûts particuliers?
- Pas que je sache.
- Que savez-vous faire?
- N'importe quoi, c'est-à-dire rien. Vous avez quelque chose en vue?
- Peut-être, mais n'espérez pas le Pactole.
- J'ignore ce que le mot veut dire.
- Vous avez une idée sommaire?
- À peine. Dans la pratique, cela se résume à zéro.
- Revenez ici demain matin, à la même heure. Cela vous convient?
- Et comment?

C'est grâce à Thomassin, recommandé par lui, que j'entrai au service de l'hôtel. Il connaissait le directeur depuis des années. Sauf erreur, ils étaient des condisciples de Louis-le-Grand, où ni l'un ni l'autre n'avait terminé ses études. Je ne sais ce que le marin au long cours raconta à son ami, mais ce dernier accepta de s'intéresser à ma fortune, sans la faire. J'allai donc le voir. Il ne me reçut pas à bras ouverts, n'égorgea aucun animal gras en mon honneur, se montra convenable.

- On me dit que vous avez de l'expérience comme cuisinier?
- Pas plus qu'il ne faut.
- Pas assez pour prendre en charge?
- Pas à Paris, en tout cas.
- Vous pourriez aider?

- Et apprendre, auprès d'un homme capable de communiquer sa science.
- Vous parlez l'anglais?
- Comme tout le monde ou à peu près, dans mon pays.
- Comptabilité?
- Les quatre règles et les décimales.

Je m'en fus donc près des fourneaux, avec entente que je passerais au service des chambres, si de son blanc bonnet le chef opinait dans le sens de non, après une semaine ou deux. L'un me convenait à l'égal de l'autre. En échange de mon dévouement, on m'assurait un certain montant de francs par mois, une chambre à lucarne et mal chauffée sous les combles, mes repas en sus, à la condition de ne pas exiger le meilleur du menu. Au vrai, ce menu n'embarrassait personne, les employés n'en voyant pas la couleur. Ils bouffaient le contenu de leur assiette, telle que déposée devant eux, les caprices et préférences n'entrant pas en ligne de compte.

L'hôtel avait pignon sur l'étroite rue Sainte-Anne, voisine de celle nommée pour honorer Molière, qui débouchait dans l'avenue de l'Opéra, à cinq cents mètres. C'est à cause de cette rue Sainte-Anne, où mourut Bossuet et qu'habita Lulli, que je connus Raymonde. Sans elle et sans Thomassin, il est à présumer que je ne faisais pas vieux os dans le premier arrondissement.

J'épluchais des légumes et lavais la vaisselle depuis une bonne semaine, quand le patron me manda à son bureau.

- Vous accepteriez un poste au comptoir de réception?
- Qu'arrive-t-il?
- Notre clientèle de langue anglaise augmente, venant d'Angleterre et d'Amérique. Nous avons pas mal de Canadiens de la province de Québec, qui ne se fâcheraient pas de l'accueil d'un compatriote. Les Scandinaves sont aussi nombreux, dont la plupart s'expriment en anglais. Que dites-vous?

- J’accepte, si je suis plus utile ici que là...
- Vous commencerez demain matin. Il va sans dire que vous aiderez à la comptabilité : préparation des factures, états hebdomadaires ou mensuels, et le reste. Il faudra vous initier au change : convertir des dollars, des livres, des lires, des francs belges ou suisses, en francs du pays. Cela s’apprend. Après un mois, si votre travail le justifie, nous augmentons vos appointements. L’ensemble vous intéresse? Le chef est averti et vous n’avez qu’à remettre votre tablier.

- Comment vous remercier?
- Je vous en prie! Gardez sourires et belles paroles pour nos hôtes. Vous vous montrez d’humeur inaltérable, poli, aimable et affable. C’est la règle. Le client, qui est roi, doit se sentir à l’aise et bienvenu. Il a toujours raison, quoi qu’on pense et même si, au fond de son cœur, on l’estime plus sot qu’une cruche.

- Merci de la leçon, dont je profiterai.
- J’ai compris que vous possédiez l’anglais?
- Pas comme Shakespeare, mais presque.

Tels furent mes débuts parisiens. Ma carrière se poursuivait en ligne droite. Si je récapitulais depuis les Trois-Rivières, je ne cessais de me tenir au service du public, à un titre ou l’autre : comptable en partie et pourvoyeur des vivres sur la voie ferrée; maître queue en herbe sur le bateau; plongeur puis apprenti-aubergiste à Paris. Le plus étrange, c’est que cela continuerait avec le temps, sous d’autres cieux.

Depuis la fuite de Raymonde, je passais le plus clair de mes loisirs en compagnie de Vittorio. Il tombait à point. Dans les jours où je n’avais le cœur à rien, il joignait sa solitude à la mienne. À s’ennuyer ensemble, on finissait par se désennuyer. Thomassin naviguait de nouveau et je me demandais quelle variété de rat de cale il ramènerait. Je l’avais remercié de sa démarche en ma faveur, puis il

était parti. En route, cette fois, pour Boston et New York. Je devais le revoir dans la Ville-Lumière, mais pourquoi anticiper?

Sans Raymonde, l'Île Saint-Louis, monde à part et peu fréquenté, semblait déserte. J'y amenai mon ami italien et lui vantai le charme des environs. Je venais de parcourir un bouquin sur ce coin négligé et lui parus savant. *Doctus qua libro*, à l'instar de tant d'autres. Je le conduisis à l'Église Saint-Louis-en-l'Île, aux beaux hôtels Lambert, Lauzun et Chemisot, somptueuses demeures des dix-sept et dix-huitième, mais fermés aux visiteurs, dont nous nous contentions de contempler les façades.

Les rues nous appartenaient, les ponts, les quais de pierre lavés de pluie et par la Seine, où Restif rôda pendant tant d'années. Il soupait au Pont-Neuf, buvait à une fontaine, arrivait dans l'île à la nuit. On le croyait toqué, le voyant graver d'une clef, sur les parapets, des noms et des dates, souvenirs intimes. Mal accoutré, la mine perdue, l'allure mystérieuse, il n'ignorait rien des mœurs de la ville, même les pires, et fut des premiers à prévoir la Révolution, à cause de sa connaissance du peuple. L'écrivain le plus réaliste de son époque, mais à déconseiller aux premières communiantes. Un fou qui vend de la sagesse, disait Joubert son ami. Cela avant la chute des Rois, personne ne connaissant mieux le bonhomme que le philosophe.

Vittorio s'exclamait :

- C'est comme à Rome!
- Tu crois?
- Des souvenirs partout, le passé mêlé au présent. L'histoire dans la pierre, l'art dans la rue, la littérature de même.

La passé mêlé au présent, ou l'inverse. Il ne pouvait mieux dire. Qu'advenait-il de Raymonde, qui appartenait au présent et déjà au passé, récent passé dont j'étais comme elle, et que je craignais de voir s'évanouir en fumée. Car Raymonde s'obstinait à ne pas donner de nouvelles. Rassasiée d'une amourette qui ne

conduirait nulle part, peut-être m'avait-elle quitté, abandonné, plaqué? Rentrant chez moi, je demandais le courrier à la concierge. Elle ne me tendait jamais rien, ni une lettre, ni un journal, ni un catalogue d'engins de pêche ou de graines de semences. Au point que, me sentant ridicule, j'entrevis la nécessité de m'écrire à moi-même pour avoir l'air moins sot devant la mère Bouchot. Deux mots qui riment, accolés sans intention. Le premier convient et l'autre ne se change point.

J'arrêtais au restaurant où Raymonde ne se montrait pas. Elle n'a pas téléphoné?

La remplaçante répondait sans intérêt, d'un ton neutre :

- Pas depuis le premier jour.
- Vous ne savez pas si son père est mieux, ou plus mal?
- Nous ne savons rien. Elle a dit qu'elle reviendrait dans une quinzaine, nous ne l'attendons pas avant. Elle s'absente de temps à autre, toujours pour la même raison, et le patron tolère à cause de cette raison. Son père est un grand blessé de la Marne, une gueule cassée dont la vie ne tient qu'à un fil, qui existe plutôt qu'il ne vit, mais qui ne paraît pas disposé à lever le pied.

- Je l'ignorais. Vous avez des cigarettes?

- Pardon, nous n'en vendons pas. Adressez-vous au bureau de tabac, au coin de la rue.

- Je m'excuse, j'oubliais.

J'oubliais souvent, habitué que j'étais, en mon lointain pays, à me procurer des cigarettes n'importe où. En France, la régie d'État ne permet pas ces facilités.

Vittorio m'annonça le lendemain deux nouvelles, l'une bonne et l'autre moins. Son père lui envoyait je ne sais combien de lires, héritage laissé par une grand-mère qui venait de trépasser à quatre-vingts ans. Il croyait que la somme

pourrait servir, mais il l'engageait à la mettre de côté pour les mauvais jours.

– Mon vieux, te voilà riche! Malade depuis longtemps, ta grand-mère?

– Je ne lui connaissais qu'une santé de fer? Un rhume, la pneumonie, la fin en moins d'une huitaine. Je n'arrive pas à comprendre-le. Mon père me mande les détails, sans quoi je ne saurais pas. Qu'est-ce qui arrive dans la famille, quand on s'éloigne!

– À qui le demandes-tu? À moi? Il y a plus d'un an que je n'ai pas entendu parler des miens. Ils ignorent où je suis et j'ai vingt raisons de ne pas leur écrire. Deux ou trois, sinon vingt.

– Ce n'est pas gai.

– Pas très...

Le paquet de lires de Vittorio ne me disait rien. Je le traduisis en dollars après un calcul rapide, lui annonçai que sa fortune représentait plus de trois cent soixante tomates, valeur américaine ou canadienne, comme s'exprime chez nous le peuple.

– Tomates, c'est curieux!

– Pas mal... C'est d'un langage que ne recommande pas l'Académie. Mais trois cent soixante dollars ou tomates, cela ne se cueille pas dans les arbres des jardins publics! Que vas-tu faire de tant d'argent? Mener la belle vie, le semer aux quatre vents? T'habiller comme un prince et regarder les soucoupes s'envoler à la terrasse d'un café? Ou t'amouracher d'une poule de luxe? Il n'y a rien de plus trouvé pour voir filer les sous...

– Je dépose à la banque et j'attends. Personne ne connaît l'avenir. Quand j'en aurai besoin, je l'aurai. Je travaille comme hier et ne change pas mon train de vie.

– Sage comme les philosophes de l'ancienne Rome?

– Qui ne l'étaient pas toujours. Ce vieux salaud d'Horace buvait sec et ne



méprisait pas les femmes faciles, sans compter les autres satisfactions, lui qui se disait du troupeau des porcs d'Épicure. Et quand Martial écrit *Lasciva pagina proba*, vas-y voir! Gourmand comme quatre, ami du vin et des vins, il ne comptait pas ses maîtresses, même parmi ses esclaves, et s'offrait jusqu'à des mignons.

- Fais ce que je dis, non ce que je fais...
- Ce qui est vieux comme le monde.

Puis Raymonde reparut à son poste, comme si elle sortait d'une boîte. Aussi séduisante, joyeuse et calme, que la veille de sa disparition.

Elle m'accueillit comme si de rien n'était, prodigue de sourires et de câlineries. À l'accoutumée, avec naturel et simplicité, sans l'ombre d'amabilité de commande. Raymonde était unique.

Je m'informai de sa santé et de celle de son père.

- Vous avez supposé mon père malade?
- On me l'a dit ici. Je ne puis me vanter d'avoir été informé par vous.

Au restaurant, devant les maîtres et les clients, nous avions garde de nous tutoyer. Un habitué des lieux, j'adressais la parole à Raymonde comme d'autres, mais sans m'attarder, à l'égal du premier ou du dernier venu.

Plus tard, quand je la revis en particulier, je me livrai à l'interrogatoire préparé dans le secret, non sans précautions oratoires, car je ne voulais ni l'irriter ni la moquer, ni risquer de la perdre pour de bon, advenant qu'elle prît mes remarques en mauvaise part.

À la troisième question, elle éclata de rire et demanda, avec cette désinvolture qui désarmait les plus sévères :

- Tu ne vois pas l'indécence du procédé? Ici, dans l'Île Saint-Louis?
- Je ne saisis pas...
- Tu ne saisis pas?
- Pas le moins du monde.

– Il lui vint un pli vertical entre les sourcils, d'un effet amusant, mais non moins inquiétant. Elle les fronçait en même temps, ses jolis sourcils, me dévisageant comme une bête rare.

– Tu n'es pas sans voir que ton Île Saint-Louis se présente en amont de la Cité où vécut sainte Geneviève?

– Non, je ne suis pas sans savoir.

– Et que le Conciergerie s'élève depuis des siècles, avec ses tours en poivrières, dans cette même Cité?

– Qui prétend le contraire?

– Personne, mais ce n'est pas là le point! C'est dans la Cité que Fouquier-Tinville fit subir ses cruels interrogatoires à Marie-Antoinette, Élisabeth de France, Charlotte Corday et combien d'autres femmes, qu'il voulait envoyer à la guillotine! Et tu vas à ton tour, en cette Île Saint-Louis qui fut toujours refuge paisible, coin de province en la ville tumultueuse, infliger à une pauvre femme comme moi le supplice de la question! Profaner ainsi une île après l'autre! Non, tu n'y penses pas...

Je n'eus pas le temps de répondre.

Elle me saisit par le cou et m'embrassa deux ou trois fois.

– Comme tu es nigaud!

Un peu plus, elle m'ordonnait de m'agenouiller dans le coin, comme un écolier pris en faute. Mais je ne me tins pas pour battu et j'attendis.

Quand elle parut assurée que je n'enquêterais plus, elle raconta.

Son père avait faire une crise le matin, comme elle se préparait à sauter dans l'autobus ou le métro, pour se rendre à son travail. Depuis quelques semaines, son cœur causait des inquiétudes. Il n'avait pas assez, le malheureux, de ses vieilles blessures et de ses infirmités! Il fallut se mettre à la recherche d'un médecin, mais les médecins ressemblent aux agents de la paix, toujours absents quand on requiert

leurs services. Ce qui était à prévoir. Le précieux docteur arriva pourtant, mais le malade se sentait mieux. Ce qu'on accepta aussi comme normal. L'homme de l'art prescrit des médicaments, le lit et le repos, tandis que Raymonde courait au magasin le plus proche, pour téléphoner à ses patrons qu'elle devait prendre congé. Autre crise le lendemain et la jeune fille téléphona de nouveau, disant cette fois que son absence se prolongerait pendant une quinzaine.

- Tu vois comme c'est simple et tu allais échafauder un drame!
- C'est toi qui inventes maintenant, m'accusant...
- Bien entendu, je ne t'ai pas donné le temps de parler. Et j'ai bien fait...

Pourquoi dire des paroles inutiles?

Pendant les deux semaines qui suivirent, le climat ne changea guère à la maison. Raymonde s'occupait du malade la nuit et sa mère de jour. Entre-temps, il fallait vivre : s'occuper du ménage, acheter chez le boucher, le boulanger et l'épicier, préparer les repas. On n'en finissait pas. Visites répétées du médecin, puis de voisines sympathiques ou en quête de commérages, que l'on recevait avec moins de plaisir qu'on ne laissait croire, et qui fatiguaient le malade.

– Pendant quinze jours, même seize, tu n'as pas trouvé le moyen de me donner signe de vie?

– Ne crois pas que je t'oubliais! Je pensais à toi, je me proposais toujours de t'avertir. D'une chose à l'autre, je n'ai pas pu.

– Un téléphone, c'était facile...

– Nous n'avons pas le téléphone. Et puis, tu sais que je n'aime pas téléphoner à l'hôtel. Je te l'ai dit cent fois. On ne sait qui écoute, et je ne veux pas qu'on nous associe l'un à l'autre dans le quartier. J'ai mes raisons. Dans l'île, personne ne nous connaît. Nous sommes des amoureux anonymes... Je t'aime quand même, sans bénéfices de publicité.

– On a dû nous voir ensemble?

– Sauf la première fois, sous les arcades du Palais Royal, je te donne toujours rendez-vous assez loin. Souviens-toi! Jardin des Tuileries, rond-point des Champs-Élysées, place du Châtelet, mais pas dans le premier arrondissement, le nôtre...

– Tu ne pouvais pas m’adresser un mot?

– Si tu penses que j’avais le temps d’écrire! Comme les hommes sont égoïstes! Ils ne changeront jamais?

– Tu me plaques pendant deux semaines, sans avertissement, et je dois estimer naturelle cette façon d’agir?

Des larmes embuaient les yeux de Raymonde.

– Sois raisonnable. Tu oublies que j’étais fatiguée, harassée, à bout de nerfs, que je ne dormais pas trois heures par nuit. Je devais répondre au moindre caprice de mon père et remonter ma mère, qui en faisait elle-même une maladie!

– Si ta remplaçante ne m’avait parlé, j’aurais pu te croire souffrante aussi, victime d’un accident, noyée dans le fleuve ou enlevée par des bandits!

– Pauvre chéri!

Le dimanche, comme je sortais de la messe, je rencontrai Vittorio dans le portique de Saint-Germain-l’Auxerrois.

– Tu fréquentes l’ancienne paroisse de la royauté?

– C’est la mienne, depuis que je suis Parisien. Je l’ai adoptée, comme la ville m’adopta. Mais elle a changé depuis trois cents ans, si j’en juge par les gravures d’autrefois.

Puis, sans transition :

– Tu sais, cet argent qui me tombe du ciel, je me demande si je ne devrais pas l’employer à voyager un peu, chercher de nouveaux horizons. Pas demain ni après-demain, mais plus tard, mes études de français terminées. Dans cinq ou six mois, par exemple.

- Et le droit?
- Voyager m'en éloignerait.
- Tu ne le regretterais pas?
- Il ne m'a jamais attiré.
- Où veux-tu aller, si tu pars?
- Je ne suis pas fixé. Mais je voudrais voir autre chose que la vieille Europe fatiguée... Le nouveau monde déjà vieux, même si l'on continue de l'appeler nouveau. Les États-Unis ou le Canada, ou peut-être les pays de l'Amérique latine... Qu'est-ce que tu me conseilles?

- Ne compte pas sur moi pour visiter le Canada, du moins pour quelques années.

Nous ne soupçonnions pas, ni l'un ni l'autre, ce qui nous attendait au tournant du chemin.

## CHAPITRE V

La vie reprit son cours, mais je tombai d'une illusion dans une autre. À y réfléchir à froid, l'anormal dominait dans mes pérégrinations et mes aventures, depuis que j'avais secoué mes attaches naturelles. Le monde que je créais, pour mon plaisir ou ma peine, était factice. Il n'offrait ni rade ni port où la tempête ne souffle point.

Par hasard, je découvris comme un visage neuf à Raymonde. À la regarder dans la pénombre, sous un angle particulier, les cheveux dans le vent et sa lèvre dessinant une moue, j'eus un soir cette révélation qu'elle ressemblait à Thérèse. Je m'amusai à surveiller les jeux de sa physionomie, essayant d'y surprendre une expression ou un reflet d'âme qui me transportât au loin à des centaines de lieues, vers l'ouest et mon pays. En de fugitifs instants, une vague de regrets m'assaillait, contre laquelle je me débattais en vain. On a beau dire que la nostalgie n'existe point. Ceux qui le prétendent ne se montrent pas honnêtes avec eux-mêmes. Ils mentent, crânent et nous trompent. Ils se bardent le cœur d'acier, pour ne pas l'entendre battre.

Raymonde levait la tête.

- Qu'as-tu à me dévisager?
- Veux-tu que je dis que je t'admire?
- C'est bon, moque-toi!
- Je t'ai répété cent fois que tu as des yeux qui me tiennent en esclavage. Je ne me dédis pas.
- Qu'as-tu à demander, ou te faire pardonner?

J'en vins à la voir avec deux visages. Tantôt Raymonde et tantôt Thérèse, l'une avec des yeux bleu-ciel, l'autre au regard voilé, caressant et sombre. La même blondeur fraîche, le sourire qui éclaire, la douceur apaisante. Mais l'une pouvait être mon remords, et l'autre la délivrance, le salut. À l'époque, je ne le distinguais pas avec la netteté d'aujourd'hui, mais le sentais de façon latente et commençais de

m'en tourmenter. D'abord peu, mais mon trouble alla croissant. La dualité imprévue de Raymonde, peut-être fruit de mon imagination et pour moi seul visible, rappelait ce marbre des Tuileries : la *Comédie humaine*. Femme au masque qui, aperçue de loin, offrait un visage et en montrait un autre, le vrai, quand on s'en approchait.

Notre querelle vidée et la hache de guerre enterrée, je proposai à Raymonde de l'accompagner à l'Opéra. Avec son assentiment, je choisis un soir de divertissements, ou de ballets. Les vedettes d'alors n'étaient pas celles d'aujourd'hui, mais d'autres de calibre égal, dont la louange et les photos remplissaient les revues illustrées. Nous convînmes de la date et de l'heure, avec entente que je rencontrerais la jeune fille devant la Madeleine, où nous sauterions dans une voiture de taxi. L'Opéra n'est qu'à cinq minutes de la rue Sainte-Anne et je notai que Raymonde ne s'opposa en rien. Devenait-elle moins craintive? Nous pouvions marcher de la place de la Madeleine, mais nous serions moins vus en taxi.

Au jour dit, j'allai manger chez Raymonde, qui ne me parut pas à son aise. Quand j'arrêtai à son comptoir, elle m'annonça qu'elle ne viendrait pas comme convenue, qu'elle regrettait de me désappointer, qu'elle était navrée, les circonstances jouant contre elle. Il ne fallait pas lui en vouloir. Elle se disait aussi peinée que moi, sinon plus.

Cela à mots couverts, entre deux phrases indifférentes, dans le brouhaha de la salle, le bruit des assiettes, le cliquetis des verres.

- Il me semble que vous pouviez le dire plus tôt.
- Impossible. Je vous attendais pour vous prévenir... Cela va encore mal à la maison.
- Depuis quand?
- Ce matin, quand je suis partie, rien d'extraordinaire. Maman a téléphoné vers onze heures, me demandant de revenir au plus tôt. Il faut qu'elle soit inquiète, parce qu'elle sait que je devais aller à l'Opéra. Au téléphone, elle ne se possédait pas! Elle dit qu'elle s'arrangerait jusqu'à mon arrivée, mais de ne pas tarder après ma journée. Alors, vous comprenez... Je suis désolée! Et vous avez les billets?

- Depuis trois jours.
- En vous présentant au contrôle, ou dans une agence, il est probable qu'on vous les échangerait pour d'autres, à une prochaine représentation. Il y a toujours des gens qui en réclament, à la dernière minute. Vous n'aurez pas de difficultés à en disposer.
- C'est la seule porte de sortie.
- Je m'en veux de gâcher une soirée dont vous attendiez tant. Hormis d'y aller quand même avec un ami. Vittorio, peut-être?
- Ou une amie. Une brunette à défaut d'une blonde!
- Ah non! par exemple...
- Jalouse?
- Pas de façon sotté, mais un peu, ce qui est logique.

Je la quittai là-dessus.

Dans la rue, j'aurais frappé le premier flâneur rencontré, qui se serait demandé pourquoi. Je tremblais de colère retenue. Qu'arrivait-il encore? Si Raymonde ne disait la vérité et cachait quelque chose, comme je commençais de le craindre, de quoi s'agissait-il? La santé délabrée de son père, j'y croyais. Aucun doute à ce propos. Le personnel du restaurant en parlait comme Raymonde, qui en parlait peu. Mais pourquoi la jolie fille se plaisait-elle dans le mystère, chaque fois qu'elle se préparait à disparaître?

Je décidai à la fin de ne pas remettre mes billets, mais de les utiliser. Une autre fois, il s'en vendrait encore. Même si Raymonde m'engageait à m'en départir, et malgré ma demi-promesse en ce sens, je restais libre de changer d'avis. Seuls les imbéciles n'en changent pas, n'ayant pas d'idées à eux et de cramponnant à celles qu'ils empruntent. Raymonde d'ailleurs n'en saurait rien, et mieux valait admirer



les danseuses que les murs de ma chambre, ou bâiller aux corneilles devant les étalages des boulevards.

Je téléphonai à Vittorio et l'avisai de sa bonne fortune : un billet d'orchestre qui lui tombait des nues, pour la représentation du soir dans la maison de Garnier. On n'offre pas deux fois à un Italien d'entendre de la musique par des virtuoses, de regarder évoluer des sylphides sous les feux multicolores des projecteurs électriques. Vittorio se déclara enchanté. S'il ne sonnait chez moi à huit heures, pour telle raison qu'il précisa, il me cueillerait devant la *Danse* de Carpeaux. Je savais où? Plutôt oui que non. Qui ne sait pas?

Qu'on le croie ou non, Raymonde était dans la salle.

Je ne l'aperçus qu'après l'entracte et la promenade rituelle au foyer, où la profusion des lustres souligne les marbres et les ors, les étoffes, la longue perspective, la sculpture et les fresques du plafond. Les peuples se coudoient au foyer de l'Opéra. Des Hindous à turban et leurs femmes en saris de soie, des Noirs et des Jaunes, des Égyptiens coiffés du fez et drapés de blanc, des Arabes enveloppés de la gandoura, mêlés à la foule plus terne des pays d'Europe et d'Amérique.

Passé la seconde ruée vers les étroites entrées qui donnent accès à l'orchestre, ridicules dans l'immense monument où le Second Empire résuma son faste et sa conception de la grandeur, de même que son goût peu sûr, nous regagnâmes nos places.

C'est grâce à Vittorio que je vis mon infidèle, et parce qu'il n'allait jamais au spectacle sans ses jumelles. Myope et voyant mal à distance, il ne s'en séparait pas. En attendant le lever du rideau, je les empruntai et m'amusai comme d'autres à inventorier la faune élégante des loges. Je ressentis comme un choc et restai figé.

Je n'entendais pas ce que disait mon compagnon, me tirant par le bras.

Dans une loge de la troisième galerie, qui donnait sur l'avant-scène, je venais de découvrir une jeune fille qui ressemblait à Raymonde comme une sœur. Près d'elle une autre femme, blonde aussi mais plus mûre, et une troisième d'environ mon âge, brune comme l'Andalouse de Musset, dont j'imaginai le regard de velours et les cils démesurés. Les trois déshabillés avec art et au prix fort, les épaules nues, le décolleté aussi audacieux que l'autorisaient la mode et l'impudeur mondaine. Je pensai avoir mal vu et recommençai mon inspection. Sosie plus parfait de Raymonde n'existait pas. Je me disais que j'avais la berlue, que mes yeux mentaient. Sauf un détail, que permit de noter la qualité des jumelles, la caissière que je savais jouait à la dame du monde, quand je la croyais préparant des tisanes auprès de son impotent de père. À la joue droite, à un doigt de la commissure des lèvres, elle arborait un grain de beauté qui jeta un doute en mon esprit, n'étant peut-être qu'une mouche coquette, à supposer qu'il restât des mouches depuis le siècle dix-huitième.

Au fond de la *loggia*, comme disait mon voisin, deux hommes d'un âge incertain, mais pas jeunes, dont l'un exhibait une barbiche et l'autre un crâne dénudé. Remplis d'attentions pour ces dames, ils penchaient vers l'une ou l'autre des plastrons amidonnés où brillaient des boutons de diamant, souriaient aux remarques comme aux reparties, et l'un d'eux, le chauve, ne cessait de produire un mouchoir de soie dont il s'épongeait le front, comme s'il souffrait de timidité.

– Tu vois? Demandais-je à Vittorio.

– Qu'est-ce que je vois?

J'oubliais qu'il ignorait tout de Raymonde, que je n'avais jamais prononcé son nom devant lui, ni révélé quoi que ce fût de mes amours parisiennes.

– Je te raconterai plus tard...

Absorbé par la scène, décor de feuillages sur fond bleu, où des nymphes en

tutu fuyaient sur pointes devant un Silène bedonnant, Vittorio ne saisit pas.

Je ne suivais plus l'allégorie qu'exprimaient les pas, les écarts et les entrechats. Je ne regardais rien. Je jetai le programme à mes pieds, ce pourquoi m'échappent maintenant les noms d'artistes célèbres. Je ne rendais pas ses jumelles à Vittorio, qui n'osait les réclamer. Il s'arrachait les yeux pour ne rien perdre de la chorégraphie et voyait comme les myopes, dans une brume.

Mais plus je m'attardais aux occupantes de la loge, plus l'idée s'ancrait que celle du milieu, entourée de beautés différentes de la sienne, n'était autre que Raymonde. Elle souriait d'un continu, sans désarmer, de cette manière qui constituait son charme et son actif, et que j'étais payé pour connaître. Elle souriait, s'adressant à ses voisines, écoutant le monsieur chauve ou le monsieur barbu. Elle souriait en détaillant les jeux du plateau, en replaçant une mèche de ses cheveux, ou fixant l'espace devant elle, d'un œil à la fois bleu et doux, et du même calme qu'un lac endormi. Elle eût souri dans ma direction, mais elle ne me voyait pas, enfoncé que j'étais comme dans une cave, par rapport à elle. Raymonde incarnait le sourire.

Mais quand elle fronça les sourcils sans raison visible, avec entre eux ce pli vertical souvent noté, je ne doutai plus. Il n'était que Raymonde pour avoir ce jeu de physionomie marquant l'étonnement ou la mauvaise humeur intérieure, une impatience qu'elle dissimulait, et je lui aurais crié de loin mon indignation et ma peine, si je ne m'étais retenu.

Le rideau tomba dans un bruyant tonnerre d'applaudissements, selon le cliché classique, et la foule repue, après les dernières apparitions des vedettes qui saluaient et resaluaient, s'émietta par les sorties.

- Dépêchons-nous!
- Qu'est-ce qui presse?
- Suis-moi...

J'eusse ajouté, dans désir de plaisanter, qu'il était inutile à Vittorio de comprendre-le.

Au bas de l'escalier monumental, où luisent juxtaposées les nuances multiples de marbres rares, relevées des feux des candélabres, je jouai des coudes et me choisis un poste d'observation. Vittorio en queue et passif, je regardai le flot humain déferler vers les portes. Je dévisageais les gens, sans repérer celle que je cherchais, ni aucun de ses compagnons. Ou j'arrivais trop tard, ou Raymonde venait de fuir sous mon nez.

Ce qui, au vrai, importait peu, car je n'entendais pas lui parler, ni même me signaler à son attention. Je me serais contenté de la voir passer, pour m'assurer mieux de sa présence et souffrir davantage, ce que je ne démêlai pas ce soir-là. Je voulais la retrouver pour examiner de plus près ses amis, essayer de déterminer, à un signe ou une prévenance, lequel des vieux beaux acceptait auprès d'elle le rôle de chevalier servant.

Les lieux se vidant, je finis par dire à mon compagnon, immobile comme les statues qui nous entouraient :

- Allons-nous-en!
- Je ne demande pas mieux.
- Viens...
- Qu'est-ce que tu attendais?
- Je te dirai demain, ou plus tard.

Il se conçoit que je me rendis tôt, dès le jour suivant, à l'établissement associé avec Raymonde. Elle n'y était pas. Le surlendemain, elle était encore absente.

Je jugeai prudent de ne pas m'informer de la demoiselle, sachant d'avance les réponses et commentaires : Raymonde téléphonait et retéléphonait; son père ne se portait pas mieux; son état empirait et le médecin se montrait de plus en plus pessimiste. Les propriétaires du café en avaient assez depuis longtemps, mais la qualité de blessé de guerre du malade entraînait leur tolérance. De bons types au fond, les patrons, malgré la sévérité extérieure de la femme, qui s'accommodaient du malheur des temps et laissaient vivre autour d'eux. Quand Raymonde s'absentait,

ils la remplaçaient en la plaignant et l'admiraient de son dévouement envers les siens.

Le soir de ce même jour, l'oiselle envolée se présenta quai d'Orléans, souriante et gaie.

J'essayai de rester calme, non sans peine.

– Veux-tu me dire d'où tu sors?

– La même et sempiternelle histoire. Je t'assure que je n'ai pas besoin de me creuser la tête pour inventer!

Elle s'écroula dans un fauteuil.

– Si tu savais comme je suis fatiguée...

Il n'y paraissait pas, tant elle semblait rayonnante de santé.

– Je sais ce que tu penses, mon chéri!

– Tu le sais?

– Mais ne me juge pas sur les apparences. Je suis heureuse d'être jeune et solide, parce que je ne sais quelle figure j'aurais! Imagine-toi un peu : être sur le qui-vive jour et nuit! Non, ce n'est pas une vie... Je ne lui reproche rien, à mon pauvre père, mais ce qu'il nous tient en haleine! Je ne me souviens pas d'avoir dormi une nuit complète, depuis quatre ou cinq ans. Quand il a une crise, c'est terrible... Même dans ses meilleurs moments, ce qu'il demande de soins et d'attentions! Ce n'est pas sa faute, je le sais, mais ce qu'il nous fait mourir, maman et moi!

Elle n'arrêtait pas de parler et je ne pouvais placer un mot.

– Quand je suis arrivée à la maison, l'autre jour, cela ressemblait à l'hôpital : le docteur en bras de chemise, l'odeur des médicaments, le stéthoscope, les seringues... Je n'en puis plus, je suis à bout de nerfs!

Je décidai d'écouter, pour me rendre compte de son endurance dans l'hypocrisie, de son habileté à ne pas se couper, à travers ses histoires à dormir debout.

Elle ne dérougissait pas, y allait avec une faconde qui forçait l'admiration.

– Et cela dura trois jours?

– Cela dure encore. Mais je me suis échappée pour quelques heures. Tu diras que je ne suis pas gentille! Je savais que tu t'inquiéterais et je suis venue... Quand il y eut accalmie, j'ai pensé d'en profiter. J'ai promis à maman d'être de retour vers dix heures et demie... Il ne faut tout de même pas que j'abuse! J'ai pensé que cela me reposerait de venir faire un tour, que cela me changerait les idées, me remonterait. Et puis, je voulais te voir! Je m'ennuyais... C'est si tranquille et calme, dans ton île. Et toi, mon chéri, qu'est-ce que tu me racontes de nouveau?

– Rien de remarquable, sauf un détail peut-être.

– On peut savoir?

Je décidai de lâcher le paquet :

– Les ballets t'ont plus, mercredi soir?

Elle ouvrit de grands yeux :

– Les ballets!

– Oui, les ballets de l'Opéra...

– Qu'est-ce qui te prend? Je n'ai pas vu les ballets et tu le sais comme moi...

Est-ce que tu rêves? Tu en as, tout à coup, des idées...

Elle essaya de s'approcher à son habitude, pour m'envelopper de ses bras, mais je me dirigeai vers la fenêtre et ne lui en donnai pas le temps, comme si je n'avais pas vu son mouvement.

– Une jolie brune, celle qui t'accompagnait... Est-ce qu'on peut, sans violer un secret, s'enquérir de son nom?

– Que veux-tu dire à la fin? Qu'est-ce que cette comédie? Tu n'y étais pas plus que moi, aux divertissements!

Elle avait beau crâner, elle pâlisait et sa voix s'altérait.

Je cessai de tourner autour du pot et dis :

– Pourquoi mentir plus longtemps?

– Tu m'accuses de mensonge?

– Si tu connais un terme plus approprié...

Comme de juste, elle se mit alors à pleurer.

Et à travers les larmes, pendant qu'elle portait à ses yeux un mouchoir de poupée :

– La belle réception que tu me réserves, quand j'ai traversé la moitié de la ville pour venir te voir! Une autre fois, je me montrerai moins sotté...

– Une autre fois, tu diras la vérité et ce sera plus simple. Tu n'étais pas à l'Opéra mercredi soir, dans une loge de la troisième galerie? Tu n'y étais pas avec deux femmes, une brune et une blonde, et deux hommes que je ne décris pas, parce que tu les connais mieux que moi. Tu n'étais pas à l'Opéra, après avoir refusé de m'y accompagner?

À ce point, elle se fâcha.

– Enfin, est-ce que je suis ton esclave? En quoi ma conduite te regarde-t-elle?

– Tu ne nies plus?

– Je n'ai pas de comptes à rendre.

– La maladie de ton père?

– Laisse mon père tranquille! Mais il y a une chose que tu vas savoir...

– Laquelle?

– Que j'en ai assez de tes manières, de tes soupçons, de tes enquêtes, de la tendance à fourrer sans cesse ton nez dans mes affaires. Il n'y aurait plus de vie privée nulle part, maintenant? Et tout cela, quoi que tu penses, c'est ta faute!

– Ma faute?

– Tu n'avais qu'à m'oublier derrière mon comptoir, comme les autres clients. Est-ce que j'ai été te chercher? Toi et ton cinéma! Toi et tes promenades à travers Paris. Toi et ton amour, tes serments, tes rêveries sous la lune et ton grenier de l'Île Saint-Louis... Comme Manon! Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans! Il arriva que j'ai passé vingt ans et que je ne suis pas entichée des greniers, même les plus poétiques! Si tu n'es pas content, tu n'as qu'à ramasser tes nippes et retourner boire ton eau d'érable au Canada, aux Trois-Rivières ou à Québec, comme

tu voudras, et me laisser ici la paix ! Pour ma part, j'en ai assez. J'en ai même jusque-là, si tu comprends ce que je veux dire !

Lancée, elle ne s'arrêtait plus.

Je ne reconstituerais pas plus avant la conversation, mais je sus par elle, et ce que je déterrai par la suite, une fois sur la piste et les yeux dessillés, la toile d'araignée tissée autour de ma personne. Je compris les mystères et pourquoi l'on ne m'invitait pas à Neuilly. Je découvris la raison des absences de Raymonde et pourquoi elle refusait de me téléphoner ou de m'écrire.

Quand elle se promenait sur la Côte d'Azur, à la suite de son vieil amant et d'autres oisifs, elle ne pouvait m'adresser une lettre et laisser croire qu'elle s'épuisait au chevet de son père alité. Ce que je ne m'expliquais pas, c'était l'imprudence d'assister à la représentation de l'Opéra. Mais elle croyait que je n'irais pas et que j'échangerais mes billets. Et puis, elle se souciait de moi à l'égal des feuilles d'automne. S'il ne me chantait pas de l'apercevoir à l'Opéra, je n'avais qu'à n'y mettre pas les pieds. Chose certaine, elle n'était pas femme à perdre pour mes beaux yeux les avantages de sa situation particulière.

D'abord, Raymonde était mariée. Incapable de s'accorder longtemps avec son époux légitime, elle le secouait têt comme une branche morte. Elle ne demeurait pas plus à Neuilly que je n'occupais une suite de milliardaire au George V. Peut-être que ses parents habitaient Neuilly, ou Auteuil, ou Nogent-sur-Marne, mais pas elle. La demoiselle occupait un appartement dans le dix-septième, pas loin du parc Monseau. Le couturier qui possédait de si beaux tapis, et des meubles dorés



sur tranche, payait. Quand le couturier abandonnait la couture pour un voyage de quelques jours, ou d'une quinzaine, Raymonde déclarait son père à l'agonie et s'accordait un congé. Si, à deux heures d'avis, il lui fallait paraître à l'Opéra ou ailleurs, elle me plantait là et m'engageait à me séparer de mes billets. C'était l'enfance de l'art, mais il s'agissait d'y penser. Il suffisait d'avoir du cran, assaisonné de sourires, et de mentir sans se couper. La jolie Raymonde ne se coupait pas trop.

Pourquoi travaillait-elle, puisque rien ne lui manquait des biens de ce monde! Pour sauver les apparences, ses parents ignorant la situation vraie. Elle demeurait à Paris plutôt qu'à Neuilly, parce que c'était plus proche du restaurant et qu'une amie, racontait-elle aux siens, lui cédait une chambre chez elle, à un prix dérisoire. Pourquoi ses patrons se montraient-ils si faciles à son endroit? Parce que l'épouse du proprio était cousine de sa mère et que, sachant l'état de fortune de celle-ci, l'invalidité de son mari, elle fermait les yeux et n'essayait pas de savoir ce qu'elle préférait ignorer. Raymonde constituait aussi un actif réel pour son établissement. En commerçante avisée, elle aimait mieux la perdre de temps à autre que de la perdre tout le temps. Si Raymonde s'éclipsait pour deux semaines, la mère la supposait à Paris, la tante à Neuilly ou tel autre endroit habité par sa famille. En fait d'inventions, Raymonde en eût remontré à Paul Bourget en personne, qui ne subissait à l'époque aucun déclin.

Des deux mâles lorgnés à l'Opéra, je ne sais lequel était oracle ou arbitre des modes féminines, le chauve ou le barbu. Je ne visitai pas le salon de la rue de la Paix pour m'en enquérir. Peu m'importait que Raymonde fût l'adorée de l'un ou de l'autre. Quant à moi, je lui abandonnais volontiers les deux, ensemble ou à tour de rôle. J'y aurais ajouté la femme blonde et la brune, pour la bonne mesure. Je sortais du jeu et n'en voulais plus entendre parler.

Mais à quoi se résumait mon rôle, dans cette ténébreuse histoire? J'étais le jeune ami près duquel la donzelle se venait reposer et consoler, quand elle se jugeait fatiguée du vieux. Avant comme après moi, cela s'est vu. Je servais aussi, le cas échéant, à détourner les soupçons de la rue de la Paix et de l'appartement du boulevard Courcelles. Ainsi se présentait la conclusion à tirer, même si je n'en tirais pas vanité.

Quand Raymonde partit, je n'offris pas de lui payer un taxi.

Comme il était de bonne heure et que je n'avais pas sommeil, je me rendis au premier café, près du Châtelet, et téléphonai à Vittorio.

- Est-ce que tu viens faire un tour?
- Je n'ai pas fini ma version.
- Tu la finiras demain et je t'aiderai. Je t'attends dans dix minutes. En face du théâtre Sarah-Bernhardt...

Une demi-heure plus tard, nous nous mêlions à la foule des boulevards. Il y avait un monde fou aux terrasses. Des lumières aveuglantes, des bruits de verres et des rires, des camelots qui criaient les journaux. L'automne commençait, mais l'air et les odeurs ne nous changeaient pas de l'été. Vittorio se demandait que penser. À son habitude, il se retenait de poser des questions. J'admirais sa discrétion de gentilhomme.

Je payai une consommation, puis deux, puis d'autres, Quand je regagnai ma chambre, vers minuit, je n'étais pas soûl, mais pas loin.

## CHAPITRE VI

Qui ne fut surpris si ce n'est moi, trois ou quatre jours plus tard?

Humilié encore, peiné, furieux, je ne décolérais pas. Debout derrière le comptoir de l'hôtel, je vérifiais des factures de clients, quand la téléphoniste m'adressa un signe de sa place.

– C'est pour vous...

Je reconnus la voix de Thomassin, qui rentrait à Paris. Il voulait savoir si je persistais à mon poste et si je n'irais pas dîner avec lui, vers les huit heures.

– Pourquoi pas? Je serais heureux de vous revoir et de causer. D'où arrivez-vous cette fois?

– L'Amérique.

– Pas du Canada?

– Non, mais de New York, une fois de plus. Trois voyages à New York depuis notre dernière rencontre. J'ai aussi été en Italie, mais je vous raconterai... Je vous cueille à huit heures moins le quart?

– À la Régence?

– Pas ailleurs.

Il me plaisait d'entendre sa voix et de le retrouver. Thomassin, ma première connaissance en France et ma première sympathie! Il s'était donné du mal pour me faciliter les voies et mon adaptation, ce que je n'oubliais pas. Il m'arrivait comme une bénédiction, en une période de bas moral, au lendemain de ma rupture avec Raymonde, et se présentait comme un point d'appui.

J'arrêtais parfois au Café de la Régence, avec Vittorio ou seul, mais Thomassin manquait au paysage. C'est à cette terrasse que se jouait mon sort, une dizaine de mois plus tôt. Chaque fois que j'y levais un verre, je me rappelais la détresse dont j'avais le cœur plein, arrivant du Havre par Beauvais et les Halles. Grâce à Thomassin, je tirais mon épingle du jeu sans trop de secousses et m'habituais au climat parisien.

En m'apercevant, il se leva et me serra la main. Il ne portait pas son uniforme. Il rayonnait de santé, brûlé de soleil et d'air salin. Je l'en complimentai.

– Une vie saine que celle du bord, mais pas folichonne. On se couche, on dort, on se lève de bonne heure. On ne s'épuise pas à passer des nuits sur la corde à linge, comme j'ai entendu dire dans votre pays de Québec.

– La vieille province! Je me demande ce que l'on y fabrique, et si quelqu'un s'y souvient de moi. Je la reverrai un jour, mais quand?

– Vous voudriez y retourner?

– Aussi longtemps que je n'ai pas mes vingt et un ans, je me tiens loin. Je vous ai raconté mes secrets et je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi.

Il héla un taxi et jeta une adresse au chauffeur.

Sur la rive gauche, boulevard Saint-Germain, à un saut de l'Assemblée nationale, nous entrâmes dans une salle démodée, enfumée, où des habitués faisaient une manille dans un coin, pendant que d'autres tiraient sur leurs pipes en surveillant les déploiements stratégiques. Peu de convives. Propreté et menu abondant. Un couple d'amoureux assis côte à côte, plus préoccupés de s'embrasser que de manger et s'y hasardant entre les bouchées, sans se soucier des témoins. Un vieux monsieur à une autre table, courte moustache blanche, type d'officier retraité. Des meubles et des lustres de l'ère 1900.

Un garçon en gilet blanc recommanda le plat du jour, le vin de la maison et le gâteau du chef, à tour de rôle. Il ne promit rien qui ne fût à la hauteur de son éloge.

Thomassin m'expliqua :

– Je ne sais si vous aimerez l'endroit, mais j'en raffole. Il a du genre. Vieux Paris et France d'autrefois. Cela repose du moderne criard et de l'éclairage à l'américaine, dont je souffre sur le boulevard comme sur le Broadway. Ici, on

respire et l'on est tranquille. On peut causer. Une atmosphère qui n'existe pas partout! Vous prenez, par exemple le Café de la Paix; il ne change pas beaucoup, garde son intérieur vieillot, mais il s'y trouve trop d'étrangers, venus pour voir et se faire voir. Ici, c'est un monde à part, que les touristes n'envahissent pas. Quand le patron est là, il s'approche et vous parle, débouche parfois une bouteille en votre honneur et trinque avec vous, si votre gueule ne lui déplaît pas. C'est le passé qui s'en va, mais qui garde du charme. Et vous, cher ami, de quelles aventures allez-vous m'entretenir? Quelles conquêtes à Paris?

- Rien de brillant.
- Aussi mince que cela? Sans blague?
- Mince et davantage.
- Vous jouez le modeste?

Je pris une tangente, craignant de m'abandonner à de stériles confidences.

– Dans vos voyages, avez-vous contribué de nouveau à augmenter la population parisienne? Non que je veuille me montrer indiscret...

Il éclata de rire en m'offrant une cigarette de Virginie.

– N'allez pas croire que c'est une habitude. Cela peut arriver. Pour rendre service, mais pas plus. Vous me paraissiez sympathique et si désireux de voir le pays de vos ancêtres! De mon côté, j'avais des embarras financiers, une dette à payer et vos cinquante dollars tombaient à point! Mais je les ai toujours regrettés, ces cinquante dollars. J'ai envie, des fois, de vous les rendre et de ne plus entendre la voix de ma conscience.

– Je vous en prie. Si je tiens compte de vos attentions, je reste votre débiteur.

Je songeais à autre chose et demandai :

- Les nouvelles, de façon générale, bonnes ou mauvaises?
- Cela dépend du point de vue. De quoi voulez-vous parler?
- Dans votre métier, par exemple?

– Plutôt mauvaises, les nouvelles. Nous avons cent misères avec les équipages. À tel point que j'ignore si je vais repartir à la date fixée. J'attends un

signe du capitaine. Ce n'est pas très gai. Car je ne vis pas de l'air du temps, moi non plus! Je travaille pour vivre et venir en aide à ma mère veuve. Si je chôme, je ne touche pas. Si je ne touche pas, je m'endette et l'on s'endette, et ce n'est pas le moyen d'emplir le bas de laine.

– Que se passe-t-il?

– J'arrive du Havre. Les hommes qui naviguent sont en grève pour un bon nombre ou menacent de quitter leurs postes. On me dit que c'est de même à Cherbourg, à Marseille, ailleurs. Salaires trop bas, par rapport au coût de la vie. Il y a du mécontentement. Les matelots veulent plus d'argent et les compagnies prétendent qu'elles ne peuvent payer. Elles ont leurs embêtements, elles aussi. En attendant, il y a risque que des navires ne partent pas. Si le mien reste à quai, je ne suis pas sur un lit de roses.

– À mon point de vue, ce sont là d'excellentes nouvelles.

– Expliquez!

– Si les équipages deviennent difficiles à recruter, il y a du travail pour ceux qui s'embarqueraient sans discussion, aux gages en vigueur. Si je voulais partir, je trouverais de l'embauche.

– À la condition de ne pas vous faire casser la figure par les autres, ceux qui veulent forcer la main aux armateurs. Êtes-vous sérieux, parlant de partir?

– J'y songe. Je vieillis d'un mois à l'autre et je n'ai pas terminé mon tour du monde. Après la France, que conseillez-vous?

– Tourisme ou travail?

– Les deux.

– Sans quitter l'Europe, il me semble que vous avez l'embarras du choix.

Mais pourquoi quitter Paris si vite? Votre situation ne vous plaît pas? Ou vous ne

gagnez pas assez? À l'époque où nous vivons, il ne faut pas se montrer trop difficile... Mais là n'est pas le point, j'imagine!

– Non.

– Si je puis tenter une nouvelle démarche en votre faveur, ne vous gênez pas. Mais dans quel sens? Y a-t-il quelque chose?

– Je ne suis pas encore décidé.

– Alors, n'en parlons plus. Mais ne partez pas sans me voir, me permettre de me retourner, tâter l'opinion ici et là.

Nous nous quittâmes sur les onze heures.

Raymonde sortie de ma vie, je n'avais goût à rien. J'étais comme un ballon dégonflé. Cette femme et sa gaieté, qui me rendaient l'exil supportable, je ne me consolais pas de leur perte. La situation me paraissait d'autant plus intenable que la jeune femme travaillait sur la même rue que moi, à moins d'un arpent. Je pouvais la rencontrer n'importe où, n'importe quand. Il suffisait aussi d'allonger le bras vers l'appareil et lui téléphoner, lui parler, entendre sa voix, me la représenter dans l'ambiance qu'elle illuminait, et me ronger l'âme de dépit.

Je ne désirais pas la revoir, mais je la regrettais. Elle m'avait trompé et blessé. Je voulais la haïr, mais je craignais aussi d'oublier, de pardonner à moitié, de suivre de nouveau dans son sillage, si la fantaisie lui venait de me repêcher et de m'orner d'un autre licol. À la vérité, j'étais trop jeune. Je m'indignais de la rouerie féminine, au lieu de lui opposer de la désinvolture. Je ne mesurais pas, comme Raymonde, la profondeur d'une indifférence qui contrastait avec l'intensité de mon amertume. En d'autres termes, je prenais au sérieux ce que Raymonde laissait choir avec nonchalance. Ne pouvant plus lui servir, elle me rayait de sa vie. Elle ne m'aimait ni ne me détestait, puisque je n'existais pas. Plus expérimentée que moi, elle se montrait moins passive, plus réaliste.

Je revis Thomassin, quelques jours avant un autre départ. Il croyait, cette fois, se rendre à Montréal avec une cargaison de vins.

- Vous ne suivez pas?
- Non, pas au Canada. Et votre équipage?
- À peu près complet, en attendant de nouveaux ennuis. Si nous avons besoin d'un aide-cuisinier, que diriez-vous?

- La tête de votre capitaine ne me revient pas.
- Je n'en pensais pas moins.

À l'hôtel, je commençais de parler de mon rapatriement probable ou possible. La première fois, le directeur m'écouta d'une oreille distraite. Quand je revins sur le sujet, il demanda :

- N'êtes-vous pas satisfait?
- Au contraire.
- Le mal du pays?
- Peut-être.
- C'est normal, mais réfléchissez avant de conclure.
- Si vous croyez que c'est mieux.
- C'est mieux.

– Je reste, c'est entendu, aussi longtemps que vous ne m'aurez remplacé à votre convenance. Je ne veux pas vous causer d'ennuis. Mais je partirai avant longtemps. J'y songe depuis quelques semaines, mais il me coûtait de vous en aviser.

- Ne précipitez rien. Nous y reviendrons, disons, dans une semaine.
- Si vous voulez...

Il fallait que la chose arrivât. Je me retrouvai par un beau soir en face de Raymonde, que je n'avais revue depuis la scène. Un jeune homme l'escortait, mon remplaçant. C'était la première fois que je rencontrais ainsi la jeune fille. Dans le bon temps, dans mon temps, je n'avais pas de ces surprises. Maintenant que je me donnais du mal pour la fuir, elle m'apparaissait sans crier gare. Le sort a de ces cruautés.



C'était à Montmartre. Pigalle et la place Blanche. À trois pas de l'avenue Rachel et du cimetière où dorment Madame Récamier et la Dame aux Camélias, Alfred de Vigny, Henri Meine et les frères Goncourt, tant d'autres. Le silence de la mort près du flamboyant tapage de la vie nocturne.

Vittorio suivait et nous cherchions à tuer le temps. Vittorio fatigué de la syntaxe française et moi de l'univers. Chaque boîte de place Pigalle montrait des femmes nues. L'une d'elles annonçait jusqu'en espagnol : *La revista más desnuda del mundo*. La même marchandise partout, leurre des touristes désœuvrés. Des automobiles de fabrication américaine le long des trottoirs, dont l'une portait des plaques du Soudan. Galonnés d'or comme des généraux d'un autre âge, les aboyeurs débitaient leurs boniments pour les passants. Ça et là des racoleuses, à l'affût des étrangers. Dans l'ombre des latrines, des Arabes offraient des cigarettes de contrebande. Cafés à l'éclairage étincelant, librairies où s'étaient les nouveautés, des guides de la ville, des images obscènes.

Nous marchions sans objet, coudoyant la foule, arrêtant aux devantures. Le spectacle ne nous attirait pas, ni le champagne à trois fois son prix. Je voulais m'en aller, mais où? Autant flâner là qu'ailleurs et Vittorio partageait cet avis. Près de nous, quelqu'un mentionna un attroupement dans la rue Fontaine. La police qui raflait des filles, comme il arrive.

- Allons voir.
- Le seul théâtre gratuit des environs...

Sans les ailes figées du *Moulin rouge*, que Toulouse-Lautrec ne fréquentait plus, un vieillard moustachu et à tablier, cache-nez autour du cou, vendait des coquillages et autres fruits de mer. Entouré de bourriches et paniers, il vantait ses produits en un monologue sans cesse répété sur le même ton, depuis des heures qu'il se tenait à son poste. Un homme qui se parlait à lui-même, non sans satisfaction.

Une auto frôla le trottoir.

Vittorio demanda :

– La rue Fontaine, s’il vous plaît?

Comme mû par un ressort, le doigt pointé vers l’autre côté de la rue, le bonhomme s’écria :

– Mais elle est là devant vous, cher ami... Elle vous appelle, elle vous tend les bras, elle se meurt du désir de vous embrasser!

Je riais encore, tant de la mine de Vittorio que du débit du vieux, de l’amusement qui luisait dans ses yeux de Parisien content de soi, quand j’aperçus Raymonde.

Elle riait aussi, appuyée au bras d’un jeune homme, en face d’une boîte de moules ou de langoustines, comme Vittorio se demandait ce qu’il lui arrivait. Je réprimai un sursaut, mais elle ne broncha point. À cause de son escorte, ou pour d’autres raisons, elle me regarda avec des yeux bleus qui auraient pu être blancs. Elle ne me connaissait pas, ne m’avait jamais vu. Vittorio ne saisit rien. Je serrai les poings, une demi-seconde, feignant de n’avoir pas remarqué.

Puis Raymonde continua son chemin et je l’entendis qui disait :

– C’est étrange comme l’on ne voit personne que l’on connaisse, dans ces foules!

– Tu viens? demanda Vittorio.

– Toi et ta rue Fontaine! À cette heure, tu peux être sûr que la police n’est plus là. Elle ne nous aura pas attendus. Il avait l’air content de son coup, l’homme aux renseignements!

– Un morceau qu’il récite depuis vingt ans, chaque fois qu’un étranger s’informe d’une rue ou d’une autre.

– Probable.

Vittorio ne paraissait pas la trouver drôle.

– Prenons-la quand même, la rue Fontaine. Elle doit conduire quelque part...

Un peu plus tard, je dis à mon compagnon :

– Il y a des fois que j’en ai assez de Paris.

– Je ne te crois pas.

Il s'arrêta au milieu de la chaussée :

– Où serais-tu mieux?

– Je ne cherche pas mieux, mais je songe à autre chose.

– Demain, tu auras changé d'idée

Je revins sur le sujet, un soir que nous flânions sous les arcades de la rue de Rivoli, pour échapper au vent qui soufflait du nord. Les volets d'acier rabattus sur les montres des magasins, la voie royale perdait son cachet de luxe. Une rue comme les autres, plus sombre que la plupart, que le Louvre regardait de ses fenêtres sans lumières.

– Crois-moi ou non, mais je pars bientôt.

– Je ne sais pas. N'importe où!

– Te voilà plus impul... c'est ça, impulsif – plus impulsif qu'un Français de France ou un Italien comme moi! Tiens, viens boire quelque chose!

– Tu te sens riche?

– Bénédictine, Grand Marnier, veuve Clicquot, ce que tu voudras...

Nous tournâmes à la première *esquina*, comme nous allions dire dans quelques semaines.

Au café, tenant son verre et ne le portant pas à ses lèvres, Vittorio ne savait comment amorcer la conversation.

Je donnai le coup de pouce qu'il attendait.

– Tu n'as pas envie de me suivre?

– Oui, c'est ça...

– Tu te payes ma tête.

– Puisque je te le dis...

Il sortit un crayon de sa poche et se mit à griffonner sur une serviette de papier, pour s'occuper les doigts et ne pas me regarder.

– Il y a longtemps que j'y pense. Tu te rappelles que je t'ai dit, il y a déjà des mois, que je voulais voir du pays. Si je n'en profite pas, tandis que je suis garçon

et n'ai pas de responsabilités, je ne sortirai jamais de ma coquille. C'est comme ça que vous dites, en français?

– C'est comme ça.

– Je resterais dans ma coquille, mais cela ne me donne pas satisfaction. Je suis curieux de voyager, de voir du nouveau, de connaître un peu l'Amérique, celle du Nord ou celle du Sud, ou les deux, je ne sais pas... Le nouveau monde, tu comprends! Je me demande quel attrait il exerce sur le vieux, mais c'est là un fait. Chez nous, dans mon pays, la jeunesse a les yeux tournée vers le nouveau monde. Je n'ai pas besoin de parler des milliers d'Italiens qui quittent chaque année la terre natale pour tenter fortune de l'autre côté de l'Atlantique et commencer de vivre.

– Ton père, qu'est-ce qu'il va dire?

– Qu'est-ce que dit le tien?

– C'est vrai, mais...

– Il n'y a pas de mais... Écoute-moi un peu : hier, je n'avais pas d'argent ou juste pour payer ma chambre et manger, acheter un livre sur les quais, aller au cinéma de temps à autre. À la condition d'être prudent, je bouclais. Aujourd'hui, il y a déjà de la différence! Je ne suis pas riche, mais je suis moins pauvre. Pas vrai? Je puis me déplacer un peu, si j'en ai envie, et sans tendre la main vers mon père, qui ne verrait peut-être pas d'un bon œil mon départ pour outre-mer. C'est comme ça que tu dis : outre-mer?

J'acquiesçai de la tête et il continua :

– Si tu persistes dans ton idée de partir, je te suis. Je m'en vais où tu vas. Nous nous sommes accordés ici, nous nous accorderons de même au Brésil ou en Patagonie, aux États-Unis ou au Canada. À nous deux, ce sera plus tenable. Nous serons moins seuls, l'un et l'autre. Tu ne crois pas? Je n'oublie pas comme je me sentais perdu, quand je suis arrivé à Paris. Pendant des mois, je n'ai vécu qu'avec mes livres. C'est vrai qu'il me fallait apprendre la langue et c'est difficile, dans les premiers temps. Tu m'emmènes?

– Je ne sais pas. Je me demande si ce ne serait pas une erreur, vu ce que ton père attend de toi. *Amico*, je vais réfléchir. Tu vois que j'utilise l'italien que je tiens de toi! *No es verdad?*

– *No es verdad?* C'est espagnol. Tu te mêles!

Sans transition, il revint à la question argent.

– As-tu des économies?

– Elles ne pèsent pas lourd.

– Avec ce que m'a laissé ma grand-mère, j'ai en tout...

Et il donna un chiffre en centaines de lires.

– Ce qui doit s'élever à tant de francs.

– Tes francs et tes lires, cela ne me représente rien de très concret...

– Qu'est-ce que ça signifie : concret?

– Visible, si tu veux. Qui se voit, se touche. Compris?

– Mais si.

– Laisse-moi compter un instant. Tant de lires, tant de francs, cela représente près de quatre cent cinquante dollars, américains ou canadiens. Maintenant, j'y suis. Tu es plus riche que moi. Si j'ai cent vingt-cinq à la banque, c'est le maximum. Ce qui restait à mon arrivée, ou à peu près. Depuis, je n'ai rien mis de côté.

– Nous sommes presque riches, à nous deux.

Comment, à nous deux?

– Si nous mettons notre argent ensemble, nous avons ensemble plus de cinq cents dollars. C'est une somme. Avec cet argent, nous pouvons nous rendre pas mal loin, si nous ménageons... Si nous prenons des billets de troisième classe, par exemple, et non de première, qui coûtent toujours cher.

– Mon vieux Vittorio, ce n'est pas toi qui vas payer mes dépenses. Je me suis déjà débrouillé et je me débrouillerai. Il te faut savoir-le, pas plus tard qu'aujourd'hui...

Il leva les yeux, aussi peiné que surpris.

– Puisque nous sommes ensemble! Une autre fois, ce sera ton tour de me venir en aide. On ne connaît pas l’avenir, l’*avenire incerto*... Je puis avoir besoin de toi un jour. *La verità o no?* En tout cas, si tu ne veux pas de mon argent, je t’en prêterai et tu me le remettras quand tu pourras. Cela te va mieux? Et où irions-nous? Tu y as pensé?

– Quand je m’en irai, tu resteras tranquille à Paris. Tu continueras à te perfectionner en français puis tu retourneras à Rome, pour commencer ton droit. Dans une quinzaine d’années, j’irai te rendre visite. Tu me présenteras ta femme et tes enfants, et tu riras de tes rêves de jeunesse. Tu as quel âge au juste?

– Vingt-deux ans.

– Si tu veux devenir avocat, tu n’as pas de temps à perdre.

La réponse ne lambina point :

– C’est mon père qui veut, pas moi... Si tu pars, je pars... Tu m’entends?

Moi, l’Amérique du Sud m’intéresse...

– Parce qu’il y a là-bas des milliers d’Italiens?

– L’Amérique du Sud m’attire, mais je te suivrais aussi bien dans celle du Nord. Au fond, je préfère celle du Sud, mais c’est naturel pour un Latin. Tu es Latin toi aussi, mais pas de la même façon. Tu parles l’anglais, ce qui me paraît incroyable. Latin mêlé d’Anglo-Saxon! Moi, je ne peux concevoir-le. Apprendre le français, passe encore, mais l’anglais... Il faut vivre au Canada pour avoir ce courage!

Le cher Vittorio! Il me restait fidèle, quand tant d’autres ne l’étaient pas. Prêt à me suivre au bout du monde. Prêt à quitter son pays et sa famille, pour ne

pas se séparer de moi! Pourquoi? Parce que je lui avais manifesté de la sympathie et de l'amitié, alors qu'il se rongait d'ennui dans une ville étrangère.

Pourtant, je ne pouvais le laisser gâcher sa vie, partir à l'aventure, parce que je partais moi-même. Des attaches le retenaient en Europe, qui n'étaient pas les miennes. Il lui fallait retourner à Rome, où on l'attendait. Non, je ne permettrais pas à Vittorio de me suivre. Manœuvrant avec prudence, je l'amènerais à raisonner mieux.

## CHAPITRE VII

Cherbourg est un port sur la Manche, comme le Havre. Dans une anse profonde, en face de l'île Wright, du côté anglais. En face ou à peu près, mais l'île ne se voit pas de la côte. Trop loin. Là-dessus, la carte renseigne mieux que l'œil. Comme je me refusais à paraître au Havre, nous nous dirigeâmes sur Cherbourg. Vittorio acceptait l'un comme l'autre. Il ne marquait pas de préférence, ne se souciait que de s'embarquer.

Aucun argument ne le persuada de rester en arrière. J'eus beau lui représenter qu'il se mettait à mal avec sa famille, qu'il sacrifiait la carrière entrevue pour lui et compromettait l'avenir, il ne voulut rien entendre. Il partait si je partais, restait si je restais. À prendre ou à laisser. Si je quittais le sol de France, il ne manquerait pas une aussi belle occasion, lui qui aspirait vers des horizons neufs, de secouer la poussière de ses souliers et voguer sur l'eau. Même à la dérive, si nécessaire.

- Comment reviendras-tu plus tard, si tu veux revenir et n'as plus d'argent?
- Je reviendrai ou non, selon les circonstances.
- Ce n'est pas sérieux!
- Plus tard, ne va rien me reprocher...
- Promis.

Cette fois, nous possédions chacun des documents en règle. Si le cas Vittorio n'offrait rien de compliqué, je reprenais pour ma part mon véritable état civil et abandonnais mon nom d'emprunt. Je ne rappellerai pas les ficelles tirées, ni les chemins détournés que je suivis, pour m'embarquer avec un passeport convaincant. Je ne dirai rien non plus de Cherbourg, que je ne vis pas plus que le Havre. Nous courûmes sur les quais, séparés ou ensemble. À la recherche d'un bateau à notre convenance. Il s'agissait de voyager à peu de frais, problème majeur. Avec de l'argent, nous avions accès n'importe où, mais le paysage s'assombrissait, dès qu'on soupçonnait une carence de fonds. Les dollars que nous cachions à deux, nous ne voulions pas les jeter aux quatre vents.



Un soir, Vittorio m'arriva l'œil luisant d'espoir.

- Il y a dans le port un vaisseau argentin.
- Où l'on va nous accorder passage pour notre mâle beauté?
- Un transport qui accepte des immigrants.
- Et ça coûte quoi? Notre poids en pesos?
- Je ne sais pas les prix, mais il paraît que c'est raisonnable. Pour les

immigrants, il ne faut pas que ce soit cher. Allons nous informer demain?

- Il n'y a rien comme d'essayer.

Nous essayâmes et l'on nous envoya au bureau de la compagnie.

Et de repartir.

Le monsieur qui nous reçut parlait français, mais il ne pouvait que nous vendre des billets, moyennant tant et tant, ajoutant à ses propos sourires et politesses à l'espagnole. Civilité irréprochable, mais non la réponse à nos questions.

L'équipage était-il au complet? Il le croyait. D'ailleurs, cela ne le regardait pas. Courrions-nous quelque chance de trouver du travail à bord? Il l'ignorait. Quelqu'un savait-il quelque chose, quelque part. Il ne possédait pas de renseignements là-dessus. Sa mission sur terre se résumait à vendre des billets et il s'y employait de son mieux. Le reste ne relevait pas de lui.

Il menaçait de s'impatienter, quand une idée lui vint.

Il nous désigna des chaises, sortit par une porte et rentra par une autre, suivi d'un gaillard de six pieds, jeune comme lui et du même teint olivâtre, qu'il présenta comme le capitaine. Il résuma en espagnol notre conversation, puis se disposa à servir d'interprète.

- Le capitaine vous prie de croire que son équipage est complet. Même s'il y ajoutait avant le départ, il ne s'arrêterait pas à des jeunes gens sans expérience de

la mer. Dans les circonstances, il regrette. Il vous offre cependant passage à bon compte, dans les quartiers réservés aux immigrants. Il accepterait encore une dizaine de personnes. Destination : Buenos Aires. À la condition que vos papiers soient en règle et que rien ne cloche, car le gouvernement argentin ne plaisante pas en ces matières.

C'est à ce point que Vittorio s'ouvrit en espagnol, ce qui amena le capitaine à nous accorder plus d'attention.

– Vous ne sauriez utiliser deux hommes à bord?

– *No necesito nadie... No lo creo.*

– Vous ne le croyez pas? Y aurait-il un doute, et un espoir? Mon ami, ici présent, a déjà navigué...

– Que sait-il?

– *Cocinero, por ejemplo!*

– *Cocinero?*

– *Por qué no?*

À ce mot de *cocinero*, sa figure s'illumina et il raconta à l'autre, dans un déluge de paroles ponctuées d'autant de gestes énergiques, que son aide-cuisinier ne valait pas la corde à se pendre, que le chef maudissait du matin au soir, *de la mañana a la noche*, et que ce serait peut-être l'occasion de le remplacer, quitte à le rapatrier dans les soutes.

– *Habla espanol amigo suyo? Es frances o italiano?*

– Il est du Canada. Il ne parle pas l'espagnol, mais le français et l'anglais, ce qui est mieux que rien. Et le cuisinier en charge, lui?

– Argentin d'origine irlandaise. Parle surtout l'anglais et jure en deux langues.

C'est ainsi que je redevins élève en cuisine, essayant de me maintenir à la hauteur d'une réputation usurpée. Quand à Vittorio, dont les connaissances linguistiques me mettaient le pied à l'étrier, il dut lui-même se payer un quart ou un

cinquième de cabine, dans un entre-pont où grouillait une humanité disparate, issue en ligne droite des constructeurs de la tour de Babel.

Nous possédions à nous deux quatre langues, ou les parlions de façon intelligible, ce qui permit une diversité de communications bientôt enviée. Même le capitaine eut recours à nos talents, pour entendre les plaintes de quelques voyageurs et régler les querelles entre d'autres. Quinze heures après le départ, Vittorio avait qualité de trait d'union semi-officiel entre la populace et les autorités. Je me résignai à un rôle plus modeste, l'utilité de ma langue seconde ne dépassant guère les confins du royaume où le cuisinier Enrique O'Doyle baignait dans sa sueur de despote à la manque.

Car, après quelques jours, il régnait dans notre réduit une de ces chaleurs qui donnent un avant-goût du purgatoire.

O'Doyle travaillait, tempêtait et sacrait. Il dépouillait sa chemise, puis sa camisole trempée, puis s'écrasait dans un coin.

– *You peel the potatoes, boy, and keep an eye on the big pan, until I catch up with my breath!*

– *Yes, Sir...*

– *Give half a chance to an old man and pray not spend your like on such a bastard of a tub!*

– *As you say, Sir...*

Pendant qu'il s'épongeait, soufflant comme un asthmatique, j'épluchais les tubercules, mélangeais de pâtes ou surveillais les chaudrons. Je lavais, balayais, jouais du tisonnier, puis m'effondrais à mon tour. Par les hublots ouverts, il ne venait pas une bouffée d'air frais. L'eau nous coulait sur le corps. Le bonhomme se relevait quand je disparaissais, mais pour m'interpeller aussitôt :

– *Por qué no trabajas? Que haces en el buque?*

Je ne répondais pas.

– *No quieres ganar el almuerzo, la cena?*

– *You'd better speak English, if you want an answer from me!*

– *I'll speak what I like, without any orders from me kid... No necesito aqui un perozozo, más cansado que yo mismo. Si no te gusta la tarea maldita, ve a ver el capitán... Traigame un vasito! De vino, amigo, de vino... Voy a morir pronto, si no tengo un targo!*

Cela d'une venue, d'un trait, sans arrêt ni pose. Les mots s'accrochant l'un à l'autre comme s'ils ne faisaient qu'un.

Devant mon air éberlué, il traduisait aussi vite en français :

– Tu ne travailles pas, pourquoi? Tu ne veux pas gagner ton dîner, ton souper? Que viens-tu faire sur le bateau? Je n'ai pas besoin ici d'un paresseux, plus fatigué que moi! Si la maudite besogne ne te plaît pas, va voir le capitaine... Bon, apporte-moi un petit verre. De vin, mon ami, de vin... Je m'en vais mourir, si je ne bois pas un coup!

Il ne mourait pas, ni moi non plus, mais ce qu'il nous fallait cuire et transpirer! Quand venait l'heure de manger, les bouchées n'entraient pas. La nausée me prenait, rien qu'à la pensée des nourritures dans les plats. D'avoir mis la main à l'ordinaire m'en détournait et m'enlevait l'appétit.

O'Doyle se fâchait de nouveau.

– Ma cuisine te dégoûte?

– Je n'ai pas faim. Il fait trop chaud...

– *Hace calor!* Je sais comme toi qu'il fait chaud! Mais est-ce ma faute? Ce n'est pas une raison pour te montrer dédaigneux. Qu'as-tu à redire à ce ragoût? Et la *pasta*? Pas bonne, la *pasta*?

– Je n'ai pas faim. Je n'ai rien à redire, mais je n'ai pas faim...

– *Qué calor! Un vaso de vino?*

J'acceptais un verre de vin pour lui plaire et le pacifier, mais je suais plus encore. Un vin rouge, type claret, qu'il disait de son pays, mais peut-être acheté à Cherbourg. Peu importait l'origine. J'avalais et redoutais la minute où il m'en imposerait un autre.

Tard dans la soirée, je rejoignais sur le pont Vittorio, qui contemplait la mer en m'attendant. Accoudé au bastingage, il fumait l'une de ses dernières cigarettes françaises.

- Aussi beau que la Méditerranée?
- Non. Pour un Italien, il n'y a rien qui se compare à la Méditerranée.
- Explique!
- Pas un aussi beau bleu, ni la même qualité de l'air... Il faut voir la mer de la côte de Naples, le soir, quand son bleu clair va s'unir à celui, piqué d'étoiles, de l'horizon...
- Poète?
- Réaliste, mais qui a vu...

Vittorio racontait les événements de la journée.

Il y avait à bord des Français et des Espagnols, des Italiens en nombre, des Syriens et des Juifs polonais, deux Allemands, quelques Grecs. La ligue des nations. Représentation en petit de la population argentine, accourue des coins les plus reculés du globe. Des Européens surtout, qui donnèrent à la capitale et aux autres villes leur vernis de civilisation occidentale. Des humbles, qui transportaient avec eux leurs coutumes et leurs traditions, et dont l'amalgame se cristalliserait dans l'esprit, la personnalité, l'orgueil d'un peuple riche et progressif. On parle du *melting pot* américain! Qu'on ne le compare point au creuset argentin, d'une efficacité supérieure, dernier mot ou dernier cri dans le genre.

Chaque soir, Vittorio s'informait :

- Et ton patron-cuisinier?
- Aussi butor que la veille, avec cette différence qu'il empire. Il dispute, sacre, ronchonne et vitupère. Un *vasito* et le voilà réconcilié avec l'univers. Je commence à m'y reconnaître, quand il dit *vaso*, *vasito* ou *vino*, trois mots qui signifient la même chose, tant pour lui que pour moi.
- Un type, ton Irlandais!

– Dont je me passerais sans pleurer. Et toi, de quel drame de famille vas-tu m'entretenir? Dans combien de cas eut-on recours à tes lumières?

Avec sa double maîtrise de l'italien et du castillan, Vittorio intervenait dans les conflits, départageait les individus aux prises, s'employait au règne de la paix dans son entourage. Ces messieurs-dames de l'entre-point, oisifs par la force des choses, exténués de chaleur, s'autorisaient du moindre prétexte pour se chamailler et s'abîmer d'injures. Ceux de tempérament latin les premiers, qui ont le sang vif. Plus placides, moins nombreux, Grecs et Syriens restaient passifs. Les deux Allemands se réfugiaient en eux-mêmes, comme s'ils boudaient. On se demandait comment ces gens, d'origines si variées, avaient fini par se rencontrer ensemble à Cherbourg. Les services d'émigration vers l'Argentine paraissaient huilés et graissés à point.

Le voyage n'en finissait pas.

Plus de vingt jours et vingt nuits. Des escales espacées, aux Açores et à Madère, à Bahia, Rio de Janeiro, je ne sais plus. Il y a déjà longtemps et je ne tenais pas le journal du bord. On débarquait des marchandises, on en prenait d'autres. On s'approvisionnait d'eau, de vivres, de charbon. La routine ordinaire. Malade, un des chauffeurs descendit à Rio. Nous touchions à plusieurs pays et n'en voyions aucun.

Le temps courait.

Vers l'équateur et après, la chaleur s'accrut. On ne respirait avec un peu d'aise que la nuit. Les passagers traînaient leurs matelas à l'extérieur. Quelques jeunes, endurcis depuis longtemps, reposaient à plat sur le pont, un paquet de vêtements en guise d'oreiller. Couche dure, mais plus fraîche que l'autre. Quand la vague s'élevait, les estomacs ne tardaient pas à tourner. On vomissait çà et là. Les enfants pleuraient et les parents suffoquaient de la fétide odeur autour d'eux. La côte argentine apparaîtrait-elle jamais? Les uns parlaient haut dans leurs rêves, les autres ronflaient en des grognements déconcertants. Sereines dans leur froideur lointaine, les étoiles et la lune brillaient.

À certains soirs, la mer figée dans une immobilité apparente, une voix de femme s'élevait, lourde de nostalgie, qui chantait une romance du pays laissé en arrière. Mélodie chargée du regret et de l'espoir des malheureux. D'autres voix se joignaient à la première, qui montaient dans la nuit. Un ténor ignoré d'Italie succédait à une fille brune de la campagne espagnole, qu'on se représentait dansant à la cadence des castagnettes. De lentes mélopées, des airs vainqueurs d'opéra, le mâle appel des chants nationaux. Les pauvres cherchant l'oubli!

– Ce qu'ils penseraient, s'ils entendaient *Vive la Canadienne et ses jolis yeux doux!*

– Tu veux la chanter?

– Non. J'ai perdu ma voix d'avant la mue et ne connais en musique que le dos du piano.

– Pour ce qu'ils s'y entendent en couplets canadiens!

– Je ne me pardonnerais pas de déshonorer mon pays.

– C'est toi le maître...

– Patriote comme Dollard, jusqu'au bout. Mais je ne t'ai jamais parlé de Dollard, avec un « d » final?

– Je ne sais que ceux de mon porte-monnaie, qui menacent de me quitter.

Vittorio se touchait le front et disait :

– *No tengo nada en la cabeza! Qué hay?*

Il reprenait aussitôt :

Je n'ai plus rien dans la tête. Que se passe-t-il? Mais voilà que je pense en espagnol plutôt qu'en italien, depuis que j'ai mis le pied sur ce navire. Pourquoi? Parce que je sers d'interprète dix fois le jour? Qu'est-ce que ce sera demain, quand

j'aurai organisé ma vie dans le Buenos Aires de Señor Alvear. C'est bien là le nom du président?

– *Ya lo creo...* Tu entends, moi aussi?

Nous n'osions parler de l'avenir, incapables de nous représenter ce qu'il réservait et préférons ne pas trop revenir sur le passé, à cause des regrets susceptibles de sourdre en surface. Un jour vint, depuis longtemps prévu, où je racontai à mon compagnon l'histoire de Raymonde.

Il m'écouta sans manifester beaucoup de surprise.

– Qu'est-ce que tu conclus?

– Peu de chose.

– C'est vrai que tu n'es pas en cause.

– Je ne savais rien, mais j'imaginai une histoire du genre, pour expliquer ton départ précipité ou ta fuite de Paris. Ta décision me paraissait prise trop vite, sans préparation suffisante. Enfin, cela te regardait.

– Cette histoire ne m'émeut pas plus qu'une banalité...

– En somme, elle l'est.

– Que veux-tu dire?

– Mors ta mère, ta sœur, ta fiancée et les exceptions – car il existe toujours des exceptions – il n'y a sur terre que deux sortes de femmes : celles que l'on croit et celles qui nous trompent.

– Il me semble que cela se touche.

– Juste, et je t'admire d'avoir trouvé seul! Parce que tu en es victime, ton aventure te paraît sortir de l'ordinaire, mais elle est à des centaines d'exemplaires. Cela blesse moins, quand le dindon de la farce se trouve dans l'habit du voisin. L'histoire est vieille comme le monde, et je m'étonne que t'en étonnes.

– Tu ne connaissais pas Raymonde!

– C'est vrai, mais chaque amoureux dépité raisonne à ta façon. Et ne va pas croire que ton infidèle intéressée, par l'argent de son amant et la jeunesse d'un



gigolo, est un produit exclusif à la France. L'espèce se rencontre en Italie, et tu n'as qu'à regarder autour de toi, au Canada, pour l'apercevoir dans une paire d'yeux innocents, noirs, verts ou bleus.

- Avant qu'on m'y reprenne!
- Connue, celle-là aussi...
- Encourageant?
- Pourquoi ne pas voir clair?

Quoi qu'il m'en coûtât, je donnais raison à Vittorio. Il m'humiliait d'admettre que j'avais été naïf. Les torts, je les voulais du seul côté de Raymonde, n'acceptant pas que mon inexpérience m'eût désigné comme proie facile. À vingt ans, on s'estime plus homme qu'on ne l'est. À trente, on se méfie des autres et de soi. Plus tard, celui qui a vécu et souffert se montre si prudent dans le choix d'une femme qu'il ne se décide plus. Il se trompe deux fois sur trois, quand il jette son dévolu sur une tête plutôt qu'une autre. À quarante ans comme à vingt, coup de dé.

- Alors, mon vieux Romain, comment procéder?
- Un peu à la grâce de Dieu, j'imagine. Prendre un minimum de précautions, s'abandonner ensuite, tirer le meilleur parti d'une situation en coupant son vin d'eau. Pas mal d'eau... Et ne pas chercher la perfection, ni dans les êtres ni dans les choses. Elle n'existe pas sur la terre. Heureux qui se contente d'un bonheur moyen, en attendant l'autre.

- Philosophie personnelle?
- Je suis plus âgé que toi, par l'éducation surtout, le milieu, l'ambiance. Crois-le ou non, mais c'est la vérité. J'ai aussi trois ans de plus que toi, ce qui compte dans la jeunesse en fleur.

- Grand-père, je m'incline devant votre sagesse.

– Allez et ne péchez plus par excès de confiance. Craignez les mouvements, les impressions hâtives, les pièges restant nombreux.

– *Muchas gracias!*

Des fois, je me demandais ce qu’il advenait de Thérèse. Je revoyais son sourire, dont la fraîcheur ne s’altérait pas en moi. Après un an, elle devait être devenue une mince jeune fille, consciente de son pouvoir de séduction et de sa féminité, découverts sous le regard d’un homme et son évaluation mentale. Elle accentuait le rouge de ses lèvres, portait de hauts talons, dépouillait l’adolescence pour entrer, hésitante et décidée, dans ce monde que la femme régente en s’y imposant, forte de l’ascendant qu’elle se connaît.

Plus son image me revenait, plus je me répétais que Thérèse ressemblait à Raymonde, ou vice-versa. Peut-être aimais-je Raymonde à cause d’elle, que j’aimais sans le savoir, et que je découvrais trop tard. À des milliers de mille de distance, quand je gardais à la bouche un goût de cendre et que je l’avais perdue. Je ne voulais pas songer à la tristesse de son souvenir. Thérèse la si belle enfant! Victime d’une odieuse calomnie, ou proie révoltée d’un irresponsable plus habile que juge de ses actes. Je n’osais la charger d’aucun poids, tant je la vénérais et lui vouais la foi d’une jeunesse qu’elle illuminait. Si je ne m’étais retenu, j’aurais écrit pour obtenir de ses nouvelles, mais je me devais à mon anonymat. Car mon père avait le bras long et de la volonté. Les moyens d’action ne lui manquaient pas. Il me condamnait à jouer le mort, m’isoler dans la foule, me laisser oublier.

Je pensais à Thérèse, sans m’avouer que j’essayais de brouiller, dans mon adulation tardive, le visage et la mémoire de l’autre.

Huit jours avant d’arriver au Rio de la Plata, O’Doyle tomba malade.

Il s’écrasa, frappé d’apoplexie, comme il venait de me chanter pouilles, avec ou sans raison. Il se fâchait souvent et je m’en souciais comme du vent qui agite la lame. Colères sans rancune, qui ne dureraient pas.

- *Muchacho!* appela-t-il en espagnol.
- *Yes, sir...*
- *I'm feeling sick!*
- *What can I do?* Qu'est-ce que je puis faire?
- *Yes, tired out, sick, cansado y muy enfermo... Sick, I say, like I was going to pass out... Estoy enfermo, hell! Like a dying dog.*

Puis, il s'affaissa.

Je lui jeté un pot d'eau à la figure et courus chez le capitaine.

- Venez! Le cuisinier est malade! Il vient de perdre connaissance...
- *No comprendo.*
- Enrique malade... *O'Doyle sick, malade... enfermo...* Sans connaissance, *fainted... Sabe?*

À mon énervement, il saisit qu'il se passait quelque chose d'insolite et me suivit, suivi lui-même du second ou du commissaire.

On coucha O'Doyle dans son lit. Des médicaments le tirèrent de sa léthargie, puis d'autres l'endormirent. Quand il respira de façon à peu près normale, le capitaine se tourna de mon côté.

- Qui va prendre charge des repas?

Cela en espagnol, qui me laissa bouche bée.

- *Piensa usted que puede hacerlo?*

Vittorio apparaissait dans la porte.

- Il demande si tu peux remplacer O'Doyle.

- S'il le faut...

- C'est qu'il faut quelqu'un!

– Alors, à la guerre comme à la guerre, mais qu'on ne se montre pas trop exigeant. Je fais ce que je peux, pas plus. La plus belle fille du monde ne donne que ce qu'elle a.

Il traduisit pour les officiers, sans s'attarder à la dernière phrase.

– Il me faut aussi de l'aide, sans parler du bas peuple qui lave la vaisselle.

Vittorio traduisit ma requête.

– Le capitaine dit qu'il n'y aura pas de difficultés là-dessus.

– Entre nous, il n'a pas le choix.

L'officier engagea alors une longue conversation avec notre Italien, qui haussait les épaules, avait l'air de dire non, puis, oui, retenait une envie de rire et riait jaune, puis se prenait à gesticuler, marquant sa surprise ou de l'indécision.

– Qu'est-ce qu'il raconte?

– Tu ne devines pas?

– Non.

Il arriva que le capitaine me l'adjoignait comme second, avec entente qu'il suivrait mes instructions à l'aveugle. Autant lui qu'un autre, personne sur le bateau ne possédant plus de compétences. Avec ou sans lui, il m'appartenait de me débrouiller. Au moins avions-nous une langue commune, ce qui importait. Des gages me venaient avec les responsabilités, tandis que Vittorio toucherait de son côté, plus un remboursement sur le prix de son billet. N'ayant besoin d'aucun de nous à Cherbourg, le capitaine avait maintenant besoin des deux. Retour des choses. Mais le capitaine, à l'heure du départ, ayant résolu à moitié notre problème commun, il convenait de l'aider à résoudre le sien. J'acceptai et Vittorio accepta.

Le capitaine se frottait les mains. Puis il serra les nôtres et regagna ses quartiers. La marche vers la cuisine fut quasi triomphale.

## CHAPITRE VIII

Parmi les endroits où je n'ai encore exercé mes talents de pseudo-chef, mentionnons sans ordre le *Ritz* de Paris et celui de Londres, le *Waldorf-Astoria* de New York, le *Ritz-Carlton* de Montréal, quelques centaines de chantiers perdus en la forêt québécoise. À peine foulions-nous le sol argentin que je me rôtissais la couenne près d'un poêle massif.

Je le devais au capitaine, qui me voulait témoigner sa reconnaissance pour services rendus, au cours d'une crise à son bord. Quand je bouclais mes valises avant de débarquer, il me manda chez lui et me tendit une enveloppe non cacheté, qui contenant un billet ainsi conçu :

*Amigo mio,*

*No se si necesitas un cocinero, pero me alegro recomendar el portador de esta carta. Lo conosco bastante bien y tengo la impresión que podría mostrarse muy útil en un comedor como el tuyo. Ha empleado el joven en la cocina del barco y tengo que decir que tiene muchas solidades. Me gustaria verlo contigo y creo que me darás las gracias por habértelo dirigido a tu dirección. Créo saber que es Canadiense. Habla inglés y francés solamente, pero puede aprender rapidamente el idioma del pais. Sinceremento,*

*Juan.*

Je glissai la lettre dans ma poche et remerciai :

- *Gracias, señor Capitan!*
- *Es un placer pari mi...*

Je crus comprendre qu'il parlait de plaisir, plaisir pour lui de me remettre son papier, mais je n'aurais juré de rien. *Pari mi* voulait dire pour moi, et *placer* ressemblait à plaisir. De là à conclure!

J'allai soumettre la missive à Vittorio, qui la déchiffra en un rien de temps. Le capitaine me recommandait à un ami, propriétaire d'un restaurant, l'engageant à m'employer et vantant des qualités sensées m'appartenir. La politesse, ou la *cortesía* espagnole!

– Assieds-toi pour ne pas tomber à la renverse, m’invita Vittorio, et tends les deux oreilles...

– Tu en profites pour inventer?

– Texte plus ou moins intégral, traduit de l’espagnol en français modeste. Écoute ceci, qui suit l’entrée en matière : « J’ai employé le jeune homme à la cuisine du bateau, et je dois dire qu’il possède de nombreuses qualités. Il me plairait de la voir chez toi et je crois que tu me remercieras de l’avoir dirigé vers ton établissement. Je crois comprendre qu’il est canadien. Il ne parle que le français et l’anglais, mais il peut apprendre vite la langue du pays. »

– Pas un peu flatteur? En tout cas, mieux qu’un coup de pied dans le bas des reins. C’est tout?

– Tu consulteras un dictionnaire pour le reste. Il faut un effort personnel, si tu veux apprendre. À partir de bientôt, tu plonges et tu nages pour ton compte. C’est le seul moyen!

– Je sais déjà des mots...

– Par exemple?

– *Te doy al diablo!* En d’autres termes, va au diable! O’Doyle m’y envoyait assez souvent pour que je me souvienne. Tu vois que j’apprends...

– Dans n’importe quelle langue, les enfants se familiarisent d’abord avec les sottises ou les grossièretés. Tu es dans la tradition.

Et je m’en fus me présenter, quelques jours plus tard, à l’adresse que portait l’enveloppe du capitaine Juan.

Quel sort était donc le mien, qui m’attachait aux cuisines ou au service hôtelier, sous une forme ou une autre? Après la voie ferrée, où je commençai de fricoter pour m’amuser, c’était le bateau français, l’hôtel à Paris, le bateau argentin et maintenant la gargote de Buenos Aires. Cela ne finirait-il jamais?

Qu’on n’aille croire que je faisais la route dans un restaurant chic de la *calle* Corrientes ou de la Floride, coiffé d’un bonnet blanc, haut comme une tour. Je trimais au contraire dans un estaminet à proximité du port, où mangeaient, buvaient

flânaient, chantaient et s'engueulaient les matelots de vingt nationalités. Avec eux des débardeurs, d'autres ouvriers des quais, des filles et les parasites qui les suivent, et les inévitables ivrognes prêts à vendre leur âme pour un *vasito*, ces *borrachos* si bien nommés, sans compter les paysans en quête d'un repas à bon marché, des bandits pratiquants ou en puissance, des Indiens mâtinés d'Espagnol qui évoquaient la pampa de plus en plus lointaine.

Le billet de Juan produisit son effet.

L'ayant lu et relu et glissé dans une poche, le proprio me raconta un tas d'histoires dont je ne saisis pas un mot, pour m'entraîner l'instant d'après à l'arrière de son coupe-gorge. Il me montra une cuisine ni trop moderne ni trop propre, des tabliers qui ne reflétaient pas la neige des Andes, et pointa vers un citoyen grisonnant et bedonnant, en qui je reconnus le chef qui deviendrait le mien, si j'acceptais sa fêrûle et de respecter les principes qu'il essaierait de m'inculquer.

Il annonça :

- Francisco...
- François! corrigea l'autre.
- Vous êtes français?
- Français et je m'appelle François. Or, François voulant dire Français, j'ai mon histoire dans mon nom. En résumé, si vous voulez, mais on ne se trompe pas.

Suivit, entre le patron et le cuisinier grassouillet, une conversation farcie d'exclamations en « o » et en « a » après quoi l'un me remit un tablier d'un blanc jaunâtre, tandis que l'autre souriait aux anges.

Pendant que je suivais ainsi ma vocation tardive et indésirée, Vittorio entra dans une administration. Avec un titre imprécis de secrétaire, que lui valaient sa qualité de Romain et le don des langues. Car les Italiens foisonnaient dans la capitale et la maison qui l'accueillit, dirigée par l'un d'eux, spécialisée dans l'exportation des viandes frigorifiées, expédiait chaque jour une correspondance à saveur internationale.

Nous avons une chambre ensemble, dans une rue banale de ce que j'appellerais la basse-ville, découverte par voie de la *Prensa*. Une institution que cette *Prensa*, peut-être le journal le plus influent d'alors, où les annonces classées figuraient par centaines en première page, en caractères minuscules. Étudiant ce fouillis d'abréviations, Vittorio y dénicha une situation pour lui-même et un toit pour nous deux. À partir de cet heureux moment, nous ne nous rencontrâmes plus qu'avec peine, nos heures de loisir ne coïncidant que de loin en loin.

Notre arrivée à Buenos Aires n'eut rien d'épique. Formalités de la douane et de l'immigration, curiosités et questions multiples des fonctionnaires. Les uns et les autres de formation espagnole, donc polis à l'extrême. Les fameuses *cortesía*. Des mots en enfilade qui disaient peu, mais n'impliquaient pas d'ennuis. Chacun attendit son tour de descendre, puis la famille éphémère du bord s'éparpilla comme poussière au vent. Personne ne nous accueillit. Personne ne pleura sur nous, ni avec nous, et personne ne nous conseilla dans notre plongée vers l'inconnu.

Vittorio regarda du côté de la ville.

- Mon vieux, nous y sommes!
- Peut-être pour longtemps...
- Tu ne te sens pas l'âge d'un conquistador?
- Plutôt celle du Juif errant, qui n'a jamais ni feu ni lieu.

L'animation du Rio de la Plata ne se décrit pas. Imaginons un fleuve noirâtre qui donne l'impression d'une mer intérieure, large de vingt-huit milles, après avoir drainé la moitié d'un continent. De chaque côté, la ville se prolonge sur cinq ou six lieues. Très loin à gauche, le Riachuelo, site de l'ancienne colonie de Mendoza, aujourd'hui le quartier populaire de la Boca, bruyant et rude, dangereux même, où les grands transatlantiques ne mouillent pas, mais qui reçoit les charbonniers et les cargos qui viennent chercher les peaux des abattoirs.

Au pied de la ville, si je puis dire, des quais en enfilade, à droite et à gauche, à n'en plus finir. Des centaines de bâtiments, venus des quatre coins du globe ou



appareillant. Navires de luxe et transports, bateaux à voile, berges, remorqueurs. Des cheminées qui fument, des cloches qui tintent, le souffle décroissant d'un jet de vapeur. Des mouettes que berce la vague. Des cris, des ordres, des jurons, dans un salmigondis de langues. Marins en uniforme et mendiants en loques. Des mats noircis se profilant sur le ciel, l'odeur du goudron, du charbon, des cordages. Grondements des camions, chaînes qui frottent, klaxons et sirènes. Senteurs de fruits, de café, d'épices, de poissons. Rumeur d'un grand port, écho et vibration du monde.

- Allons manger.
- Arrêtons d'abord à la banque, pour nous procurer de quoi payer.

Un billet de dix dollars alourdit nos poches de pesos, qui apportèrent une sensation de richesse. Entre la banque et le restaurant, Vittorio acheta quelques journaux, dont cette *Prensa* qui nous allait mettre en route.

Pour une somme infime, on nous servit un steak épais, tendre, juteux, saignant, comme onques il ne s'en voit hors de l'Argentine, et dont la saveur l'emportait sur ce que nous avions mangé, imaginé ou rêvé ailleurs. On ne s'attablait pas en vain au pays du bœuf. Des fruits pour dessert, le verre de vin de rigueur et le sourire de la servante, qui valait plus que le pourboire abandonné.

- Les dollars vont loin en ce pays...
- Raison de plus, mon petit Vittorio, pour nous en séparer le moins possible. Poires à garder pour la soif. Car, dit le poète, de quoi demain sera-t-il fait? Soyons sages et couvons les dollars qui nous restent. Dès que nous travaillons, nous les confions à la banque la plus solide de ce monde nouveau.

- Si je juge par les journaux, le travail ne manque pas.
- Ici encore, raisonnons droit. Avec nos têtes.
- *Con las cabezas!* C'est juste. Si l'on bouffe à bon marché, cela laisse

croire que le coût de la vie n'est pas élevé. Tu vois venir la réponse? Si la vie n'est pas chère, les gages et salaires sont bas. Logique? Cela admis, qu'est-ce que nous attend? Revenu modeste et épargne modeste, sou par sou! Conclusion : nous accrocher à nos dollars dans la mesure du possible.

– Je ne peux dire le contraire.

La jeune servante s'approcha :

– Café?

– *Con gusto.*

– *Crema o leche?*

– *Crema, un poquito... Azúcar y la sonrisa de la dueña...*

– *No soy la dueña...*

L'écoutant, je commençais de jalouser Vittorio.

– Qu'est-ce que vous vous racontez là, sous mon nez?

– Elle demande si nous voulons du café. Avec crème ou lait? Je dis oui, avec un peu de crème, *un poquito*, du sucre et aussi le sourire, *la sonrisa*, de la propriétaire. Tu n'as pas compris?

– Vous parlez trop vite. Que répond la demoiselle?

– Qu'elle apporte ce que je demande et qu'elle n'est pas la maîtresse des lieux.

Vittorio ajouta, avec un regard où je lisais de la pitié :

Pas plus tard que demain, tu t'achètes grammaire et dictionnaire et t'y plonges sous ma direction. Je t'expliquerai les règles et le reste.

Notre double banquet ne coûta pas cinquante sous.

Si nous attendions quelque chambardement dans la marche des saisons, la réalité renversa encore nos prévisions. Nous arrivions en décembre, donc à la veille de l'été, comme qui dirait aux derniers jours du printemps. Déjà la chaleur incommodait, qui serait torride dans un mois. Glaciale la cuisine de mon dernier bateau, en comparaison de celle où François cuisait des plats argentins, *pasta* et

*pescadito*, tandis qu'il vantait les raffinements de la table lyonnaise. Car il venait de Lyon, où l'art du bien-manger ne le cède à celui de Paris, et l'eau lui venait à la bouche rien qu'à se souvenir. Comme O'Doyle, il demandait la fraîche et l'oubliait aux *vasitos*, pendant que son vin, dont il ne se montrait point chiche, n'ajoutait qu'à mon malaise.

Mais François encourageait :

– C'est parce que tu as le sang lourd, comme les gens du nord. Quand tu auras vécu ici un an ou deux, tu verras la différence. On s'adapte sans y songer. Un jour c'est arrivé et l'on s'étonne. Tu sauras me le dire dans le temps.

– Si je ne crève pas de prostration.

Je raisonnais aussi que, dans un an ou deux, je serais majeur et libre de me présenter au Canada sans craintes. Je voyagerais de Montréal aux Trois-Rivières sans brouiller mes pistes. J'irais voir mes parents s'ils ne me fermaient leur porte, m'informerai de Thérèse, raconterai mes aventures et mes avatars. Sans insister plus qu'il ne faut sur certains détails, mais rien n'empêche de dire la vérité sans la dire toute. Je me tairais où je jugerai mieux. La femme assassinée de Montréal, par exemple, ne m'inspirait pas plus que la trahison de Raymonde.

Mon patron répondait au nom de Gonzalez. Un verbeux, tolérant avec les employés, qui perdait son temps en compagnie des clients, sommeillait dans les heures creuses, sans négliger pour autant ses achats, son chiffre d'affaires et le contenu de la caisse. Sa bonhomie ajoutait à son actif physique. Il connaissait les gens du quartier par leurs prénoms. Il taquinait les enfants, avançait une pincée de pesos aux joueurs déplumés, nourrissait à crédit les filles en instances de travail, les fêtards qu'une cuite prolongée séparait du leur. On s'appuyait sur lui, mais il perdait peu, sa générosité s'alliant à la prudence.

Je sus pourquoi le capitaine me dirigeait chez lui plutôt qu'ailleurs. Pedro Gonzalez était un cousin au troisième ou quatrième degré, et son cuisinier-chef

m'aiderait, parlant ma langue maternelle, à me frayer un sentier dans le dédale cosmopolite de la capitale. L'officier n'oubliait pas. Si l'Irlandais O'Doyle n'avait eu le bon esprit de tomber malade, peut-être que l'orientation de ma vie eût différé.

On reconnaissait les chômeurs à leur façon de lire la *Prensa*. Quand, des plis au front, ils se penchaient à deux ou trois sur la première page, scrutant les abréviations des annonces en deux lignes, on ne se trompait pas. Le journal était comme la Bible des miséreux et des pauvres. Gonzalez en achetait chaque jour trois ou quatre exemplaires, qu'il prêtait à la ronde. Manière de placement. Les infortunés d'aujourd'hui, travailleurs de demain, sauraient où dépenser leur gain.

C'est au restaurant, un soir sur les neuf heures, que je vis Pepita pour la première fois.

François m'appela :

– Rince-toi l'œil de la *chica*!

Par l'étroit carreau, au centre de la porte qui séparait notre cuisine de la salle à manger, j'aperçus la jeune fille penchée sur le comptoir, causant à voix basse avec le proprio, qui tirait sur le bouchon d'une bouteille poussiéreuse.

– Visiteuse de qualité?

– Il y a un an au moins qu'elle n'a déposé le pied dans le boucan. Elle vient comme ça, de loin en loin, puis elle disparaît. Tu constates que le bonhomme débouche un vin vieux. Il se met en frais, mais je jurerais qu'elle n'a pas un rond, fauchée comme les blés de l'autre année.

– Qui est-elle?

– La plus jolie *criolla* que je sache sur le continent, qui en compte des centaines de milliers. Tu vas voir s'il ne lui pousse pas sa *Prensa*...

– Une créole?

- Si tu veux...
- Fille de sang mêlé, ascendance indienne et autre?
- Ah! non, par exemple! Ne dis jamais une incongruité pareille à Buenos Aires ou Córdoba, Sante Fe ou Rosario! Tu entends?

Il m'expliqua que les *criollos* – *criollas* au féminin – sont des Européens comme les autres, mais nés en Argentine, des fils et filles du pays, seconde ou troisième génération, et que c'est les blesser au plus profond que de leur soupçonner une seule goutte de sang patagon ou *Charrua*.

– Ainsi, tu n'es pas un *criollo*. Tu ne le seras jamais, ni moi non plus. Mais si tu fais souche, tes descendants le deviendront avec le temps. On peut être Sud-Américain sans être créole, non l'inverse. N'empêche que c'est un morceau de choix, la *chiquita* devant nous! Dommage que je n'aie plus vingt ans!

Elle s'entretenait avec Gonzalez, savourant avec une lenteur connaisseuse le vin doré qu'il versait. Elle lui offrit une cigarette, en alluma une, puis regarda les cercles de fumée bleue monter vers le plafond. Elle s'examina ensuite, caressa de la main les plis de sa jupe, sans se préoccuper de longues jambes, ni grasses ni maigres, croisées avec art ou calcul, découvertes jusqu'au genou. De son côté du comptoir, le vieux ne voyait pas ce que je voyais, mais il ne perdait rien des yeux devant lui, où peut-être il décalait plus que ses cuisiniers.

J'abandonnai mon poste d'observation, parce que la salle s'emplissait et que les deux serveuses nous poussaient dans le dos. Les commandes se succédaient, mêlées aux exclamations qui soulignaient une erreur ou la lenteur du service. S'essuyant le visage d'une serviette, François répondait sans hâte, échangeait une assiettée pour une autre, sans se départir de son calme. Il ne s'énervait plus.

– Cette idée qu'ils ont de dîner en même temps, à l'heure de se coucher ou presque! Jusqu'à neuf heures, pas l'ombre d'un chat de gouttière. À partir de neuf heures, c'est la bousculade. La *cena*!

Comme si c'était chaque fois la dernière cène, celle qui précède la mort! Cela d'un bout à l'autre de la ville, de notre caboulot au *Plaza*, de l'Alvear Palace à la plus humble *confiteria* de l'*Avenida Corrientes*.

- Et il faut hurler avec les loups?
- Qui hurlent la nuit, comme nos concitoyens mangent de préférence la nuit. Mais qui pense au malheureux *cocinero*, cuisant dans sa fournaise? Pour ma part, je n'ai jamais étouffé autant qu'en cette ville du Bon Air. Buenos Aires la bien nommée! Peut-être pour les autres, mais pas pour moi!

Pour de nouveaux venus comme nous, l'Argentine ne dérangeait pas que la notion des saisons. Le monde à l'envers, rien ne s'y passant comme ailleurs. À cause du soleil et de la chaleur, de l'humidité, les maisons d'affaires ouvraient leurs portes dès huit heures le matin, fermaient à midi, pour reprendre le travail à trois heures ou plus tard. Personne ne songeait à dîner, ou souper, avant neuf heures de la soirée. Dans ces conditions, on s'imagine l'existence de ceux qui nourrissaient les autres.

La première accalmie, François jeta un coup d'œil vers la salle.

- Jeune homme, qu'est-ce que je te disais?
- Qu'est-ce que vous me disiez?
- Reluque-moi ça, mon bon!

La *criolla* étudiait le journal, comme si elle essayait de l'apprendre par cœur. Assise en face de nous, elle ne voyait ni n'entendait rien autour d'elle.

- Attends maintenant qu'elle commande son repas tardif! Tu notes les gestes, le petit doigt en l'air! Le Châteaubriand, pas moins! Avec champignons et pois fins, assez sucrés et pas trop, et fondants –tu m'entends –, si nous ne voulons pas en entendre parler.

- Si c'est la bonne amie du patron...
- Ce n'est pas la bonne amie du patron.

– Vous êtes sûr?

– Je sais qu'elle n'est pas la petite amie du patron. Elle ne vient pas ici deux fois l'an. Mais elle va manger aujourd'hui à crédit, tu peux m'en croire! Elle reviendra demain, après-demain, pendant une semaine, puis on ne la verra plus. Plus tard, elle arrivera un après-midi, quand il n'y a personne, et elle paiera. Rubis sur l'ongle, les pesos débordant de sa bourse.

– Marié, le patron?

Comme tout le monde : une grosse femme et une demi-douzaine de *niños*.

Quand je partis, la demoiselle continuait de lire. Je ne devais la revoir que des mois plus tard.

Vu notre régime de vie, je rencontrais peu Vittorio. Deux fois sur trois, il dormait quand j'arrivais à la maison. Comme nous commençons de travailler de bonne heure, le matin, les soirées ne se prolongeaient pas. Quand Vittorio me voulait parler, il s'amenait déjeuner chez Gonzalez, me relançait à la cuisine où palabrait François, heureux d'un auditeur de plus. Le patron ne s'opposait pas. D'autant moins que Vittorio le tenait au courant du marché des viandes, du nombre et de la qualité des arrivages, des hausses ou des baisses à l'horizon. Même si son bureau se spécialisait dans certains produits, on n'y ignorait rien des salaisons.

Ma besogne terminée, nous partions. Après les dernières libations, les nombreux *Buenas noches* et les *Caballeros* qu'exige la *cortesía*, nous suivions les rues étroites du quartier, peu changées depuis l'époque coloniale. Les *porteños* ou gens du port – terme qui s'applique aux autres habitants de la capitale – flânaient sur les seuils, adossés aux murs des bâtisses, assommés de chaleur. Des vagabonds et des ouvriers, des traîneuses, des musiciens du trottoir. La langue espagnole et sa chanson! Quel charme que d'entendre les femmes et leurs intonations musicales, leurs phrases ponctuées de diminutifs qui atténuent les sons durs, les coups de gorge des *g* » et des « *j* », et aèrent, si j'ose dire, les périodes.

Vittorio ne se lassait pas d'admirer les étalages de fleurs qui lui rappelaient son pays, où elles viennent à profusion.

– Si tu voyais les fleurs à Rome et dans la campagne! Une féerie à n'y pas croire. Si jamais nous allons là-bas ensemble, je te montrerai des aspects que tu ne soupçonnes pas. La collection, par exemple, des orchidées du Vatican. La plus riche de l'Europe. N'entre pas qui veut dans les serres, mais je sais à quelles portes frapper.

– Je suivrai.

– Et tu ne te tromperas point.

Au coin des rues passantes, les vendeurs criaient leur marchandise éphémère. Les mêmes épanouissements qu'à Rome, Paris ou Montréal. Le même sourire parfumé, les mêmes chairs fragiles. Et de les apercevoir, en un monde si différent, donnait l'illusion d'amies retrouvées. Selon les mois, des tulipes et des œillets, des hyacinthes, des iris, des roses, de pâles chrysanthèmes, noyés de fougères en fines dentelles.

De jour en jour, Vittorio promettait de n'en plus acheter, mais il flamboyait toujours un bouquet à notre fenêtre. Son goût de cette beauté l'emportait sur le désir d'économiser ses pesos. Quand je l'égratignais à ce propos, il répondait qu'il n'aurait pas besoin d'argent au cimetière, et qu'entre-temps il jouissait de l'heure à sa façon. Quand les commerçants se préparaient à quitter leurs *esquinas* ou coins de rues, les fleurs se donnaient pour une chanson. Vittorio en était plus fier que de trophées.

Il recevait des lettres d'Italie. Avisé de son départ, son père ne lui adressait pas de reproches, vu leur inutilité à distance, mais il l'engageait à commencer son droit. Sans tarder, le plus tôt possible. Même en Argentine, où les universités ne manquaient pas. S'il croyait savoir que celle de Buenos Aires n'avait pas de faculté



de droit, il n'en était pas de même à Córdoba et Santa Fe. Si son fils s'inscrivait à un endroit ou l'autre, il acceptait de lui adresser des fonds, dans la mesure où il se montrerait sérieux.

- Qu'est-ce que tu décides?
- Rien pour l'instant. Plus tard, je ne sais pas.

Un soir, Vittorio m'apostropha :

– Quand tu seras fatigué de l'enseignement de François, j'aurai une proposition à te soumettre. Pas les mines du Pérou, mais de quoi gagner de l'argent vite. À moins que tu persistes dans ton art culinaire?

- Il ne me passionne pas.
- Ce que j'imagine.

Plaza de Mayo, nous arrivions à la cathédrale, temple grec imitant celui de la Madeleine à Paris, l'escalier monumental et trois colonnades en moins. À droite de la façade, la flemme consacrée au souvenir de San Martin, libérateur du pays, qui brûle nuit et jour. À quelque distance, ce qui restait de l'ancien Cabildo, amputé d'une aile pour permettre la trouée moderne d'une avenue. Les têtes de palmier haut dans le ciel, des poivriers et d'autres arbres, anonymes pour nous.

– Qu'est-ce que tu m'offres? De devenir gratte-papier dans ton administration? Gratte-papier comme toi?

– Le traitement serait trop mince.

Mais j'aurais moins chaud que chez Gonzalez! Allons, lâche le mot et je te dis ce que je pense.

Il parut hésiter :

– Par un client de la compagnie, je sais qu'on cherche des garçons qui parlent l'anglais dans un grand café de l'avenue Corrientes. À cause de la clientèle américaine, qui augmente. À ce qu'on dit, tu y gagnerais quatre fois ce que tu touches dans ta cuisine. Avec les pourboires, qui sont généreux. Cela vaut la peine d'être examiné.

## CHAPITRE IX

Si j'ai un faible pour les blondes, je ne lève pas le nez sur une brune accorte, qui possède un corps de déesse antique et un visage de madone.

Ce double actif caractérisait Pepita.

Elle s'appelait comme au vrai Concepción, nom fréquent chez les Espagnoles qui répugne à l'esprit français, mais tout de suite je la baptisai Pepita. Pour mon plaisir, et la substitution amusant la jeune fille. Depuis que je connaissais par une traduction *Pepita Jiménez*, roman de Valera, le nom chantait dans ma mémoire. L'ouvrage lui-même semble aujourd'hui suranné, sans intrigue qui retienne, mais l'héroïne incarne le meilleur des perfections féminines. Une figure qu'on n'oublie pas. Une grande amoureuse, femme fatale à son insu, dont l'attachante personnalité déborde des pages.

Pepita, *chiquita*, diminutifs chargés de souvenirs.

Je travaillais au club où m'avait présenté Vittorio, sur la recommandation d'un Argentin connu, membre du Barreau de Buenos Aires et intime du président de la compagnie qui employait mon compagnon. Comme espéré et prévu, je gagnais quatre fois mon salaire du restaurant, et voyais venir le jour où s'arrondirait le bas de laine, en prévision des mauvais jours.

Quand je racontai ma bonne fortune, ni Gonzalez ni François n'essayèrent de me retenir. Ils me félicitèrent, me souhaitèrent succès, le patron ajoutant qu'il me reprendrait à son service, si la réalité reluisait moins que les promesses.

- La porte reste ouverte ici, où tu es chez toi.
- Je ne sais comment remercier.

François opinait de la tête, mais je ne lisais pas de joie dans son visage.

- Dommage, parce qu'on s'entendait bien.
- C'est vrai.
- Jamais un mot plus haut que l'autre, jamais d'embêtements... Et de parler français me reposait de l'espagnol de tout le monde.

– Je viendrai vous voir.  
– Je ne te souhaite pas de mal. Mais fais-toi flanquer à la porte dès le premier soir.

- J’essaierai.
- Avant que tu prennes de nouvelles habitudes et oublies les nôtres.

On trinqua et retrinqua, aux frais de la maison. Ma vie se mêlait à celle des deux hommes, depuis de longs mois déjà, et je me sentais le cœur serré. Je finis par partir, après une dernière poignée de main.

L’aventure recommençait, ou continuait.

La *calle* Corrientes se compare, en plus petit ou en grand, au Broadway de New York, aux boulevards de Paris, à la partir ouest de la rue Sainte-Catherine, à Montréal. Le centre de la gaieté, des amusements, de la fièvre nocturne. Magasins de haut ton, théâtres et cinémas, boîtes de nuit luxueuses, restaurants et cabarets. Le dancing Ta-Bas-Ris, le fameux café Mogyana, les cinémas *Empire* et *Palace*, les théâtres en enfilade où la cohue ne cesse point : le Nacional, le Smart et les autres, l’Apollo, le Nuevo, l’Astral. Pour ne nommer que les plus connus. Le jour, la bousculade des affaires. La nuit, la détente et la joie, la musique, la bohème, l’appel aux sens, l’odeur et le goût du péché, la quête d’oubli par les sensations artificielles.

L’établissement où j’exerçais affichait en lettres de feu le nom d’El Baile. Soit, en français, la danse ou le bal. C’était alors le rendez-vous du monde qui compte, du demi-monde qui ne compte pas moins, à la condition qu’il adopte la grâce aisée et la désinvolture du premier. Ces choses s’apprennent. Le petit monde singeait le grand, qui ignorait l’autre.

Nous avions pignon sur Corrientes et des annonces tentatrices dans les feuilles. On mangeait et l’on buvait à l’El Baile, on y dansait le soir et tard dans la nuit. Le champagne coulait, qui coûtait moins cher qu’à Montréal ou Québec. Moins

qu'à Paris dans les endroits huppés, où l'on en demande un prix insensé. Des artistes ajoutaient à l'intérêt du lieu, l'égayant ou l'épiçant. Quelques-uns, idoles populaires, paraissaient sur la scène tendue de pourpre et d'or, pendant des mois d'affilée. Pepita était de ceux-là.

Je commençais de me débrouiller en espagnol. Si je m'exprimais sans trop de mal, cherchant mes mots et les détaillant avec soin, ce qui amusait les auditeurs – mes oreilles ne s'habituait pas aux sons nouveaux. Il leur faudrait du temps. On m'assignait aux tables des touristes, à cause de ma connaissance des langues étrangères. Les Américains venaient nombreux, qui ne lésinaient ni sur la note ni sur les pourboires. Ils buvaient sec, riaient avec bruit, exigeaient le meilleur et payaient des deux mains.

Concepción Torres, ou Pepita, montait dans le firmament artistique de la capitale. On venait de la découvrir. Ce n'était pas une danseuse, mais la danse personnifiée. Hier inconnue, maintenant vedette qui attirait et soulevait la foule. Elle n'était pas plus merveilleuse que la veille, mais personne alors ne s'en avisait.

Je me demande s'il est au monde un pas, une figure, une pirouette que n'exécutait pas Pepita. Elle passait avec la même aisance du boléro espagnol au tango argentin, d'un exercice sur pointes à une polonaise, du menuet dix-huitième siècle à la valse 1900. Seule ou au bras d'un cavalier, elle évoluait avec la même sûreté, la même souplesse féline, la vaporeuse légèreté d'une sylphide échappée de la légende. À certains soirs, elle invitait le public à lui désigner la chorégraphie de son choix, et la jeune femme d'y aller sans l'ombre d'une hésitation, à dix secondes d'avis. Une manière de courant s'établissait entre la danseuse et la salle, d'où on l'acclamait et l'interpellait en riant. Sur le matin, quand la fantaisie lui venait d'un cancan montmartrois, levant les jambes et sa triple rangée de jupons dans une

cadence endiablée, c'était du délire. La Torres bondissait et souriait, jetait des baisers du bout de ses dix doigts, disparaissait dans la coulisse et revenait dans un autre costume, aussi fraîche qu'Aphrodite née de la mer, et parfois guère plus vêtue.

Quand je l'aperçus la première fois, je n'en croyais pas mes yeux. Pendant que l'orchestre attaquait les célèbres airs de Bizet, elle campait une Carmen comme je n'en reverrai de ma vie. La furie espagnole jointe à l'ardeur sensuelle de la *criolla* exotique, poème vivant de violence et de passion, où l'âcre senteur du sang se mêle au parfum des roses et cette odeur de la femme, dans le sens femelle, qui affole. Je n'en croyais pas mes yeux, parce que je venais de reconnaître la *muchacha* admirée chez Gonzalez, la jolie fille qui buvait l'apéritif avec mon patron d'hier, mangeait à crédit parmi les *portenos*, se délectait des annonces de la *Prensa* en y étudiant les offres d'emploi.

Je devais la rencontrer quelques jours plus tard, non point dans l'atmosphère de l'El Baile, où j'aurais vieilli sous le harnais sans attirer son regard, mais sur le seul théâtre où nous pouvions nous affronter d'égal à égal.

Et ce fut pour moi le commencement de la fin.

J'allais souvent du côté du port, par les rues étroites et encombrées. J'arrêtais devant les boutiques, m'essayais à causer avec les gens, pour aboutir chaque fois à l'établissement de Pedro Gonzalez, assoupi comme lui vers le milieu du jour. Je craignais de la fatiguer, de lui paraître importun, mais il m'accueillait avec sa bonne humeur invariable, le même éclat dans les yeux. Comme je travaillais surtout la nuit, je dormais le matin. Les après-midi m'appartenant, j'en profitais pour voir, entendre, enregistrer.

Un jour que je devisais avec Pedro, humant un Chianti importé que je me proposais de recommander à mon Italien de Vittorio, Concepción entra en coup de vent.

Elle vint à nous et serra la main au patron, qui se leva pour me la présenter. Elle sourit, montrant des dents parfaites, me tendit une main brune aux doigts effilés, que je sentis ferme dans la mienne, un peu moite, et qui me parut brûlée. Effet de l'imagination ou du vin – je ne sais –, mais ce toucher me troubla plus que je n'aime à l'avouer.

Concepción accepta un verre de vin, alluma une cigarette à la flamme que je lui présentai, puis se mit à jouer avec le fermoir de son sac.

S'adressant à Gonzalez, sans plus se soucier de moi que de François absent, elle dit :

– Señor Pedro, vous savez que je paye mes dettes...  
– Qui soutient le contraire?  
– Je vous dois une somme de pesos et m'excuse de n'être pas venue plus tôt. Mais vous ne perdrez rien pour avoir attendu. À combien monte la facture, le savez-vous?

– Je n'en sais rien.  
– C'est écrit dans votre livre?  
– Quand je rends service, je n'écris pas dans le livre. Un service n'est pas du commerce. Tu as besoin, je te viens en aide et je n'y pense plus. Compris? Plus tard, *chiquilla*, c'est peut-être toi qui me tireras du malheur... Alors?

– Un discours ne répond pas à ma question.  
– Tu me payes ce que tu veux, ce que tu peux, ou tu ne me payes pas, et nous restons bons amis.

Elle aligna sur la table une demi-douzaine de billets.

– C'est trop! dit Gonzalez. Tu n'as jamais mangé ce montant!  
– Je sais ce que vous avez fait pour moi. Si c'est trop, vous achèterez un bijou ou une mantille à la *Señora*. Vous devriez voir les jolies choses, dans les magasins de la *calle Florida*!

– Je ne vais jamais dans la *calle* Florida. Qu'est-ce que j'irais faire là? Perdre mon temps?

– J'y vais, moi, et je sais ce que je dis. Je sais aussi que *mama* Gonzalez y trouvera quelque article à son goût. Un bravelet d'argent ou un châle fleuri? Laissez-la choisir et ne parlez pas de moi.

– Te voilà donc riche, *chiquilla*?

– Vous n'avez pas su? Non, ne me dites pas que vous ignorez...

Le bonhomme se tourna de mon côté :

– Oui, je sais... Monsieur m'a dit. Tu ne connais pas monsieur, mais c'est un de mes amis. Il a travaillé pour moi. Il travaillait ici, dans la cuisine avec François, quand tu venais manger... Les dernières fois, je veux dire. À nous trois, nous sommes un peu en famille.

La jeune fille leva les yeux.

– Non! je n'aurais pas cru. D'autant moins qu'il me semble avoir vu monsieur quelque part. Où, je ne saurais dire. Pas ici, en tout cas...

– Peut-être à l'El Baile, *señorita*!

– Vous allez à l'El Baile?

– Six ou sept fois par semaine et je vous ai vu danser.

– Señor *Pedro*, qu'est-ce que cela signifie?

Gonzalez riait, amusé de la situation. Il remplit de nouveau les verres et répondit à la visiteuse :

– Notre ami travaille, comme toi, à l'El Baile. Tu comprends? Tu l'as vu sans doute dans la salle, mais tu n'as pas remarqué davantage. Parce que les étoiles ne se penchent pas longtemps sur les sauterelles humaines. Mais il t'a vue, lui, et c'est pour cela que je sais...

Concepción se redressa, les yeux presque méchants.

– Ce n'est pas gentil, señor Gonzalez, ce que vous venez de dire. Vous savez, vous, que Concepción Torres ne méprise personne et qu'elle ne compare pas

les hommes aux sauterelles. J'ai été trop longtemps pauvre pour tirer aujourd'hui du grand. D'ailleurs, je peux redevenir pauvre et dans le besoin.

Puis s'adressant à moi :

– Il y a longtemps que vous êtes à l'emploi du cabaret? Qu'est-ce que vous y faites? Puisque vous m'avez vue danser, qu'est-ce que vous pensez de moi? Comme danseuse, s'entend? Ce n'est pas indiscret de demander?

Comme je peinai à travers mon castillan, essayant de me rappeler les clefs de certains verbes irréguliers, elle m'interrompit :

– Je crois que vous êtes étranger. D'où venez-vous?

– De Paris?

– De Paris! Comme je voudrais être à Paris... J'irai un jour à Paris et ce sera, j'espère, un triomphe pour l'Argentine. Je travaille, j'apprends, je continue de me perfectionner, et je veux que mon pays soit fier de moi. Vous êtes né à Paris?

– Non, aux Trois-Rivières...

– Trois-Rivières, *tres rios*... Qu'est-ce que c'est, les Trois-Rivières? *Quiere explicarme?* Voulez-vous m'expliqueer? Trois-Rivières ensemble, l'une à côté de l'autre, ou les trois se réunissant? C'est en France, vos trois rivières? Je parie qu'elles ne roulent pas plus d'eau, à elles trois, que notre Plata?

Je racontai que j'étais canadien, que la ville des Trois-Rivières marque le centre d'une belle région de la province de Québec, et que les rivières dont elle se vante ne sont que deux. Mais la jeune fille ne situait pas plus le Québec que la muraille de Chine.

– C'est curieux, ce que vous dites!

Quand vint le temps de partir, elle me proposa de l'accompagner.

– Si cela ne vous ennuie pas?

– Au contraire. Je suis même flatté...

– Nous allons marcher. Je n'aime rien autant que d'aller au hasard ou à la



découverte, dans les vieilles rues. J'écoute les gens. Ce qui m'amuse, c'est d'entendre leurs remarques sur les artistes des théâtres et des cafés. Ils les connaissent pas journaux et revues, ou par ouï-dire, même ceux-là qu'ils ne verront jamais. Ils sont plus familiers avec ceux de la scène, parce que les théâtres coûtent pas cher. Mais les cabarets de la *calle* Corrientes, ils n'y mettent pas les pieds.

– S'ils vous voient dans la rue...

– Ils ne me reconnaissent pas. Ils peuvent dire n'importe quoi à mon nez, dans mon dos, et j'enregistre. C'est amusant!

Puis s'adressant à Gonzalez :

– *Señor Pedro*, je reviendrai vous voir. Même si je n'ai pas besoin de votre *Prensa*... Moi, je n'oublie jamais mes amis. *Buenas tardes, amigo mio*... Et parlant d'amis, je vous enlève celui-ci, pour qu'il n'arrive pas en retard à son travail. Ces messieurs de l'El Baile sont sévères pour leurs employés. Ils payent, mais il faut être à l'heure. C'est un théâtre comme à l'armée. Discipline! Je vous remercie de l'excellent Chianti et reconnais, une fois de plus, que vous ne manquez pas de goût, *señor Pedro! Un million de gracias*...

Nous ne partîmes point bras dessus bras dessous, mais il n'en tenait qu'à moi, me sembla-t-il.

Dans la rue, Concepción n'arrêtait pas de babiller. J'avais peine à la suivre et la priai, à deux ou trois reprises, de parler moins vite. Je me servais moi-même de phrases courtes, traduites du français, où j'essayais d'ajuster la syntaxe espagnole à mes réflexions, non sans escamoter les subjonctifs des verbes irréguliers. Je m'efforçais de mettre l'accent sur l'antépénultième des mots, comme il se doit, et pataugeais on ne peut mieux quand cet accent se déplaçait sans raison claire.

La jeune fille riait sans se moquer.

À un moment, je lui demandai :

– Vous connaissez Pepita?  
– Quelle Pepita?  
– Pepita Jiménez?  
– Celle du roman ou une autre? Si vous parlez de celle du livre, je la connais depuis longtemps. Quand j'étais aux études, on nous obligeait à lire *Pepita*. Une jolie femme que cette Pepita, mais je ne l'aimais pas. D'abord, parce que je la trouvais trop parfaite. Ensuite, parce que la langue de Valera me paraissait aussi trop parfaite, trop soignée et trop espagnole dans le sens classique, et qu'elle me donnait beaucoup de mal.

– Vous me faites songer à Pepita. Vous lui ressemblez...  
– Vous voulez rire.  
– Puisque je vous le dis.  
– On voit que vous êtes français, même si vous venez du Canada. La galanterie française, qui découvre sans cesse des formules nouvelles pour s'exprimer!

\* \* \*

Après cette promenade, je ne l'appelai plus que Pepita.  
Cela l'amusait et la flattait et elle s'arrêtait au milieu d'une phrase pour demander, ses yeux noirs pétillant de malice :

– Est-ce que Pepita dirait ceci ou cela, ou n'emploierait pas une expression plus choisie? Il va falloir me surveiller, si je veux être à la hauteur du modèle.

– Vous n'avez qu'à rester vous-même.  
– Carmen me conviendrait mieux que Pepita. En attendant, je danse beaucoup mieux que votre Pepita... Pas vrai? Osez dire que ce n'est pas vrai! Quand j'irai à Paris, je veux qu'on voie en moi la première danseuse du monde. Je travaille, j'y mettrai du temps, mais je réussirai... C'est l'ambition de ma vie. Vous verrez que je réussirai!

– Vous n'êtes qu'une *muchacitá* vaniteuse...

– Vous me comprenez mal. Je suis une danseuse et je veux être une grande danseuse. C’est une ambition légitime? Quand l’univers m’acclamera, vous ne rirez plus!

– Plus vous grandirez et plus vous vous éloignerez de vos admirateurs!

– Vous savez ce que je disais à Pedro? Moi, je n’oublie pas mes amis. Et je ne parle pas en l’air, croyez-moi. Je sais ce que je dois aux humbles, à ma famille d’abord, et je ne renie pas ceux qui crurent en moi, quand je n’étais rien. Pedro, par exemple, il a été le premier à m’encourager et m’aider... Il y aura toujours pour Pedro un coin dans mon cœur.

Elle venait d’avoir vingt-quatre ans et travaillait, comme elle disait, depuis une douzaine d’années. Elle dansait depuis l’âge de raison. Elle commençait par le commencement, ne brûlait pas les étapes, s’obstinait à la tâche, tenace et têtue, bousculant les obstacles. Elle mettait du temps à percer. Des déboires et des échecs. Des attermoissements. Des hommes la poursuivaient, pour d’autres fins que la danse ou l’art pour l’art. Des imprésarios sans le sou, ou cupides, l’exploitaient pour d’autres motifs. Les uns, parce qu’ils ne pouvaient la payer; les autres, parce qu’ils gardaient le gros des recettes.

Aux heures sombres, elle se réfugiait chez Pedro Gonzalez, qui l’aidait de son pain et de son argent. Savait-il qu’elle avait des ambitions artistiques? Il savait qu’elle dansait et voulait danser, mais c’était là un secret qu’il ne dévoilait pas. Il promettait de se taire, de ne jamais rien dire. Le cuisinier François n’était pas au courant. Personne de ses connaissances n’était au courant. Parce que, si elle échouait, il ne fallait pas que l’on sût. Pepita était fière. Elle n’avait repris que depuis peu son nom de Concepción Torres. Pour les professeurs et ses compagnes, les modestes établissements où elle débutait, elle portait longtemps celui de sa mère : Carlota Ramon.

Le succès venait à la fin. Un engagement à l’El Baile, les applaudissements de la foule cosmopolite, son nom volant de bouche en bouche, la ville de Buenos Aires à ses pieds! Carlota n’existait plus et Concepción Torres grandissait.

Maintenant, la vie ne se montrait plus maussade. Au contraire, elle souriait. Mais le succès ne montait pas à la tête de la jeune danseuse. Elle travaillait autant qu'avant et même plus.

Que lui était Pedro? Comment expliquait-elle ses relations avec ce vieil homme, marié et père de famille, appartenant à un autre monde que le sien? Rien de plus simple. Il venait comme elle de Córdoba, ville quatre fois centenaire, au centre du pays. Un compagnon de jeunesse de son père, du même *barrio* ou quartier, qu'elle connaissait depuis l'enfance. Quand son père venait dans la capitale, il ne manquait pas de se rendre chez Gonzalez. Petite, elle l'y suivait. Plus tard, elle y retournait. Son père mort depuis une dizaine d'années, Pedro continuait de s'intéresser à elle. Un peu comme un oncle ou un parrain. Il l'aidait, selon les moyens et circonstances, ayant à cœur sa réussite. Elle lui remettait son argent quand elle en touchait, quand le guignon cessait de la poursuivre, car Concepción n'acceptait pas de charités.

- Trop orgueilleuse?
- Si vous voulez. Et puis, Pedro n'a pas les moyens de jeter ses pesos par les fenêtres.
- Sa femme sait?
- Je ne le crois pas. Et puis, cela n'a pas d'importance.

Comme nous approchions ce jour-là du centre des affaires, angle de la rue Florida et de Diagonal Norte, la demoiselle m'annonça que nous devions nous quitter.

- Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. Dans cette partie de la ville, on me connaît mieux qu'aux alentours du port. Alors...
- Pas de mélange de classes?
- Moi, je m'en moque! En ce qui me concerne, on pensera ce que l'on voudra. Mais c'est à cause de vous, croyez-le ou non, que je vous tire ma révérence.
- Je ne saisis pas.

– Il n’y a que la direction de l’El Baile verrait peut-être d’un mauvais œil ce que nous voyons d’un œil excellent. Si votre situation vous plaît et si vous tenez à la garder, ne louchez pas du côté des artistes du cabaret.

– Je n’aurais pas cru.

– Je vous préviens. On ne se mêlera pas de ma vie privée, mais il est mieux, pendant vos heures de travail, que vous me connaissiez le moins possible. Cela vaut aussi pour les clientes. Si vous distinguez une jolie femme parmi les habituées de la maison, vous risquez la porte si vous ébauchez le moindre flirt avec elle.

– C’est à Buenos Aires comme ailleurs?

– Buenos Aires est une grande ville.

Elle me tendit la main, que je gardai un instant dans la mienne, me demandant si elle s’empresserait de la retirer. Elle ne la retira point.

– En dehors du cabaret, je pourrais vous revoir?

– Peut-être, si vous voulez...

Elle ajouta, me surveillant à travers les cils soyeux qui voilaient son regard :

– Si cela vous fait plaisir...

– Quand, où, comment? Je ne sais où vous demeurez, j’ignore si on vous atteint par téléphone. Vais-je me planter au coin d’une rue, dans l’espérance de vous apercevoir?

J’ajoutai :

– Je vais voir Pedro chaque semaine, le jeudi après-midi.

– J’aime bien Pedro, moi aussi...

Jusqu’à quel point se payait-elle ma tête? Je me le demandais et dis :

– À vous entendre, vous n’aviez pas vu Pedro depuis des mois?

– Je vais le voir le jeudi après-midi, à partir de cette semaine.

Elle me quitta là-dessus, pirouetta sur ses talons et entra dans une *confitería*.

– Adios!

Ce soir-là, Pepita se surpassa. Elle dansa, dans une demi-douzaine de numéros, mieux encore que je ne l'avais vue. L'assistance hurlait et les rappels se succédaient. Les bouteilles de champagne s'ouvraient de table en table, le vacarme des bouchons se mêlant dans un bruit de détonation qui n'avait rien de lugubre. Les pourboires pleuvaient. Quand Pepita salua une dernière fois, ne montrant que la tête à travers le rideau dont elle s'enveloppait, j'eus l'impression qu'elle me cherchait des yeux et ne souriait que pour moi.

Censé blasé depuis longtemps, comme les autres membres du personnel, il ne m'était pas même permis d'applaudir. Je n'étais qu'un rouage dans la machine que la Torres tenait en marche.

Et je me demandai qui attendrait Pepita, à la sortie des artistes.

## CHAPITRE X

Calée dans un large fauteuil, les jambes repliées sous elle, Concepción dite Pepita racontait sa jeunesse. Elle tenait les yeux baissés, comme si elle regardait en elle-même. Elle répondait à mes questions, plutôt qu'elle ne revivait ses souvenirs.

– Comme je l'ai dit, je viens de Córdoba. J'y suis née et ma famille y a ses racines depuis des générations. Córdoba est une des plus anciennes villes de ce pays, dont la fondation remonte à 1573. Je sais la date, parce qu'on y attache chez nous autant d'importance qu'à la découverte de l'Amérique par Cristóbal Colón. Les citoyens de Córdoba sont fiers de leur ville, qui fut jusqu'au milieu du dix-huitième siècle le centre culturel de l'Argentine. À cause de son université, l'une des premières en Amérique du Sud, à peine postérieure à celles de Lima et de Bogota. Après une période de déclin, la ville et l'université reprennent peu à peu leur importance dans la vie de la nation. Quand j'étais enfant, j'ignorais ces choses. Mais j'en entendis si souvent parler par la suite, à la maison et à l'école, que je m'estimais plus heureuse d'avoir vu le jour à Córdoba que n'importe où dans le monde.

Pepita m'offrit un doigt de porto ou de Tarragone.

- Plutôt de Tarragone, en l'honneur de la Nouvelle-Espagne.
- Galant à la française, sans jamais changer!
- La galanterie française est à l'égal de la politesse, de la *cortesía* espagnole.

Elle alla chercher des verres, y versa le vin pourpre à même la carafe à portée de sa main, sur la table basse.

- À votre santé!
- À la nôtre.
- À notre amitié naissante...

– Très belle, ma ville natale ne ressemble à aucune autre. Assise au pied des montagnes, enfoncée dans la verdure, elle garde un cachet vieil-espagnol qui

n'existe plus nulle part. Les maisons sont différentes, et la manière de vivre. Jusqu'au langage des habitants, distinct, soigné, chantant et truffé, si j'ose dire, de termes régionaux. Au point que je me surveille à Buenos Aires, parce qu'il y a toujours quelqu'un pour souligner : « Tiens, elle doit venir de Córdoba; écoutez comme elle chante en parlant! » Et cela ne regarde que moi... Toujours est-il que mon père professait à l'université, enseignant les mathématiques. Que de fois m'a-t-il amenée sous les colonnades de son vieux cloître et dans l'immense bibliothèque, où je me rappelle qu'il consultait des manuscrits jaunis par le temps, des cartes qu'il disait sans prix. Ces trésors m'intéressaient moins que lui. À dix ans, je préférais chanter et danser, jouer dans l'air léger de notre patio, où poussaient des fleurs merveilleuses et des cactus, ou cacti, qui me piquaient les doigts. Un peu de vin?

– Non, merci...

– J'aimais aussi me perdre dans les chemins en lacets de la montagne, d'où l'on apercevait la ville blanche au loin, dominée par les trois tours ornementées de la cathédrale, elle aussi d'une blancheur de neige et de pur style colonial, comme la plupart des monuments publics. Le Cabildo, par exemple, avec ses arcades et ses murs épais, son balcon dominant la *plaza*, la cloche qui sonnait jadis pour la guerre et les *fiestas*. Mon père voulait que je pousse mes études. Je ne sais ce qu'il rêvait, mais il ne voyait en moi ni l'étoile de l'El Baile ni une vedette de cinéma. Mais j'étais déjà folle de la danse, sous une forme ou l'autre. Je n'entendais pas un air sans essayer de le traduire par des pas, que j'inventais selon la musique ou ma fantaisie.

Elle se leva soudain, sauta du bout des pieds dans la pièce, tourna sur elle-même et retomba dans son fauteuil.

– Il faudra un jour que je danse pour vous la *carnavalito*... Vous ne connaissez pas? Rares, dans la capitale, ceux qui savent ce que c'est. L'ennui, c'est qu'il se dance à plusieurs et je ne sais où dénicher des partenaires convenables.



– Qu'est-ce, le *carnavalito*?

– Une danse de folklore d'origine indienne, restée populaire au nord, dans les villages de la province de Jujuy. Il y avait chez nous des Indiens de par là, de race atacama. De pauvres gens qui dansaient entre eux, de temps à autre, le *carnavalito*. Ils tournent et tournent, pendant des heures, s'accompagnant d'une musique qui ne ressemble à rien. À douze ans, je m'introduisais dans leurs rondes et sautais avec eux, jusqu'à épuisement. Cela m'amusait, mais non l'auteur de mes jours, qui me punissait chaque fois. Il disait que je me fatiguais et s'étonnait d'un goût qu'il qualifiait de sauvage.

Elle éclata de rire.

– C'est vrai que je le suis, sauvage, même si notre *sangre criolla* ne se mêle d'aucun apport étranger. Or, je dansais beaucoup plus que je n'étudiais, et mes parents ne savaient à quels saints se vouer pour me ramener aux sentiers qui conduisent à l'Université de San Carlos. Peu après, mon père mourut. J'avais quatorze ans. Il s'en alla, et s'en allèrent avec lui les projets dont il se berçait à mon propos. Ma mère restait pauvre, mais les pauvres vivent mieux à Córdoba qu'ailleurs. Il n'y fait jamais froid ni jamais très chaud. Ce n'est pas humide comme à Buenos Aires, ni brûlant comme dans la pampa. Le climat le plus parfait du monde. Il ne coûte pas cher pour se loger, s'habiller, manger. Les vêtements d'hiver et ceux d'été sont les mêmes. La viande n'est pas article de luxe en Argentine, et les fruits et légumes se donnaient, qui venaient partout en abondance.

– Le paradis terrestre?

– À peu près. Je continuai donc de grandir et de danser, non sans étudier, car ma mère y tenait. Ma mère avait un joli nom : Carlota! C'est celui que j'adoptai – Carlota Ramon – avant d'affronter le public sous le mien. Je partis un jour pour la

capitale, à la recherche de professeurs qui n'existaient pas à Córdoba. Je me vantais de dix-huit ans, mais je n'en avais pas seize. Vous savez le reste. Ma mère mourut l'année suivante et c'est à peine si je pus arriver pour la voir vivante. Mon héritage fondit en leçons de plus en plus coûteuses. Quand je travaillais – car je découvrais de l'emploi çà et là –, je me tirais d'affaires. Vinrent des jours où je n'eus pas une bouchée à me mettre sous la dent. Par bonheur, je savais où logeait Pedro! Il me donnait à manger et m'avancait des fonds. Avec entente que je le rembourserais, dès que la fortune ébaucherait un sourire de mon côté. Pedro ne voulait pas, mais j'imposais mes conditions à prendre ou à laisser! Si Pedro pensa qu'il ne reverrait pas son argent, il se trompait. Je le lui ai toujours rendu, jusqu'au dernier billet. Sans Pedro, que serais-je devenue? Et il ne parlait pas, sa femme même ne sachant rien. C'est à Pedro que je dois ce que je suis. Je ne l'oublierai jamais

- Il fut mon ange gardien à moi aussi, quand j'arrivai en cette ville.
- Nous sommes l'un et l'autre ses enfants adoptifs, et voyez comme nous nous retrouvons. Curieuse, la vie! Pedro ne s'en doute pas, mais il est à sa manière un marchand de bonheur. D'où vient cette expression, lue quelque part? D'un écrivain français, je crois... De qui, vous souvenez-vous?
- Attendez... On lit en Argentine les romanciers de France?
- Pourquoi pas? Mais dans des traductions. Qui est l'auteur, déjà des *Lettres de mon moulin*?
- Alphonse Daudet...
- C'est ça, Daudet! Je me rappelle : *Castas desde mi molino*. C'est lui, le marchand de bonheur!

Pepita regarda l'heure à son poignet.

- Mon cher ami, je ne vous dis pas de vous en aller, mais il est temps de partir. Votre travail, mon travail, notre travail nous appelle. Et nous ne saurions faire route ensemble.

– Dommage! *Se lástina...* Il est toujours temps de partir!

Après un jeudi chez Pedro, puis un autre, la jeune fille m'invita chez elle. C'était plus commode, plus confortable et plus intime. Elle habitait un appartement de trois pièces du côté de *Bella Vista*, où les habitations modernes poussaient comme des champignons. D'un étroit balcon de stuc au sixième, nous dominions un paysage de poivriers roses et de palmiers, de lauriers, de mélèzes, de myrtes, mêlés à des chênes et de basses cactées. *Bella vista* que la nôtre, belle vue, sans cesse sous nos yeux.

Mais celle du dehors n'éteignait pas l'autre, dans le salon clair que Pepita illuminait de sa beauté troublante. Autant Raymonde à Paris me paraissait le type de la blonde parfaite, autant la *señorita* Torres, mince comme un éphèbe, mais sans maigreur, le teint olivâtre, les seins petits et fermes, attachés haut, les extrémités fines, la main longue aux ongles rougis, la peau si douce qu'elle caressait le regard, me semblait digne d'un sceptre d'or et de rubis, chez les châtaines et les brunes.

De rubis, parce que le rouge, la chaleur du sang, la vie, comprimait Pepita. Le sang, ardeur et passion; le rubis, feu et flamme. Les anciens erraient, dans les propriétés prêtées à la pierre sanglante, rivale du diamant. Qu'elle bannisse la tristesse et préserve de la peste, cela s'accepte à la rigueur, mais non qu'elle détourne des pensées mauvaises et de la luxure. Parée de rubis d'Orient, Pepita n'eût pas été femme de tout repos. Parée de sa jeunesse et du sourire qui entrouvrait ses lèvres, elle ne l'était pas davantage. Sourire qui dissimulait des pièges, jeunesse qui impliquait la verdure de l'été et la maturité de septembre, la plénitude ou la fièvre d'y atteindre. Pepita était trop belle et je ne l'ignorais pas. Je la craignais et ne voulais pas lui échapper.

Dans les premiers temps, elle affichait une désinvolture où je voyais de la froideur, de l'indifférence amusée ou tolérante. Elle m'humiliait plus qu'une parole de mépris. Pepita jouait avec mon cœur, qui m'attirait et me repoussait en même

temps. Le mot de Pedro me revenait, sur les étoiles et les sauterelles. Condescendance et aumône, dont je devais m'estimer flatté. Main tendue à la créature d'en bas. Gestes tendres dont l'élan se brisait comme par calcul, leur promesse s'évanouissant. L'ilote distingué par le caprice de la patricienne.

J'enrageais, mais ne fuyais pas.

Quand elle minaudait l'œil mi-clos, les épaules rejetées en arrière, s'offrant dans un geste qu'elle niait l'instant d'après, un désir m'envahissait de l'attraper, la broyer, la battre de mes poings. Pour me l'attacher en la brisant, ou la rejeter de ma vie. Mais elle m'enveloppait de son sourire, savant ou naïf, qui désarmait mieux que les violences.

Elle s'écrasait à mes pieds sur le tapis et me regardait sans parler, les bras appuyés à mes genoux. La bouche entrouverte sur les dents gourmandes, elle se mouillait les lèvres d'une langue qui en rehaussait l'attrance. À d'autres moments, elle se laissait choir sur le canapé de brocatelle, dans une attitude de chatte guettant l'oiseau qu'elle se promet de dévorer.

– *Chiquita*, pourquoi?

– Qu'y a-t-il?

– Déjà elle fuyait vers le centre de la pièce, tournant sur la pointe des pieds, les bras noués au-dessus de la tête, sa jupe découvrant ses jambes dans le mouvement de rotation qu'elle lui imprimait.

– Si vous ne cessez, je m'en vais...

– Pourquoi? Dites?

– Pourquoi provoquer ainsi?

– Vous vous imaginez des choses!

Elle s'approchait le doigt levé, le buste en avant, les prunelles si noires que le blanc de ses yeux en paraissait bleui.

– Peut-être que vous partirez, mais vous reviendrez!

- Vous êtes sûre?
- Je... vous...dis...que vous reviendrez...
- Comment expliquez-vous?
- Parce que je le veux!

Il y avait en elle je ne sais quoi d'andalous, mêlé de mauresque. Elle descendait, ou j'étais aveugle, d'une de ces anciennes familles espagnoles en qui, des siècles plus tôt, l'ardeur sarrasine s'alliait à la grâce ibérique. Après des générations, l'émigration et les mœurs d'un autre monde ne changeaient rien. On le sentait aux lignes nerveuses, à la chair dorée de son corps souple, à la délicatesse d'attaches minces et voluptueuses, de même qu'au velouté des yeux, tour à tour cruels ou d'une douceur infinie. Pepita se serait étonnée elle-même des traces d'une hérédité à laquelle elle ne songeait pas.

Un après-midi, elle disparut dans sa chambre et revint après cinq minutes, couverte d'un *poncho* de son pays qui lui descendait aux hanches. Vêtement primitif que le poncho aux couleurs vives, tranchant sur le tissé de laine blanche, sorte de châle ample, moelleux, percé au centre d'une ouverture qui laisse passer la tête. Vêtement des gauchos d'autrefois, utilisé comme paletot et comme couverture, tenant lieu de bouclier dans les batailles, enroulé autour d'un bras. Les Argentines de l'ère moderne le portent encore, par tradition et par goût, les soirs frais, en guise de manteau.

Elle se mit à danser sans musique, s'accompagnant d'un chant un peu rauque dont les paroles, mêlées de termes régionaux, ne m'étaient pas intelligibles. Quand elle me souriait, le visage énigmatique, elle gardait le poncho serré autour d'elle, les bras à la hauteur de la taille, tenant du bout des doigts son bord inférieur. Mais elle s'éloignait en trois sauts vers l'extrémité du salon, tournait le dos dans une pirouette, et je remarquai qu'elle soulevait la partie avant du vêtement, se balançant sur ses jambes et la tête rejetée en arrière, imprimant à ses hanches une cambrure calculée, tant pour son plaisir que pour le mien.

Commit-elle une erreur, ou feignit-elle un geste maladroit, quand elle s'approcha d'un large miroir pendu au mur? Je crus voir alors qu'elle était nue, de la ceinture aux épaules, sous le poncho rabattu du même mouvement rapide qui le soulevait. La vision fut si rapide, le temps d'un éclair, que je me demandai si mes yeux n'inventaient pas. L'instant d'après, la danseuse disparaissait. Quand elle revint, une longue robe blanche remplaçait jupe et blouse qu'elle portait à mon arrivée, soulignant les reflets dorés de sa beauté brune.

- Pepita, ce n'est pas possible?
- Qu'est-ce qui ne l'est pas?
- Le miroir?

Elle ne me permit pas de continuer :

– Vous êtes victime de votre imagination, et je serais curieuse de savoir quelle en est la qualité?

- Cessez au moins de vous payer ma tête.
- Que vous êtes jeune!

Puis elle proposa, du ton le plus égal :

– Pendant que je prépare une tasse de café, téléphonez à l'El Baile pour savoir à quelle heure vous vous y rendez.

- Je le sais, à quelle heure, et vous le savez aussi.
- Téléphonez quand même!

Elle esquaissa dans ma direction un geste de gamine, passa à la cuisine, revint après quelques minutes.

S'approchant du canapé d'où je n'avais pas bougé, elle se coula près de moi et m'entoura de ses bras ronds.

– Vous avez l'air si furieux, contre vous-même ou contre moi, que j'aurais envie de vous embrasser – pour vous punir.

- Ce qui serait la première punition du genre...
- Ou la centième.

Elle joignit le geste à la parole et les lieux s'effacèrent. La pièce et les meubles tournaient, ma tête, et je me sentis sans plus de volonté qu'une loque, resserrant mon étreinte, quand j'eusse voulu la relâcher. Pepita se blottit contre ma poitrine, allongea les jambes sur le canapé et dit, se parlant à elle-même :

- Comme je suis bien!

Elle hésita et continua :

- Seulement, vous êtes nigaud comme il ne s'en fait plus!

Elle se leva là-dessus, d'un rapide mouvement de rein.

- Le café doit être prêt.

Elle se retourna à la porte de la cuisine et me jeta cette fiche de consolation :

– *Amigo mio*, vous vieillirez et je vous le souhaite, car il est des moments à saisir. Quand il faut voir, vous ne voyez rien. Quand il est trop tard, vous vous imaginez découvrir des choses. Vous m'inspirez de la pitié, mais je vous pardonne. Malgré moi, mais je vous pardonne quand même.

Je fis semblant de ne pas comprendre.

- Cela veut dire?
- Rien.

Quand je la quittai, elle dit encore :

- Je vous attendrai ici vers les deux heures, après la représentation.
- Étant nigaud, je n'y serai pas.
- Je sais, moi, que vous y serez...
- Je crois que je ne reviendrai jamais.
- Paroles en l'air!

\* \* \*

Sûre d'elle-même, Pepita savait ce qu'elle disait.

Elle le savait, ne doutant pas de ses moyens, Elle me lisait aussi comme un livre. Je n'ignorais par le mot de Napoléon, sur les femmes qu'on ne vainc que par la fuite, mais je ne brûlais pas de l'ardeur de vaincre. Je m'abandonnai une fois de plus, content d'une sujétion que j'assimilais à une victoire.

Cette fois, je ne cachai pas mes succès à Vittorio, qui formula ses appréhensions.

- Je te croyais plus prudent, depuis Paris?
- Pepita n'est pas Raymonde.
- Rien ne ressemble à la moitié de la lune comme l'autre moitié.
- Peut-être, mais personne ne ressemble moins à Raymonde que Concepción Torres, On voit que tu ne la connais pas. Quand je te la présenterai, tu l'apprécieras mieux.

Il alluma une de ces cigarettes américaines que l'on se procurait partout, grâce à une contrebande aussi active qu'efficace, et tambourina des doigts sur la table.

Puis, transportant la conversation sur un autre terrain :

- Tu gagnes pas mal d'argent au cabaret?
- Plus que je n'espérais.
- Tu en mets de côté?
- Je te l'ai dit cent fois.
- Continue! Tu seras content un jour de tes réserves.
- Pourquoi cet avertissement?
- Tu ne connais pas l'avenir, ni moi...
- Mystérieux, mon vieux Vittorio?
- Non. J'essaye de réfléchir, de temps à autre. Cela ne nuit pas à la santé et peut avoir son utilité.



Un soir de congé, nous flânions à la terrasse d'une des fameuses *confiterías* de la capitale, respirant après une chaude journée l'air frais de la Plata. Vittorio, qui revivait ses souvenirs d'Italie, demanda au garçon d'apporter des *masitas* : éclairs et mille-feuilles, choux à la crème, feuilletés et le reste.

– Certains prétendent que les *confiterías* de Buenos Aires sont uniques au monde! Qu'est-ce qu'on ne sait pas de Rome, où il en est à chaque coin de rue. Ce sont comme ici des endroits où l'on boit et mange, des restaurants-confiseries. On y sert du champagne, du vin, des liqueurs, aussi bien que du café; on consomme sur place ou l'on achète pour emporter chez soi. Ce qui s'appelle ici *confitería* est chez nous la *pasticceria*, mais c'est le même genre d'établissement.

- Rien de nouveau sous le soleil.
- Après Rome...
- Qui n'est pas d'hier!

Nous en étions là, quand j'entendis qu'on me disait bonsoir en anglais.

J'aperçus une cliente de l'El Baile, une Américaine que je servais chaque semaine ou presque, fille d'un diplomate de Washington, qui affichait les manières désinvoltes de son pays. Depuis qu'elle connaissait mon identité, elle m'adressait volontiers la parole. Elle avait séjourné à Montréal et Québec, visité avec ses parents le sanctuaire de Saint-Anne-de-Beaupré, remonté en bateau le Saguenay. L'ordinaire voyage des touristes. C'était assez pour lui procurer l'illusion de ne rien ignorer de ma patrie, et l'autoriser à s'extasier sur ses beautés.

Une amie l'accompagnait qui s'appelait Anne. Elle me la présenta et je présentai Vittorio. Le pauvre garçon, qui ne savait dire « yes » en anglais, se demandait quelle langue employer de celles à sa disposition.

Ces demoiselles parlaient. Elles n'avaient ni le temps de s'asseoir ni de causer. On les attendait, elles étaient en retard et nous priaient de les excuser. Si bien qu'elles acceptèrent nos invitations, pour ne nous quitter qu'au bout de deux heures. Nous parlions un anglais coupé de castillan plus ou moins pur, pour le bénéfice de Vittorio, qui attrapa ce qu'il put de la conversation.

Ma cliente du cabaret s'appelait Gladys. Originnaire de l'Iowa, elle avait grandi près d'Atlanta, où sa famille s'était transportée. Une grande fille d'ascendance scandinave, d'un blond cendré qui ne rappelait ni celui de Thérèse ni cet autre, teinté de reflets fauves, de Raymonde. Des yeux verts, peut-être un peu pâles, les épaules larges et la taille fine, des jambes comme celles que laisse soupçonner la Vénus de Milo, sous le drapé de marbre. Un visage ouvert et sans timidité, l'aisance que donne le monde. Des dents capables de mordre, découvertes dans un sourire qui disait le plaisir de vivre.

Comme je la regardais avec insistance, elle demanda :

- L'ensemble vous plaît?
- Il me paraît parfait.
- Basse flatterie!
- Puisque je vous le dis. Vous le savez d'ailleurs, sans quoi vous n'y feriez pas allusion.

- Vous avez réponse à toutes les questions?
- Tandis que j'y suis, vous m'en suggérez une.
- Laquelle?
- Jusqu'à quel point connaissez-vous l'art savant de torturer les hommes?

Elle éclata de rire.

- Je ne suis pas aussi cruelle que vous le croyez.

Avec le vent du large, l'air fraîchissait. Des papillons de nuit se heurtaient aux ampoules électriques. Quelques personnes se levèrent pour entrer, cependant

que les camelots commençaient de crier les journaux du lendemain, imprimés dans leur première édition.

Pour dire quelque chose, Vittorio risqua :

- C'est aussi froid qu'à la veille de l'hiver!
- Humide!
- Dommage, dit Galdys, que je n'aie pas apporté un poncho...

Je levai la tête.

Non, Gladys ne savait pas, ne pouvait pas savoir. Ou savait-elle? Connaisait-elle par hasard la danseuse de l'El Baile, ses habitudes, les plaisanteries qu'elle pouvait se permettre? Était-elle au courant de mes relations avec Concepción Torres, et essayait-elle sur moi le mot poncho, pour voir de quelle façon je réagirais?

Je levai la tête, sans manifester d'intérêt particulier.

Gladys n'insista point.

Elle disait poncho comme châle, manteau ou cape de vison, sans se douter de ce que le mot évoquait.

Quant à Pepita, que devenait-elle? Avait-elle une pensée pour moi? Elle travaillait comme chaque soir, sa popularité lui interdisant de s'absenter. Se devant à son public, elle ne s'appartenait plus, J'avais un soir de congé par semaine, mais pas elle, qui dansait dans la lumière crue des réflecteurs, souriait de bon cœur ou non, saluait l'assistance et lui abandonnait des baisers des deux mains.

Si Gladys ne manquait pas d'attraits, elle n'était pas Pepita. Pour moi, elle ne serait jamais Pepita ni rien d'approchant. Ce qui, d'ailleurs, n'avait aucune importance.

## CHAPITRE XI

Gladys entraîna dans ma vie, au moment où Pepita la remplissait. Elle ne le voulait point, ne le chercha davantage, mais elle fut dans mon aventure l'épisode qui détermina mon retour au Canada. Le plus singulier, c'est qu'elle l'ignora. Si elle s'aperçut de ma disparition, elle se demande encore dans quelles circonstances elle s'effectua.

Seul Vittorio la pouvait renseigner, mais celui-ci se montrait plus fermé qu'une huître entêtée, si latin qu'il fût, quand il décidait de ne pas desserrer les dents.

Gladys ne fut rien pour moi et je ne fus rien pour elle. Seule notre qualité d'Américains du nord, isolés au sud de l'équateur, nous rapprocha. Venue d'un pays où l'esprit de caste n'existe pas plus que les classifications sociales, la jeune fille n'hésitait pas à me reconnaître dans une foule. Elle savait ma situation d'étudiant en rupture d'école, si je puis dire, et que mon ami italien songeait de loin à l'étude des lois. Son père revenait sur le sujet dans chacune de ses lettres et le patron de Vittorio l'encourageait dans le même sens, représentant qu'un bagage légal lui ouvrirait des perspectives à ne pas envisager sans lui.

Vittorio hésitait, pour ne pas s'avouer trop vite vaincu, mais il faiblissait. Il avait communiqué avec les universités, pour y obtenir le prospectus des facultés, et il m'engageait à le suivre à Córdoba ou Santa Fe.

- Je ne suis même pas bachelier.
- Un B.A. s'obtient.
- À quelles conditions, en ce pays?
- Nous nous informerons.
- Et après?

Il me regardait avec son sourire narquois et jetait, ayant l'air de n'y pas toucher :

– Après, il suffit de travailler. Rien d'impossible. Et si tu veux, je t'aiderai. Il y a ici des professeurs comme ailleurs, et je te donnerai en cours de route les explications dont tu auras besoin. Tu sais assez d'espagnol pour commencer et je supplée pour le reste. L'important, c'est de te décider.

– Je n'ai pas assez d'argent.

– Peut-être que ton père t'en enverrait, si tu lui annonçais que tu as pris la résolution de te mettre à l'œuvre.

– Dans les premiers temps, il faudrait continuer de travailler.

– Tu ne travailles que le soir.

– Oui, mais...

– C'est ça, il y a le « mais »! Je ne veux pas me mêler de ta vie privée, personnelle, sentimentale ou amoureuse, mais si tu consacres à la philosophie la moitié du temps que tu sacrifies à ta danseuse, tu tiens ton affaire.

– Peut-être.

Pour solide que fut le raisonnement, il ne me comblait pas de joie.

Toujours est-il que je revis Gladys. Sans la rechercher, mais je la vis quand même. En passant, au hasard des jours et des soirs.

Elle n'appartenait pas au même monde que moi, mais à celui qui évolue entre la Maison rose du gouvernement et la place du Congrès, entre la salle d'opéra du théâtre Colón et les somptueux locaux du Jockey Club, dans son vieil immeuble de la rue Florida.

Le temps était mal choisi pour me lier d'amitié avec Gladys ou d'autres, mais je ne choisissais pas. Le destin s'en chargeait pour moi. J'avais connu la blonde américaine au cabaret, où elle venait avec ses amis. J'avais mes après-midis libres, sauf quand Pepita me retenait chez elle, et aussi un soir chaque semaine, que je réservais d'ordinaire à Vittorio.

À Buenos Aires, la population vit surtout dehors. Le jour, après les heures de

la *siesta*; les soirs d'été, à la recherche de l'air frais; même l'hiver, parce que nombre de maisons sont peu ou mal chauffées. Les gens qui s'amuse et d'autres qui les envient, envahissent cette partie de la ville qui touche au port, quadrilatère qui va de la place Colón à celle du Congrès, entre les rues Alsina et Paraguay, au sud et au nord.

Dans ce secteur se trouvent les célèbres avenues de Mai et du 9 Juillet, les Diagonal Norte et Sud, les rues Corrientes et Florida et ces autres, guère moins fréquentées, qui s'appellent Maipu, Esmeralda, Lavalle, Suipacha. C'est là le monde du gouvernement et des affaires, des hôtels, cafés et restaurants, des théâtres et boîtes de nuit, des librairies et galeries d'art, de la mode, des magasins de luxe. Cela ensemble et se tenant, se mêlant, petit État dans le grand.

À la longue, les quartiers d'une métropole adoptent chacun la physionomie d'une ville moyenne ou d'un village. Avec les avantages que cela implique, et les ennuis. À force de se rencontrer aux mêmes endroits, aux mêmes heures, les individus finissent pas se reconnaître. À Paris, entre la place du Palais royal et celle de l'Opéra, je me rendais compte d'une ambiance du genre. J'avais mes points de repère et des visages m'étaient familiers, que je n'aurais su étiqueter d'un nom. Il en fut de même dans la capitale argentine. Plus les mois s'envolaient, plus il devenait difficile d'y demeurer inaperçu, comme l'étranger qui descend du train.

C'est pourquoi l'on nous remarqua Vittorio et moi, en compagnie de Gladys et de son amie Anne, qui écrivait son nom à la française. Rencontres imprévues, hasard et coïncidences. Des choses simples, d'autant plus difficiles à expliquer, rien ne ressemblant à un mensonge comme la vérité. Pour aller au plus court, il arriva que Pepita entendit parler de Gladys, après quoi le bal commença.

On dit que les Espagnoles sont jalouses. Je ne risquerais pas là-dessus

d'opinion générale, mais je sus assez vite, en ce qui regarde la danseuse-étoile de l'El Baile, de quoi il retournait.

J'allais chez elle deux ou trois fois la semaine. J'arrivais avec le déjeuner, que nous préparions ensemble. Combinaison amusante et logique, vu ma qualité d'ex-cuisinier, auquel Pepita révélait des recettes de son pays : le *bacalao a la criolla*, ou morue à la créole; la grillade au four, qu'elle appelait *churrasco a la Parrilla*; des plats d'inspiration italienne à base de *pasta*, ou pâtes alimentaires. C'est elle aussi qui m'initia à certains fruits exotiques, dont l'étrange chérimole.

Un jour, au dessert, elle attaqua à brûle-pourpoint :

– Qu'est-ce qu'on me raconte d'une blonde Américaine, fille ou nièce de l'ambassadeur de son pays, ou d'un autre personnage du corps diplomatique?

– Veux-tu parler de Gladys?

– Je ne sais pas son nom, mais qui est Gladys?

– Une cliente du cabaret, qui t'admire depuis longtemps. Elle s'assoit d'habitude à l'une de mes tables, avec ses amis.

– Ce qui ne t'autorise pas à la courtiser en dehors des heures de travail.

– Courtiser?

– Je sais que tu la vois et tu n'essayes même pas de te cacher.

– Je n'ai rien à cacher.

– Tu ne nies pas?

– Il faut d'abord s'entendre sur le mot « voir ».

– Tu vas dire que tu ne la cherches pas, que vous vous rencontrez à l'improviste, à la surprise de la demoiselle et à la tienne...

– Tu ne peux tomber plus juste.

Elle se versa une goutte de café, y ajouta une larme de cognac, et me

surveillant à sa manière à travers des cils baissés, elle ajouta à voix plus basse :

- Tu crois que cela me fait plaisir!
- Je ne songeais pas à t’offenser.
- Tous pareils, les hommes! Ils ne songent pas à offenser! Ils ne songent qu’à eux, leur plaisir, leur fantaisie, leur caprice. Mais si tu penses que je vais me contenter d’explications boiteuses, tu te trompes...

– Je dis pourtant la vérité.

Nous avons commencé de nous tutoyer, car l’on tutoie en espagnol comme en français, ce qui suppose dans les deux langues de l’intimité.

Je racontai ce qui s’était passé, c’est-à-dire peu de chose. Ce qui ne donna pas satisfaction à Pepita, ne lui permettant point de dramatiser avec chance de succès. Je dis que Gladys s’amusait à me parler, parce que je savais l’anglais; que je l’avais aperçue deux ou trois fois à la terrasse de *confiterías*; que Vittorio m’accompagnait et que son amie Anne, blonde comme elle, mais d’autre nuance, ne paraissait pas déplaire à mon Italien.

– Ne te gêne pas, mets la faute sur Vittorio... Je suppose que vous marchiez ensemble à Paris et continuez ici!

- Petit et méchant, ce que tu dis!
- Je vais peut-être trop loin.
- De quel droit, d’ailleurs, jugerais-tu mon passé?
- Mettons que je retire mes paroles...
- Elle se leva et arpenta la pièce, sans s’occuper de la cendre de sa cigarette, qui tombait sur le tapis.

Comme elle passait à ma portée, je l’attrapai par un poignet et l’attirai à mon côté. Peletonnée dans mes bras, elle faisait effort pour ne pas fondre en larmes.

- C’est vrai ce que tu racontes?
- La vérité nue.



– Tu promets de ne plus revoir Gladys?  
– Qu'est-ce que cela veut dire? Vais-je me sauver en courant, si je l'aperçois dans la rue?

– Sans te sauver, il y a moyen de te tenir à distance. Même en restant poli, ce n'est pas impossible. Quant à Vittorio, qu'il s'arrange. Si l'autre blonde l'amuse, cela le regarde. Et il n'a pas besoin de toi comme mentor.

Elle pencha la tête et demanda :

- Tu m'aimes?
- Tu en doutes?
- J'aime te l'entendre dire.

Elle se serra contre moi, m'embrassa dans le cou. Puis elle dit, la bouche près de mon oreille, d'une voix vibrante de violence mal contenue :

– Je serais capable de te tuer, tu sais, si j'apprends que tu me trompes avec une autre...

Je l'écartai de moi et la tins par les épaules, à bout de bras.

- Comme tu peux être enfant! À ton âge?

Elle se raidit et ses yeux se durcirent, chargés d'une lueur qui révélait le trouble qu'elle désirait cacher.

- Il y a longtemps que je suis plus une enfant!
- C'est ce que tu penses!
- Depuis Córdoba, j'ai grandi et vieilli. Et je sais ce que je dis. Je ne suis pas une fille des rues et je n'accepte pas qu'on me traite comme l'une d'elles. C'est clair? T'ayant tout donné, je n'ai l'intention de jouer nulle part le second violon, comme on dit en français. Tu fais mieux d'y penser! Depuis que je vis à Buenos Aires, les occasions ne m'ont pas manqué de me trouver un ami, un mari, un amant. Jusqu'ici, je ne me suis arrêtée à personne. Maintenant que j'ai choisi, je n'endurerais pas que Gladys ou Anne, ou une autre se dresse dans mon chemin. Tu peux te le tenir pour dit!

Elle parlait en sa langue, avec tant de rapidité, de vivacité, que je la suivais avec peine. Des intonations fluides et liquides, chantantes, coupées de poses gutturales et de ces accentuations argentines qui déroutent, quand, par exemple, elle disait *cadje* pour *calle*. Je transpose ici ses paroles, en donnant les sens, non la traduction, car maintes tournures et locutions employées n'étaient pas les miennes, même si elles signifient les mêmes choses.

Je l'appelai, car elle avait recommencé de marcher dans la pièce, en proie à une agitation croissante.

- Tu conclus trop vite et t'énerves...
- Veux-tu savoir ce que je ferais, si je savais que tu triches avec moi?
- D'abord, je ne triche pas. Ensuite, qu'est-ce que tu ferais?

J'essayais de crâner, non sans estimer qu'elle exagérait.

Elle se ravisa soudain :

– Non, je ne dirai rien. En temps et lieu, tu t'en apercevras. Mais souviens-toi que je ne suis pas une femme avec laquelle on s'amuse, et que l'on abandonne comme un vêtement usé, en vertu d'un caprice. Si j'ai un jour la conviction que tu te moques de moi, tu ne l'emporteras pas en paradis.

Elle se laissa choir sur le tapis et se mit à pleurer.

J'ai l'aidai à se relever.

– *Chiquita* il faut te ressaisir. N'oublie pas que tu travailles ce soir... Il faudra sourire comme d'habitude, te montrer gaie, gentille. Pas vrai?

– Je serais furieuse ou malade qu'il n'y paraîtrait pas. Je danserais avec le même entrain, la même ardeur. Tu le sais comme moi. Je danse sans y penser, comme je respire. Il n'y aura rien de changé, ce soir, à mes numéros.

Je la quittai peu après.

Soirée ne pouvait être plus mal choisie que celle qui suivit, pour me retrouver en présence de Gladys. Je revivais la scène de l'après-midi, ne sachant si je devais la prendre à la légère ou au tragique, quand l'Américaine parut, entourée de trois ou quatre personnes. Il me sembla que les yeux se tournaient vers elle d'un commun accord, pour m'envelopper ensuite.

Je jetai un regard à la ronde.

Seule une table restait libre, retenue de l'après-midi, et c'était l'une des miennes. Gladys et ses compagnons s'en approchèrent, la jeune fille me saluant d'un *Good evening* si retentissant, avec sa désinvolture habituelle, que je me crus le point de mire de l'assistance.

Et Gladys de confier à ses amis :

– C'est ici l'employé le plus utile de l'établissement, qui parle anglais, français, espagnol et se débrouillerait en latin, s'il venait un ministre du culte.

Et s'adressant à moi :

- Ce n'est pas la vérité?
- *At your service.*
- En français?
- Pour vous servir, mademoiselle!
- En castillan?

Je me contentai d'un haussement d'épaule.

Ils étaient quatre, qui me jetaient des questions dans une langue ou l'autre, avant de me confier leurs désirs de la même façon, aussi vite que les mots leur venaient. Jeu puéril qui les amusait. J'écoutais et écrivais, sans une remarque de plus que oui, non et merci.

La soirée n'en finissait pas.

Passé le premier moment, Gladys ne m'adressa point la parole. Elle ne m'accorda pas plus d'attention qu'aux autres garçons, mais je ne savais quand même de quel côté tourner la tête. Il me semblait que Pepita me surveillait de la scène, par une fente du rideau, et je ressentais une vague impression de culpabilité, qui revenait avec l'insistance d'une guêpe mordue de piquer.

Quand la danseuse parut en Carmen, cependant que l'orchestre enlevait l'air de *l'Amour est enfant de Bohême*, les cordes ajoutant leur plainte à la raillerie des autres instruments, je me demandai jusqu'à quel point la musique, censée apprivoiser les bêtes sauvages, mitraillait dans ma direction. La finale surtout, la menaçante finale qui se plaisait à répéter : *mais si je t'aime, prends garde à toi!* Que l'artiste connût ou non ces paroles, j'étais fondé à croire qu'elle n'en ignorait pas le sens. Tandis qu'elle évoluait, sa jupe décrivant de larges cercles autour de ses genoux gainés de nylon, les sons m'apportaient en douce l'avertissement de l'après-midi. Pépita, me disais-je, ne parle point pour le plaisir.

À deux ou trois reprises, je crus que ses yeux luisaient d'un éclat inusité, tournée vers cette partie de la salle où se poursuivait mon travail. Je devais être victime de mon imagination, Pepita ne pouvant m'apercevoir de si loin.

Vers minuit, quelqu'un me tira par la manche.

C'était l'un des machinistes, qui me remit une enveloppe.

- Pour vous *señor!*
- *Gracias.*
- Il n'y a pas de réponse.

Un billet en trois lignes, qui me priait de rencontrer Pepita après deux heures, à l'entrée du restaurant de la rue Parana, coin Tucumán.

Rien de plus. Un billet rédigé comme un ordre, à peine plus poli, d'une brièveté déconcertante.

Sur le coup, je restai figé. Ma première réaction fut de ne pas me rendre à l'endroit désigné, mais de gagner ma chambre et mon lit, d'affirmer ma volonté de liberté, ou de répugnance aux chaînes. Je me ravisai ensuite, me rappelant que la politesse garde toujours ses droits, et qu'une apparence de fuite confirmerait les soupçons qu'entretenait Pepita.

À l'heure fixée, j'étais au rendez-vous.

Pepita arriva à son tour, joua la surprise de m'apercevoir, hésita à accepter mon invitation, puis me précéda vers la table où l'on nous conduisit.

Elle examina les gens autour de nous, parut ne reconnaître personne, et satisfaite se plongea dans la lecture du menu.

– J'ai faim comme un loup, et toi?

– Plutôt comme un agneau.

Elle ne saisit pas l'allusion, ou fit semblant.

– Les agneaux sont herbivores, mais je vois que les salades ne manquent pas. Un choix de six : *seis ensaladas a elección*. C'est assez?

– C'est même cinq de trop.

Le garçon parti vers la cuisine, elle dit d'une voix qui s'efforçait de rester neutre, jouant avec les bagues de ses doigts :

– Si je ne me trompe, l'Américaine était là ce soir?

– Gladys?

– Oui, la blonde que tu appelles Gladys! J'étais loin, mais j'ai cru la reconnaître à ses cheveux. C'est celle qu'on m'a décrite...

– Elle est venue avec ses amis.

– Qui se précipitèrent vers l'une de tes tables, comme s'il n'en était d'autres à cinq kilomètres à la ronde.

– Table réservée de l'après-midi. Il faudra t'en prendre au maître d'hôtel, seul coupable.

Elle découvrit ses dents blanches dans un sourire, comme heureuse d'une découverte :

– Peut-être que tu t'entends avec le maître d'hôtel? En lui représentant, par exemple, que Gladys et ses compagnons ne mesquinent pas sur les pourboires. Qui me dit que tu ne remets pas sa tranche au maître d'hôtel? Vingt ou trente pour cent, ce n'est pas de refus! Les maîtres d'hôtel sont humains comme d'autres...

J'écrasai mon mégot dans le cendrier et levai les épaules.

– Enfin, si tu le veux...

– Tu avoues?

– Je n'avoue rien, mais tu me fais pitié! Tu inventes comme une fillette qui serait jalouse, méchante et injuste.

– Je ne suis pas jalouse.

– Il y paraît.

– Ce n'est pas de la jalousie que d'ouvrir les yeux. Prévention veut mieux que guérison. Parce que je préviens et me défends, ce n'est pas une raison pour m'accuser de jalousie. D'ailleurs, quand on aime, on est toujours un peu jaloux. Tu ne l'es pas, toi?

– Pas de la même façon, parce que je raisonne. Si je m'en abstenais, comment crois-tu que j'accepterais de te voir en scène chaque soir, ou chaque nuit, dans des robes qui ne ressemblent pas à celles des Carmélites, en face de centaines d'hommes qui t'applaudissent, et à qui tu envoies des baisers? Si j'étais jaloux à ne pas voir clair, comment penses-tu que j'endurerais ces individus qui tournent autour de tes jupes, cherchant à gagner tes faveurs? Si j'étais jaloux ou soupçonneux à ta manière, tu n'as pas idée des reproches que je t'adresserais, même immérités. Mais je te fais confiance, je n'analyse pas tes gestes et tes paroles, tes attitudes, pour leur attribuer des motifs compliqués.

Un à un, elle tira de son sac à main un bâton de rouge, un miroir et une médaille de la Vierge de Guadalupe, en argent.

Elle me tendit celle-ci :

– Je l’ai reçue ce matin du Mexique. Garde-la sur toi, pour qu’elle te porte bonheur.

– Et me préserve des dangers rampants de la jalousie...

– Que de gentillesse en peu de mots!

– Personne ne donne ce qu’il n’a pas.

Elle appuya son miroir à un verre et rougit ses lèvres.

– Tu sais quelle heure il est?

– Je ne sais pas, mais je m’en doute.

– Allons-nous-en.

Dans la voiture de taxi, elle dit encore :

– Tu sais, je ne veux pas être jalouse. Si je le suis, c’est parce que je t’adore.

Ce que tu supposes depuis longtemps. Mais je n’aime pas Gladys, parce qu’elle est trop jolie... Je n’aime pas les jolies femmes autour de moi, encore moins autour de toi. Tu t’imagines pourquoi? Si Gladys vient à l’El Baile, nous n’y pouvons rien. Mais tu pourras demander au maître d’hôtel de la diriger vers d’autres tables que les tiennes. Elle parle l’espagnol, de sorte qu’il lui est indifférent que le garçon sache l’anglais ou non. J’ai été aux renseignements et je ne manque pas d’antennes dans cette petite ville de Buenos Aires. Car c’est une petite ville que celle connue de nous! L’autre nous ne le voyons pas.

En descendant de la voiture, elle m’invita à monter chez elle.

– Tu ne crois pas qu’il est assez tard, ou de bonne heure, pour que je m’en aille?

- Là-haut, tu ne seras pas dehors. Rien qu'une demi-heure?
- Je sais comme les demi-heures se prolongent.
- Cette partie-là te regarde, pas moi...

Je restai sur mes positions et n'acceptai pas.

Deux querelles le même jour suffisaient. Il ne fallait pas que Pepita, passant du plaisant au sévère, des pleurs aux cajoleries, des menaces aux médailles, affermât davantage un empire déjà trop complet.



## CHAPITRE XII

À quelque temps de là, je confiai à Pepita que je projetais un voyage vers le nord, en direction de la pampa. Elle jugea l'idée excellente.

Occupé à gagner ma vie depuis mon arrivée d'Europe, je ne connaissais rien du pays en dehors de la capitale.

Je devais partir avec Vittorio et un ami à lui, Argentin d'origine italienne, qui s'appelait Sterni et travaillait dans le même bureau. Ils avaient ensemble une semaine de vacances et m'invitaient à me joindre à eux. Je représentai au directeur de notre personnel que c'était là une occasion unique pour moi, qui ne reviendrait pas de longtemps. Il m'autorisa à suivre mes compagnons et je communiquai la nouvelle à Pepita.

- Alors, tu crois que je dois accepter?
- Sans hésitation, Si je vivais à l'étranger, j'essaierais d'y voir le plus possible. Pousserez-vous jusqu'à Córdoba? C'est un si beau coin de terre que le mien, où l'on vient de partout! En route, du train, vous verrez assez de la campagne pour vous en fatiguer.
- Tu viens avec nous?
- Je ne puis songer à me libérer. Et tu vas t'ennuyer de moi, pendant une longue semaine?
- Je t'ai répondu d'avance en t'invitant.
- Je voulais badiner. Va et n'oublie pas d'ouvrir les yeux, pour me raconter ensuite.

Cette attitude de Pepita ne laissa de m'étonner, elle qui me surveillait de près et dont la jalousie me tenait en constante suspicion. Vittorio lui offrait peu de garantie, car elle se méfiait de cet *alter ego* depuis mes confidences quant à la jolie Anne. D'autre part, m'éloigner de la ville écartait la possibilité de rencontres avec Gladys. Pepita ne le disait point, mais elle pensait à cet aspect des choses. Je ne le sus que plus tard et compris mieux alors la sérénité de son acceptation. Car Pepita

voyait Gladys partout, même où elle n'était pas, et lui vouait une animosité proche de la haine.

Nous partîmes un dimanche, après une messe matinale à la cathédrale et l'arrêt rituel à la chapelle du libérateur San Martin, gardée nuit et jour par trois blanches statues de marbre et deux grenadiers en uniforme. L'endroit m'intéressait par sa richesse et son patriotisme. Fiers de leur pays et de son passé, les Argentins invitent les peuples à l'orgueil national.

Avant d'atteindre à Rosario, puis à Córdoba, le train arrête dans de pauvres villages que les siècles changèrent peu, traverse après Córdoba la province de Santiago del Estero, pour arriver enfin à la vieille ville coloniale de Tucumán, où les peuples unis de l'Amérique du Sud proclamèrent leur indépendance en 1816.

Qu'on le croie ou non, Gladys voyageait dans le même train que nous, mais dans un autre wagon, avec compagnes et compagnons. Coïncidence à laquelle Vittorio ne paraissait pas étranger. Car Anne tenait rang dans l'arrière-garde, et Vittorio découvrit par le plus pur hasard les jeunes filles et leur suite. Histoire cousue de fil blanc. Vittorio savait que Pepita ne prisait point Gladys, et lui-même ne se montrait guère enchanté de la danseuse, redoutant que l'idylle argentine ne se terminât comme la parisienne, ou plus mal. En conséquence, il ne m'avait pas prévenu que la fuite vers la pampa s'assimilerait à une manière de congrès des nations.

Vittorio tournait plus que jamais autour d'Anne, ce qui signifiait Gladys dans une imposante mesure, et je conclusais qu'il ne se scandaliserait d'aucun intérêt porté à cette dernière, au détriment de la señorita Torres. Il me parlait en termes flatteurs de l'amie de son amie, et je discernais mal s'il présentait une appréciation objective, ou se chargeait de commissions indirectes pour le compte de l'Américaine. Peut-être avait-on monté dans le train une simple blague, dans le dessein de se payer ma tête, sans escompter de suites fâcheuses.

Il arriva que la farce ne m’amusa point. Si je n’entretenais de griefs à l’endroit de Gladys, je ne jugeais pas nécessaire d’ajouter à la jalousie de Pepita, qui s’alimentait d’elle-même. Je dis donc à Vittorio ce que je pensais de sa stratégie – si c’était là le mot – et nos vacances s’assombrirent d’autant. Les miennes d’abord à cause des répercussions qu’engendrerait le moindre bavardage.

Je ne raconterai pas dans le détail le voyage, insignifiant en regard des événements qui l’allaient suivre. Du train, nous vîmes le visage uniforme et divers de la pampa. Des champs de blé ou de lin à l’infini, sous un soleil implacable. Des pâturages où broutaient ensemble, ou séparés, des moutons et des bêtes à cornes. Des milliers de bestiaux inoffensifs et passifs, dans cette immensité plate qui avait connu tant de bravoure et de générosité, de brigandages, de scènes de carnage : lutte des Indiens et des pionniers, chevauchées folles des gauchos, prouesses des militaires poursuivant leur double tâche d’ordre et de liberté.

Dans les parties cultivées, les *estancias* ressemblaient à des hameaux avec leurs dépendances, les habitations des ouvriers agricoles et les autres bâtiments, leurs brise-vent de saules et de peupliers, d’eucalyptus ou de pins. Ailleurs la steppe à perte de vue, coupée parfois de cours d’eau, où errent des animaux qui semblent n’appartenir à personne. Ça et là, dans la plaine, le dense feuillage de l’*ombu* solitaire, sorte de peuplier dont l’ombre invite au repos, et qui donne la même impression que l’oasis de palmiers stériles, dans le désert d’Afrique brûlé de vents chauds.

Vittorio demanda ce que je pensais de l’ensemble.

– Ce que je prévoyais d’après mes lectures, mais il y a quand même surprise. On ne se représente pas la pampa, ni la prairie canadienne ou américaine de l’Ouest, à moins de contacts personnels.

– Content de ton excursion?

– Non.

J'ajoutai, le regardant en face :

– Et ne va pas me demander pourquoi!

– Cela te tracasse à ce point?

– Même davantage.

– Si j'avais su...

Il me confia alors que les jeunes filles ne se rendaient pas plus loin que Rosario, où elles nous quitteraient. Leur voyage n'avait rien de commun avec le nôtre. La veille du départ, Vittorio rencontrait Anne, qui lui disait l'échappée projetée avec Gladys et d'autres. À la fin, il y avait coïncidence. On faisait route ensemble jusqu'à Rosario, d'où nous continuerions jusqu'à Córdoba. On ne me révélait rien au départ, pour s'amuser de ma surprise, mais personne ne s'imaginait que je prendrais la plaisanterie au tragique.

– Tu n'es pas dans ma peau!

– À laquelle Pepita va s'en prendre?

– Il est probable.

– Si tu savais comme je regrette...

– C'est que j'en ai assez de soupçons et querelles, et ne tiens pas à courir après.

Navré, Vittorio ne savait que répondre.

C'était le premier nuage entre nous, et il fallait qu'une femme en fût cause. Ce qui, à l'analyse, ne frisait pas l'in vraisemblance.

Vittorio s'affligeait autant que moi de la situation, sinon plus, à cause de la responsabilité qu'il s'attribuait.

J'essayai de le rassurer.

– Sois tranquille, cela ne changera rien à notre amitié. Vous me plongez ensemble dans l'eau bouillante, parce que Pepita jalouse Gladys, mais tu l'ignorais comme les autres. J'aurais dû te tenir au courant. J'arrangerai les choses en temps utile et tu me donneras un coup de main, s'il y a lieu.

Il me le promit et il eût promis n'importe quoi.

- Qu'est-ce que tu décides?
- Je rebrousse chemin.

Je descendrais à Rosario, sauterais dans le premier train en direction de la capitale, avec l'intention de raconter ce qui venait de se passer. Pepita me saurait gré de ma franchise. Elle apprendrait l'escapade par moi, non par d'autres. Je ne me cacherais pas. Je pouvais me taire et laisser porter, mais qu'arriverait-il, une semaine ou six mois plus tard, si la señorita découvrait d'elle-même le pot aux roses? Mieux valait prévenir les coups.

Gladys, qui ne se douta de rien, quitta la gare en arrivant à Rosario. Des connaissances l'enlevèrent avec Anne, dès qu'elles parurent.

Appuyé de Storni, Vittorio m'engagea en vain à le suivre.

- Tu gâtes tes vacances et les nôtres.
- Je n'y suis pour rien.
- Oublie et viens avec nous!
- Je verrai Córdoba une autre fois.
- C'est ce que tu penses.

Je le pensais, mais je ne vis jamais la belle ville au pied des montagnes. Je n'en connais que la description de Pepita. Quand je quittai le pays, j'en avais assez de Córdoba dans la personne de la danseuse.

En attendant le train du retour, qui mit plusieurs heures à arriver, je tuai le temps à lire des journaux. Puis j'allai manger. Je ne parlai à personne. De Rosario, je ne garde que le souvenir de la gare. Je ne vis rien de l'immense port, ni des rues réputées pour leur commerce, ni des « élévateurs » à grains.

De la banquette, regardant le paysage se dérouler sous mes yeux, je me rappelais les facteurs qui déterminèrent la conquête de la pampa, et par suite le développement du pays. Leur énumération étonne : le bateau à vapeur et le chemin de fer, la carabine Remington, le fil de fer barbelé. Le navire de Fulton amena les émigrants européens et permit l'exportation des viandes qui se perdaient; le train engagea les hommes à exploiter les richesses latentes et l'intérieur, au lieu de se parquer dans les villes du littoral; la carabine à répétition mata les Indiens maraudeurs et le fil de fer limita la propriété, entoura les champs de céréales, obligea à l'ouverture des routes, mettant fin aux déprédations des indigènes, gauchos et autres fauteurs de désordre, incapables de disparaître dans la plaine après un mauvais coup.

Je finis par arriver et dès le lendemain matin téléphonai à Pepita. Elle n'était pas levée. Deux heures plus tard, je sonnais à sa porte.

– Je ne t'attendais pas avant une semaine. Que s'est-il passé? Et Vittorio, Storni?

– Rendus dans ta ville natale ou plus loin.

– Pourquoi es-tu revenu?

– Je t'explique...

Je racontai, sans omettre un détail.

Elle écoutait le regard vague, sceptique, et ne me quittait pas des yeux. Quand j'eus fini, elle se contenta de dire :

– Je le savais.

– Tu savais quoi?

– Jusqu'au départ, je savais tout. Par exemple, que Gladys était de la partie avec Anne, Pour le reste, je n'ai que ta parole.

– Qui t'a raconté des contes de fées?

Elle se mit à rire.

– Je ne suis pas au monde d’hier soir. J’ai, tu peux me croire, mes sources d’information. Je connais pas mal cette ville, où je vis depuis longtemps. J’y ai des amis qui voient, entendent, et ne souffrent pas de paralysie de la langue.

Une idée saugrenue me vint :

- Tu n’as toute de même pas dépêché un détective à mes trousses?
- Je te répète que je ne suis pas née d’hier.

Elle ferma les yeux et, comme si elle se parlait à elle-même :

– Entre nous, je suis fatiguée de cette Gladys qui ne t’intéresse pas, mais qui sort de terre, chaque fois que j’ai le dos tourné. À la fin, qu’est-ce que cela signifie? Peux-tu répondre, ou vais-je croire que tu joues l’innocent pour donner le change?

- Veux-tu insinuer...

Elle ne me donna pas le temps de continuer.

– Je n’insinue pas, mais j’en ai jusqu’aux oreilles, comme je t’ai dit. Je n’insinue rien, mais je vois clair. Ce n’est pas ta faute, ce n’est jamais ta faute, mais ce n’est pas la mienne non plus, si la blonde Gladys se tient sur tes talons, ou si c’est toi qui la poursuis. À l’El Baile, à la *confitería*, dans la rue, les magasins, jusque dans le train qui quitte la capitale, quand tu pars en vacances! Tu ne prends le train qu’une fois en dix ou douze mois, et Gladys est là! Tu parles de hasard, de coïncidences, mais c’est étrange comme le hasard vous sert et comme les coïncidences se répètent. Vous multiplieriez les efforts pour vous rencontrer, vous parler, vous trouver l’un avec l’autre, que vous ne réussiriez pas mieux qu’en vous abandonnant au hasard. Il fait les choses, le hasard! À la fin, me prends-tu pour une sottise?

- Je te dis la vérité.
- Admettons. Mais jusqu’à quel point venez-vous en aide aux événements?

C’est ce que je désirerais savoir. La vérité! Il y a moyen de respecter la vérité, de la dire sans la dire toute...

– Si j’avais été aussi fourbe que tu le laisses entendre, est-ce que j’aurais quitté mes amis à Rosario pour revenir?

La voix sifflante, le défi dans les yeux, elle reprit :

– Et si tu t’aperçois qu’on te suit, est-ce qu’il ne serait pas d’heureuse tactique de revenir sur tes pas? Est-ce qu’il ne serait pas habile d’apparaître pour me convaincre de ton innocence? Mais serais-tu revenu de la même façon, si tu avais cru tes manigances insoupçonnées? C’est là ce que je ne sais pas, et ne saurai jamais. Jusqu’à quel point te méfiais-tu, et dans quelle mesure manœuvres-tu maintenant pour m’amadouer?

– La jalousie t’aveugle.

– Toi, c’est Gladys qui t’aveugle!

Les choses s’envenimant, je ne voyais rien à gagner et décidai de m’en aller.

À la porte, Pepita me jeta encore :

– Tous pareils, les hommes! Des égoïstes et des coureurs de jupons! Après une femme, une autre... Deux ou trois en même temps, à la condition de savoir brouiller les pistes. Et nous devons, nous autres, fermer les yeux, nous contenter des miettes qu’on nous abandonne, de la concurrence déloyale, du ménage à trois, de l’éternel triangle, des situations les plus humiliantes. Si tu penses que j’accepte pareil état de choses, tu te trompes.

– Je reviendrai quand tu seras plus raisonnable.

– Plus raisonnable?

– C’est ce que je dis, pas plus.

– Entre Gladys et moi, tu n’as qu’à choisir.

– Je ne puis tout de même assassiner Gladys?

– Ce serait peut-être une solution, mais il n’y a aucun danger que tu lui veuilles du mal. Au fait, je pourrais m’en charger, si cela te répugne...



Je n'attendis pas la suite.

Je ne me montrai pas de la semaine au cabaret. Il me restait trois jours de liberté et j'en profitai. Je me promenai par les rues, visitai quelques monuments et musées, dont celui des Beaux-Arts, que je revoyais toujours avec plaisir. On ne se lasse pas du Greco et de Goya, de Rodin, de Gauguin. Le musée contenait aussi des œuvres argentines, où les artistes essayent de rendre l'immensité des paysages, leur lumière et ce qu'ils appellent la vibration de l'espace infini. Je rappelle en particulier les tableaux de Bernaldo de Quiros, si évocateurs des gauchos et de leurs mœurs.

J'allai du côté du port où j'arrêtai chez Pedro Gonzalez. François continuait d'y régenter la cuisine, secondé d'un *criollo* de dix-sept ans, intelligent et paresseux, qui se déclarait malade deux jours sur quatre. D'une colère à l'autre, François ne dérougissait pas. Il menaçait chaque soir de remettre son tablier, si on ne lui adjoignait un marmiton plus dégourdi. Pedro l'engageait à patienter, sans révéler que l'adolescent désinvolte était un neveu à lui, fils d'une sœur qu'il voulait aider, et qui s'aidait lui-même le moins possible.

Le patron me reçut à bras ouverts.

- Tu ne viens pas souvent, tu nous oublies! Que se passe-t-il?
- La vie continue.
- Bonne.
- Des hauts et des bas, et des cahots.

Il courut chercher à la cave une bouteille grise de poussière, qu'il apporta couchée dans un panier à sa taille, et déboucha avec d'infinies précautions.

- Concepción, tu la vois souvent?
- Chaque jour ou chaque soir, puisque nous travaillons ensemble. Ou, ce qui est mieux, dans le même établissement.

– Ce n'est pas ce que je veux dire. On me raconte que tu la vois en dehors d'El Baile. C'est vrai?

– Cela arrive.

– Tu vas faire le cachottier, maintenant?

– Je n'ai rien à cacher, mais je n'ai non plus rien de sensationnel à vous confier. Concepción est venue vous voir.

– Pas depuis longtemps.

Il se frotta les mains, chercha sous son comptoir de quoi fumer, tira sur les pointes de sa moustache grise, emplut de nouveau les verres.

– Moi, j'aime beaucoup Concepción... Depuis qu'elle est haute comme une chaise. Elle fait son chemin, la petite! Et ce qu'elle est jolie... D'ailleurs, tu as trouvé cela sans moi. Dommage que je n'aie pas ton âge, parce que... Mais je parle pour ne rien dire, elle ne voudrait pas de moi. Concepción ressemble à son père, Jose Torres. Un brave homme et travailleur, un artiste à sa manière, qui ne vivait que pour sa fille. Quel malheur qu'il soit mort si jeune! Comme il serait fier d'elle, s'il la voyait aujourd'hui! À y songer, peut-être moins qu'on ne le pense, car je doute qu'il approuverait la carrière choisie par elle. Tu sais que nous avons grandi ensemble, Jose et moi. Nous étions aussi pauvres l'un que l'autre, mais il est devenu professeur à l'université. Je t'assure qu'il a travaillé! Il n'y avait rien pour l'arrêter, le rebuter. Ce qu'il était ambitieux! Quand il se mettait quelque chose en tête, il ne lâchait pas. Décidé, tenace, têtu, capable de bûcher vingt heures par jour!

– Pepita a de qui tenir!

– Pepita? Tu parles de Concepción?

Je dis pourquoi je l'appelais Pepita et j'ajoutai, pour connaître sa réaction :

– Est-ce qu'elle serait portée à la jalousie, Pepita-Concepción?

Le bonhomme me regarda avec des yeux ronds, les mains croisées sur son ventre.

– Pourquoi la question?

– Je puis la poser?

– Pour dire le vrai, je ne sais pas. Mais rien n'est impossible. Est-ce qu'elle ressemblerait à sa mère? Si Concepción est jalouse, je plains l'homme qui s'éprendra d'elle.

– Sa mère était jalouse?

– Jalouse, ce n'est pas le mot! Je l'ai connue dans mon temps, Carlota Ramon. Elle se montrait si jalouse de Jose que c'en était une maladie. Si Concepción suit sa mère sur ce terrain, je te conseille d'être prudent. C'est le moins que je puisse dire. Peut-être vaudrait-il mieux ne pas t'amouracher trop... Tu ne sais où cela conduirait, ni moi. Concepción, elle est un peu comme ma fille. Je l'aime bien, je ferais pour elle n'importe quoi, mais si elle est jalouse... Je tremble déjà, rien que d'y penser!

Pedro ne pensait pas si bien dire.

Il leva son verre.

– Si elle ressemble à Carlota!

– Vous n'êtes pas encourageant, señor Gonzalez?

– Non, pas encourageant...

La dernière fois que je vis Pepita, elle me fit une scène que j'hésite à me rappeler, tant elle m'humilia. Vittorio ne se trompait guère, quand il laissait entendre que mon aventure pouvait tourner aussi mal que celle de Paris. Il avait raison et Pedro de même. Tout le monde avait raison contre moi, qui croyais avoir raison contre le monde entier.

Cette dernière fois, il ne fut pas question de Gladys, mais d'Anne. Non pas d'Anne à cause de Gladys, mais d'Anne à cause d'elle-même.

Un après-midi que je m’amusais aux devantures de la *calle* Florida, avant de me rendre au cabaret, j’aperçus quelqu’un devant moi. La foule était si dense que les promeneurs débordaient du trottoir dans la rue, aucun véhicule n’ayant accès à la chaussée. Il en est ainsi là-bas dans certaines artères, à des heures déterminées. Anne sortait d’une librairie. Je ne l’avais pas revue depuis le voyage manqué de Córdoba et je m’informai, pour dire quelque chose, de son séjour à Rosario. Nous marchions coude à coude, poursuivant notre innocente conversation, quand je me trouvai en face de Pepita. Je présentai l’une à l’autre ces demoiselles, et rien ne clocha jusqu’à l’angle de Diagonal Norte, où Anne s’excusa et nous quitta. Je continuai de marcher auprès de Pepita, qui paraissait d’excellente humeur et m’invita chez elle pour le lendemain.

C’est alors qu’elle s’ouvrit et m’enleva mes illusions de la veille, quant à sa sérénité.

J’entrais à peine qu’elle se porta à l’attaque.

– Donc, c’est Anne après Gladys? Tu ne peux dire le contraire. En plein jour, en pleine rue Florida, au vu et au su de la population! C’est le cas de dire que tu ne te gênes pas. D’ailleurs, pourquoi te gêner? Pas à cause de moi?

– Je venais de la rencontrer, comme je t’ai rencontrée ensuite.

– Facile de rencontrer les gens, quand on leur donne rendez-vous... Moi, tu ne m’attendais pas et je vous ai dérangés. Cela faisait pitié de vous voir l’air. Anne a profité du premier prétexte pour se sauver. Elle ne savait que dire ni de quel côté tourner les yeux. Était-ce assez ridicule! Vous étiez comme deux enfants qu’on vient de surprendre à voler des friandises...

– Comme tu es renseignée!

– Garde ton ironie pour toi, et ton esprit! Tu en auras encore besoin, ne les gaspille pas... Mais où était Gladys, pendant que tu te promenais avec Anne? Tu vas me dire que tu n’en sais rien, ce qui est possible. Car je pense à une chose : ton amie Gladys, ce n’était peut-être qu’un paravent pour cacher Anne, et ne m’as-tu pas dit toi-même que Vittorio faisait de l’œil à la nommée Anne? Pour me lancer

sur une mauvaise piste, on ne saurait trouver mieux! Tu parles sans cesse de Gladys, tu laisses Anne dans l'ombre, tu ajoutes que Vittorio commence de courtiser cette dernière... Mes soupçons portent vers la mauvaise personne et tu te moques de moi, dans mon dos, pendant que tu roucoules auprès d'Anne et te crois caché par Gladys innocente, qui fait ton jeu et ne se doute de rien... À mesure que j'y pense, je comprends mieux. Parce qu'Anne était toujours là, dans vos petites rencontres. Même dans le voyage vers Córdoba! La preuve de ta fourberie, c'est que tu me parlais de Gladys chaque fois, te rendant compte que son nom m'exaspérait, et que tu mentionnais à peine celui d'Anne. Par chance, que j'ai fini par voir clair!

Devant ce flot de paroles et cette dialectique, je me demandai si elle n'avait pas bu. Elle n'avait pas cette habitude, mais il ne lui répugnait pas d'accepter un verre de vin et je savais aussi, pour l'avoir vu, qu'elle relevait volontiers un café noir de cognac ou de rhum.

Je me levai et poussai la porte de la cuisine.

– Qu'est-ce que tu cherches par là?

Je montrai de la main la bouteille à moitié vide, la tasse et la cafetière, à un bout de la table.

– Tu veux du café?

– Ce n'est pas là l'idée...

– Alors?

– *Chiquita*, je m'en vais.

– Tu t'en vas! Pourquoi? Parce que je t'ai jeté à la face ce que tu caches depuis si longtemps? J'imagine que cela ne te fait pas plaisir, mais est-ce ma faute, à moi, si tu mènes une vie double ou triple! Dis, est-ce ma faute?

– Ce n'est pas le temps de se quereller. D'ailleurs, ce n'est jamais le temps. Tu vas te coucher et te reposer, avant de te rendre à ton travail...

– Me reposer? Qui t’a dit que je suis fatiguée? Il est probable que je le suis moins que toi...

– Je te verrai une autre fois, quand tu te porteras mieux.

Elle me barra le chemin et cria, les yeux luisants de colère :

– C’est parce que tu te sens coupable que tu veux t’en aller? C’est parce que j’ai deviné juste! C’est parce que tu as peur de répondre, c’est parce que...

Elle se vida un verre de cognac, dont elle avala la moitié d’un trait.

– Non! Tu ne partiras pas comme ça! Avant de t’en aller, tu vas admettre que j’ai raison. Je le sais et tu vas l’admettre... Tu vas me dire si c’est Anne que tu aimes, ou si c’est moi! Tu vas choisir entre les deux, entends-tu?

– Je reviendrai...

– Pourquoi revenir, quand tu es rendu?

– Aujourd’hui, tu ne me parais pas en état de causer avec calme. Une autre fois, quand tu seras mieux... Bon, laisse-moi passer?

– Tu ne passeras pas!

– Laisse-moi passer, te dis-je, et sois raisonnable, Une autre fois, nous reviendrons sur tout cela.

Comme elle ne bougeait pas, je la pris aux épaules et essayai de la ranger un peu. Mais dans le même instant, elle se pencha de côté, saisit je ne sais où un stylet à lame effilée et frappa dans ma direction, le regard affolé, la bouche ouverte comme pour mordre, et elle me jeta en même temps :

– Je t’avais averti, si je te prenais à me tromper...

Je levai le bras dans un réflexe de défense et la saisit au poignet, serrant à briser les os, et le mince poignard tomba sur le paquet de tuile. La lame avait coupé la manche de mon veston et effleuré la peau, à la hauteur du coude.

Dès le lendemain, je commençai mes préparatifs de départ.

L’épisode argentin prenait fin.

## CHAPITRE XIII

Dans le bleu du matin, les grives à fâlle rousse cherchaient des insectes et des vers.

Elles sautaient d'une touffe à l'autre, d'une motte vite examinée à une plate-bande prometteuse du jardin, se précipitaient tout à coup vers un point, revenaient sur leurs pas d'oiseaux, la tête penchée et l'œil aux aguets, l'oreille à l'écoute.

Six heures sonnèrent. Je venais de me lever, de me laver, et regardais en bas dans la plaine, loin vers l'est, le soleil pâle qui perçait les brumes. Une odeur de café m'arriva de la cuisine, puis une voix d'homme cria :

- Déjeuner!
- On y va...

Un dernier coup d'œil au paysage et je rentrai. Les branches du verger ployaient vers le sol, chargées de fruits lourds. L'air sentait la terre et le bois humide, les pommes tombées. Il faisait ensemble doux et frais. Un chat jaune accourut de l'étable, qui me frôla les jambes en montant les marches du perron. De chaque côté du chemin pierreux, qui se transforme en sentier pour escalader la montagne vers le Pain de Sucre, luisaient des pissenlits d'automne, déjà fleuris, et des toiles d'araignées pesantes de rosée.

Je poussai la porte et dis :

- Bonjour, messieurs-dames...
- Bien dormi la nuit passée?
- Pas mal, pas mal. Même très bien!

Jacqueline demanda :

- C'est aussi beau ici que là-bas?
- Pas de la même façon. Moins beau dans un sens et mieux dans l'autre...

D'abord, parce que c'est chez nous! Il faut avoir été parti longtemps pour sentir ces choses.

- Bon, qu'est-ce qu'on va vous offrir?
- Je mange ce qu'il y a sur la table, comme les autres.

J'étais depuis deux jours à Saint-Hilaire, dans un verger de la montagne. Je travaillerais à la cueillette des pommes, pendant les quelques semaines qu'elle durerait, puis à la vente des fruits, ou à l'entreposage des variétés hivernales, après quoi je reprendrais la route. Comme un chemineau, un vagabond. N'étais-je le vagabond qui court le monde? En rapide succession, l'Ontario du sud, la France et l'Argentine, puis la campagne paisible et aérée de Saint-Hilaire.

À peine si, à travers mes pérégrinations, j'avais eu le temps d'atteindre à mes vingt et un ans. Majeur depuis une quinzaine, je devenais un homme aux yeux de la loi, libre de circuler à mon gré. Le doigt sur le calendrier, je m'embarquai à Buenos Aires, en route pour New York et Montréal, sans me soucier des points intermédiaires. J'avais de l'argent et payai mon billet avec une désinvolture de richard. Pour une fois, je n'admire pas l'océan des hublots d'une cuisine torride.

Je n'avais pas revu Pepita. Ni Anne ni Gladys.

Vittorio se chargeait de ces deux dernières, à qui il raconterait l'histoire de son choix. Que ma mère, par exemple, me mandait en vitesse, par voie d'un câblogramme, éplorée, pour assister aux derniers moments de mon père ou de mon grand-père, frappé d'une maladie inexorable. Je lui abandonnais la maladie. De même le soin de s'expliquer quant au mot vitesse, car le navire n'irait pas plus vite que tant de nœuds à l'heure, dans le nombre de jours nécessaires pour le voyage.

J'allai voir Pedro et François, leur promettant de revenir à la première occasion. Gonzalez me donna deux bouteilles de son fameux Chianti, celui des circonstances solennelles, et François, malgré mes protestations, une boîte de cigares.

- Pour que tu te souviennes de nous à bord.



- Je ne vous oublierai jamais, ni l'un ni l'autre.
- Tu nous donneras des nouvelles?
- Et je vous enverrai du sucre d'érable, le printemps prochain.
- *Adios!*
- *Adiosito!* corrigea l'un d'eux.

Il ne voulait pas d'un adieu final, employait un diminutif qui laissât quelque espoir de retour.

Le plus ennuyé fut encore Vittorio, qui n'acceptait pas l'idée de la séparation.

- Tu me quittes, après que j'ai couru la moitié du globe à ta suite!
- Qu'est-ce que tu veux! Je ne puis rester ici plus longtemps. Je n'y vivrais pas sous la férule de Pepita, dans la crainte perpétuelle d'une scène ou d'un esclandre.

- Si je m'écoutais, je te suivrais au Canada...
- Qu'est-ce qui t'en empêche?
- Tu t'en doutes?
- Anne?
- Tu n'y es pas. Anne quittera un jour ce pays et il n'en sera plus question.

Du moins, c'est ainsi que je vois les choses. Pour l'instant, il y a plus sérieux. Je commence mes études de droit, dès l'ouverture des cours à Santa Fe. Cela fera plaisir à mon père et je crois que c'est la meilleure solution.

- Tu finis par où tu devais commencer?
- Si tu veux. Au vrai, j'ai perdu assez de temps. Ne penses-tu pas? Je ne vais pas gaspiller ma vie plus longtemps à errer sans but, comme un bateau sans voile. Mais cela me peine de te voir partir. Crois-tu que tu reviendras?

- Ce n'est pas invraisemblable.

Une semaine plus tard, j'étais en pleine mer.

Je ne raconterai pas la traversée, longue et sans incidents. Elle ne ressemblait pas aux précédentes. Vie de touriste, de paresseux, de fainéant. Plusieurs escales dont nous n'attendions aucune surprise, mais les seules diversions. Je finis par arriver à New York, où je passai trois jours. Puis j'achetai mon billet pour Montréal.

C'est aux alentours de Saint-Jean que la conversation s'engagea avec Siméon Larocque. Il revenait des funérailles d'un parent, à Brooklyn. Propriétaire d'un verger à Saint-Hilaire, au flanc de la montagne, il avait hâte de s'y revoir. Les pommes d'été mûrissaient et il s'inquiétait des insectes, des arrosages, du vent, de la grêle possible. Il manquait aussi de main-d'œuvre, n'ayant d'enfants que des filles, dont l'aînée aurait quinze ans à l'automne. La récolte s'annonçait abondante et il se demandait où dénicher de l'aide, à un coût non prohibitif. Il avait sur sa terre une douzaine de bêtes à cornes et travaillait de l'aube à la nuit, avec sa femme et les jeunes, pour venir à bout de la besogne. Pendant son absence, un voisin donnait un coup de main pour le train, matin et soir.

Siméon parlait et j'écoutais.

Je crus aussi que je tenais mon affaire. Pourquoi pas? Autant Saint-Hilaire qu'un autre endroit, avant de m'orienter de façon finale. Travailler au grand air me changerait des cuisines, cafés et restaurants. Avant de me présenter aux Trois-Rivières, où je ne savais la réception qui m'attendait, un semblant de pied-à-terre avait son importance. Puisque Siméon songeait à « engager », j'étais son homme. Même s'il ne s'en doutait pas. Les circonstances me permettaient d'accepter des gages modestes, mais comprenant l'essentiel : le couvert et le lit.

Plus je m'y arrêtais, plus je me découvrais une vocation de pomiculteur qui s'ignore. Je tâtai petit à petit le terrain, pour dire à la fin que j'étais sans emploi, libre comme l'air et que je devrais gagner ma vie dans quelques semaines. J'arrivais de voyage, mais il me faudrait caser avant longtemps. Sans insister, je glissai entre

deux phrases que mon père était membre du Barreau de la province, afin de calmer des doutes éventuels sur ma valeur morale ou ma respectabilité. Je voulais travailler et j'étais solide. Près de six pieds de taille et cent quatre-vingt-dix livres de poids. Siméon pouvait raisonner qu'un baril de pommes ne me pèserait pas aux bras.

Quand enfin il s'ouvrit, je m'empressai de ne pas comprendre. Je le laissai venir et me gardai de paraître affamé, pour qu'il ne m'offrît pas un salaire ridicule. Au contraire, je racontai que j'avais de l'argent de côté et pouvais attendre. Nous finîmes par nous accorder sur le principe, après quoi l'on s'occupa des détails.

– Je vous emploie pour la récolte, mais ne promets rien pour l'automne et l'hiver. Cela vous va?

– Cela me va.

– Quand commenceriez-vous?

– Demain, si vous voulez.

– Vous ne vous rendez pas d'abord chez vos parents? C'est ce que je croyais à vous écouter.

– C'était mon programme, mais un programme se modifie. Si cela vous convient, je me rends chez vous et vous m'essayez. Plus tard, on verra. Si je fais votre affaire, vous me donnerez congé une fin de semaine et j'irai me montrer aux miens. Un peu plus tôt ou un peu plus tard... Il y a trois ans que je suis parti et personne ne m'attend. Où en êtes-vous avec vos pommes?

– À celles d'été, mais elles ne dureront pas longtemps.

– Va pour les pommes d'été!

Et voilà comment je passai de Buenos Aires à la montagne de Saint-Hilaire, de l'El Baile bruyant à un calme verger de quatre cents arbres.

Je ne m'enrichirais pas à mon nouveau poste, mais je mettais le pied à l'étrier. J'avais aussi un toit au-dessus de la tête, ce qui compte en pays nordique. Si mon père me recevait mal, me gardant rancune, ce serait préférable à la belle étoile.

Je cueillis donc des pommes du matin au soir, tandis que le patron les allait vendre de porte en porte dans les rangs, avec cheval et voiture. Les variétés estivales ne se conservant pas, on en disposait sans tarder. Les « jaunes », transparentes n'étaient plus et les dernières « duchesses » devenaient farineuses. Ce serait dans quelques jours les « melbas », qui à leur tour partiraient vite. Aussi longtemps qu'elles tiennent aux branches, luisantes et de chair ferme, tachées de rouge sur une face, on croirait qu'elles vont garder jusqu'aux Fêtes. Mais elles amollissent en un rien de temps et il importe de les utiliser quand, ni vertes ni mûres, leurs pépins commencent à peine de brunir.

Madame Larocque et Jacqueline m'aidaient, de même que les fillettes Jeanne et Denise, ces dernières âgées de onze et treize ans. Jacqueline n'en avait pas quinze, en paraissait vingt et s'imaginait les dépasser.

D'ailleurs, il y paraissait.

Ce qui n'empêchait point de trier des pommes et de les préparer pour le marché, selon des instructions que je suivais à la lettre.

À voir et entendre Jacqueline, on eût pensé qu'elle se croyait la première femme à se profiler sur mon horizon. Je me gardai de la détromper, ne nommai devant elle ni Thérèse ni Raymonde, encore moins Pepita.

Au vrai, qu'advenait-il de Thérèse, depuis si longtemps que je l'avais quittée? Je l'ignorais, mais le saurais bientôt. Dire qu'il me suffisait de me rendre à un appareil de téléphone pour lui parler, l'entendre, trouver son sourire dans les inflexions de sa voix! Si parfois je songeais à Thérèse, en France et sur le navire qui voguait vers l'Amérique du Sud, je l'oubliais avec trop d'insouciance dans la ville du bon air. J'y gravitais dans l'orbe de Pepita, subjugué par elle, et négligeai le reste de l'univers.

Jacqueline était avenante et jolie, d'un beau caractère, même bonne pâte. Encore timide, ce qui tenait à son âge, mais la jeunesse est un défaut que chaque jour corrige et le reste vient par surcroît. Jacqueline tirerait son épingle de n'importe quel jeu. Elle venait de terminer ses études, non pour posséder le fond de la science, mais parce que l'école du rang ne pouvait plus rien lui enseigner, que son père ne jugeait pas opportun de l'envoyer au couvent, et qu'on avait besoin d'elle à la maison.

Pour s'affairer dans le verger, monter aux échelles et saisir les fruits charnus au bout de ses bras ronds, un diplôme enluminé ne s'imposait pas. Elle portait au travail une chemise de coton et des salopettes, s'amusait de cet accoutrement et disait qu'elle ressemblait à un garçon. Ce qui était faux. Rien chez elle ne suggérait un homme, mais le contraire multiplié par dix, ce dont personne ne se plaignait.

La journée terminée, je me sentais rompu. Je mangeais avec les autres et n'éprouvais qu'un désir : celui de disparaître et dormir. Le grand air me fatiguait plus que l'activité physique. Je cognais des clous sur ma chaise, pendant que Siméon s'informait du rendement et traçait le programme du lendemain, Jacqueline essuyait la vaisselle, glissant çà et là un mot dans la conversation.

Quelqu'un allumait la lampe, car l'électricité n'existait pas en dehors des villages et l'on s'asseyait autour de la table.

- Le petit arbre malade, le troisième à droite de la remise aux voitures, qu'est-ce qu'il a donné?
- Celui, demanda Jacqueline, que les mulots ont rongé l'hiver dernier?
- Oui, celui-là que je pensais fini.
- Croyez-le si vous voulez, mais il a empli deux barils. C'est mieux que vous n'espérez.
- Pas mal mieux. Au printemps, je l'aurais bûché pour le bois de poêle. Faut croire qu'il était moins malade que j'avais cru.

– Vous l’aviez condamné trop vite. L’arbre n’était pas atteint pour mourir.  
Moi, j’avais confiance.

– Tu avais raison et j’en suis pas fâché.

Jacqueline paraissait fière du pommier comme d’un enfant à elle, arrivé premier à ses examens de fin d’année.

Quand Larocque commençait de tourner les feuilles du journal, lisant les manchettes à voix haute et les commentant, la jeune fille s’approchait.

– Parlons de Paris...

– Que voulez-vous savoir?

– N’importe quoi.

Je racontais n’importe quoi, ce qui m’amusait peu et peut-être n’intéressait pas Jacqueline, mais elle écoutait avec des yeux avides, tandis que les miens se fermaient de sommeil.

Que désirait-elle apprendre de Paris, de la France? Je l’ignore à ce jour. Il va de soi qu’elle demanda si les Parisiennes étaient jolies, plus que les Canadiennes mes compatriotes, et je répondais sans répondre. Non sans noter, pour justifier mes réticences, qu’on rencontrait là-bas autant d’étrangères que de filles du pays, et que je ne questionnais pas les passantes sur leur état civil. Quant au reste, on voyait à Paris de jolies filles et d’autres, comme à Montréal ou Saint-Hilaire, et cette observation banale suffisait.

Jacqueline se préoccupait moins des Parisiennes que d’elle-même. Elle se donnait de l’importance à m’interroger, se félicitait sans doute de celle qu’elle m’invitait à découvrir en sa personne.

Entre-temps, je préparais mon premier voyage aux Trois-Rivières, me demandant ce qu’il advenait des miens. J’en étais plus soucieux qu’au temps où je marquais le pas au bout du monde.

Quelle réception prévoir là-bas, où personne ne m’attendait? Je redoutais le

meilleur et le pire, sans espérer le sacrifice du veau le plus maigre. Car l'on pouvait m'accueillir avec une froideur sans goût de revenez-y, ou biffer l'histoire d'un trait, m'accepter à nouveau, m'intégrer à la caste. Mon père, qui ne manquait pas de ressources, ne se lamenterait pas sur le passé pour compromettre le futur.

Avec les derniers jours d'août, plus courts et moins chaud, on ne parlerait plus de « melbas » au minot, à la manne ou au baril. Les pommes invendues et les tombées, trop meurtries pour le marché, se transformeraient en un cidre lourd sirupeux et sans finesse, à forte teneur d'alcool, dont mon patron disposerait auprès de clients discrets comme carpes. À l'instar de ses voisins, cousins, autres parents et connaissances, il s'accommodait des lois avec un humour à froid, estimant que la plupart n'existent que pour leur transgression. Le législateur interdisant la vente du cidre domestique, ou oubliait son existence et son rôle. Le crime n'était pas de vendre, mais de s'y laisser attraper. En cette délicate matière, chacun écoutait la voix d'une conscience facile et ignorait ce qui fermentait dans la cave d'autrui.

Entre les fruits d'été et ceux de l'automne, rouges, tentatifs et durs comme pierre, on compte une accalmie d'environ trois semaines. La variété « mcIntosh » commencerait de mûrir vers le 20 septembre, tandis que la « fameuse » n'exigerait des soins qu'à la fin du mois. Ce serait bientôt le moment de m'esquiver pour respirer l'air natal, sans qu'il s'ensuivit de complications dans l'économie de la ferme.

J'en touchai un mot à Siméon, qui ne s'opposa point, mais ne m'encouragea pas non plus à partir.

- Vous m'accorderiez une semaine de répit.
- J'vois pas pourquoi je refuserais.
- Disons que je vous quitte samedi prochain? Vous me conduisez à la gare et je vous reviens lundi en huit. Ce sera encore trop tôt pour les premières « mcintosh... »

- Depuis combien de temps que vous avez pas été chez vous?
- Pas loin de trois ans. C'est raisonnable que je me montre le nez?
- Je dirai pas le contraire.

Il m'approuvait dans le principe, mais se demandait si je ne resterais pas aux Trois-Rivières, une fois rendu. D'où ses transports modestes.

– Comptez sur moi. Dès lundi, pas celui qui suivra mon départ, mais l'autre, je serai revenu. Je laisse mes bagages ici et ne vous parle pas même de me payer. Cela vous rassure?

- Il vous en faut, de l'argent?
- J'en ai assez.
- Alors, ça va.

Pour le tranquilliser mieux, me fixer aussi sur ce que me réservait le lendemain, j'ajoutai :

- Vos derniers barils entreposés, qu'est-ce qui arrive?
- On verra.
- Je m'en irai?
- Dans le temps comme dans le temps.
- Vous croyez qu'il restera du travail?

Je connaissais sa réponse à l'avance, mais lui laissai le plaisir de répéter.

– Quand c'est fini, on recommence. Autant dire qu'on n'a jamais fini. Après la récolte, faut vendre et expédier. Puis on met en caveau pour l'hiver, quand les prix monteront... Aux alentours des Fêtes, par exemple. Faut ensuite préparer les jeunes arbres pour les temps durs, à cause des satanés mulots. Il y a des années où leurs dommages comptent pas gros, mais on sait jamais s'il en viendra pas des mille en même temps, quand la neige tombe épais. Les insectes les mois d'été, les mulots en hiver, c'est la damnation des vergers de par icitte.



- Et d’ailleurs?
- Je suppose.
- Ils vous ont causé de lourdes pertes, l’an dernier?
- Je peux pas dire que j’ai été malchanceux. Faut dire que j’avais pris mes précautions, mais j’ai été chanceux quand même. Avec des bêtes aussi ratourees et malfaisantes, on sait pas ce qui arrive. N’importe pas quoi peut se produire. Elles ont comme du génie pour mal faire.

Une fois de plus, il revint sur la technique à opposer aux rongeurs des champs, qui mangent l’écorce des petits arbres jusqu’à l’aubier, quand ils ne trouvent rien d’autre à se mettre sous la dent. D’ordinaire, les sujets attaqués meurent l’été d’après. Pour prévenir l’attaque des bestioles, on entoure le pied des pommiers d’une épaisse couche de goudron, haute d’environ dix-huit pouces, qui leur enlève l’appétit.

- À quelle distance?
- À peu près un pouce, et c’est ce que je trouve de mieux. Je sais pas ce que le goudron fait aux mulots, mais ils endurent pas l’odeur. Ils approchent pas. D’autres habitants essayent de la broche quadrillée fin, mais les sacripants montent après comme dans une échelle. Ils s’installent par en dedans de la clôture qui devrait les tenir dehors, et ils passent l’hiver à gruger au chaud sous la neige. Comme résultat, c’est dépareillé! Moi, il y a rien pour m’enlever l’ancienne manière, avec du bon papier goudronné.

Il vida sa pipe dans le crachoir, remonta son réveille-matin et s’approcha du calendrier, qu’il étudia pendant quelques secondes.

- Ça va venir vite.
- Le temps passe!
- Vous verrez quand vous reviendrez de chez vous. Aux premiers froids, on commence à poser le papier. C’est pas dur, mais c’est assez long, et faut travailler à quatre pattes. Pour chaque arbre, c’est une feuille à tailler, poser et ajuster. Ça se

fait pas en criant ciseaux! Mais il n'y a pas de plaisir sans peine, ni d'argent, comme on dit.

- À chaque jour la sienne, sa peine...
- C'est ça.

Jacqueline, qui reprisait des bas près du poêle, leva les yeux dans notre direction. Mais elle ne dit mot.

Quatre jours plus tard, je partais pour Trois-Rivières. Non sans inquiétude, malgré le calme que j'affectais.

## CHAPITRE XIV

Mon père était un homme, dans le sens entier du mot.

Sévère avec ses enfants, capable de s'emporter au mauvais moment, il savait aussi reconnaître ses torts, passer l'éponge, et ne point s'abandonner à des regrets stériles. Positif, il s'efforçait de tirer le meilleur parti d'une situation. Il oubliait, quand il y avait lieu, les antécédents et les causes, s'employait ensuite à recréer l'ordre en ses entours.

Il vint lui-même ouvrir, quand je sonnai à la maison. Il eut comme un mouvement de recul, aussitôt réprimé, et accepta la main que je lui tendis. Non sans un brin d'émotion ou de surprise, qu'il essaya de dissimuler, et il dit :

– Je t'attendais, mais je ne croyais pas que tu aurais mis aussi longtemps à venir. Enfin, mieux vaut tard que jamais.

– Vous avez l'air en bonne santé?

– Toi aussi. Tu as grandi et engraisé, tu deviens un homme. Mais il me semble que tu aurais pu écrire plus souvent.

Après l'échange de quelques autres banalités, car chacun surveillait l'autre, il m'invita :

– Tiens, entre ici, pendant que je vais avertir ta mère...

Il me laissa dans son cabinet inchangé. Les mêmes meubles que je connaissais et le tapis usé, le miroir qui invitait les gens à se trahir, quand il se promenait de long en large devant eux.

J'entendis ma mère dans la cuisine :

– Non, ce n'est pas vrai!

– Puisque je te le dis. Viens...

– Je te répète que tu te moques de moi.

Elle parut, pâle comme une morte, et je la serrai dans mes bras.

Je l'embrassai, l'écartai de moi pour la voir mieux, puis je l'embrassai de nouveau.

– J’espère que vous m’invitez à souper, parce que je dévore. Il y a quarante-huit heures que je n’ai pas mangé.

– Tu n’es pas sérieux?

– Puisque je vous le dis.

Elle riait, convaincue que je plaisantais, mais il restait un doute dans son esprit.

– Pourtant, tu n’annonces pas la misère!

– J’ai des réserves, comme vous constatez.

– En tout cas, si tu jeûnes depuis deux jours, j’ai de quoi te faire un fond. Et d’abord, d’où viens-tu?

– Du bout du monde.

– Pourquoi n’as-tu pas écrit? Sais-tu qu’il y a trois ans que tu es parti, ou pas loin? Tu ne sais pas ce que nous pensions ici, pendant que tu te promenais! Les enfants d’aujourd’hui, on ne les comprend plus!

– J’ai souvent pensé à écrire.

– Si tu avais envoyé des nouvelles, nous aurions été moins inquiets. Non... mais... je n’en reviens pas. Il me semble que ce n’est pas vrai!

Je notai qu’elle avait blanchi, maigri, rapetissé, et me demandai jusqu’à point c’était ma faute, mais je n’eus pas plus le temps de m’absoudre en secret que de battre ma coulpe.

Car mes frères et sœurs m’entouraient, les filles m’embrassant et les garçons me serrant la main, me labourant les épaules, et tous parlaient ensemble, s’exclamaient, riaient, criaient, dans un vacarme qui ne permettait pas de placer un mot. Une demi-douzaine d’entre eux, vieilliss depuis mon départ, même la dernière qui devait avoir treize ans, aussi haute et forte que l’aînée.

Il ne manquait que mon frère l’avocat, marié depuis sept ou huit ans; Robert,

qui commençait sa quatrième année de théologie; Louise la religieuse, professeur de musique au couvent des Sœurs de l'Assomption, à Nicolet. Six et trois, plus le revenant! Le compte y était. Famille honnête que celle de mon père. Même si je n'aimais pas le droit, il me fallait admettre qu'il nourrissait son homme et son monde.

Quelqu'un dit :

– Passons au salon, où c'est plus confortable. Ici, on ne peut s'asseoir que quatre en même temps.

– Mais d'où viens-tu?

– Depuis trois ans que tu es parti?

– As-tu été loin?

– As-tu des photos?

Le père finit par imposer le silence.

– Et tu arrives?

– De l'Argentine.

– Pourquoi pas du Japon.

– La prochaine fois, si vous voulez!

– Quant à voyager...

– J'arrive de l'Argentine par voie de la France et de Saint-Hilaire, sur la rivière Richelieu.

– Après un détour.

– Quelques milliers de milles par terre, par eau, surtout par eau...

– Comment expliques-tu?

– On fait ce qu'on peut, comme on peut.

Ces préliminaires posés, je commençai mon récit. Je racontai au salon, à table, dans la soirée et jusque dans la nuit. Le lendemain dimanche, après la messe, je me remis à mon rôle de conférencier bénévole. Je ne suffisais pas à répondre aux questions. On buvait mes paroles, et je compris pour la première fois le sens de cette image surannée.

Mon père écoutait, son esprit critique en éveil, escomptant je ne sais quoi de mon interminable relation.

À propos de la femme assassinée dans ma chambre d'hôtel, à Montréal, il dit qu'il connaissait le drame d'après les journaux. Affaire classée, selon le vocabulaire du palais. Crime passionnel dont il oubliait le détail. On avait cherché l'occupant de la chambre, puis arrêté, jugé et pendu le meurtrier. L'homme tuait chez moi plutôt que chez lui, pour des raisons restées obscures.

Quand j'entamai le chapitre de l'Argentine, il demanda :

- As-tu au moins appris l'espagnol?
- Je me tire d'affaire, mais ne sais pas *Don Quichotte* par cœur.
- C'est autant d'acquis, ça peut servir.
- Comme ma compétence culinaire.

L'histoire de Vittorio l'intéressa.

– Va-t-il retourner à Rome?

– J'en doute. Il se plaît à Buenos Aires, où c'est plein d'Italiens comme lui, qui dominant la vie de la nation. Il y voit des possibilités qu'il chercherait en vain dans son pays surpeuplé. Les Italiens ne cessent d'arriver en Argentine. Étant rendu, il croit bon de rester. Il songe même, si son père ne s'oppose pas, à y amener un ou deux de ses frères. Ce serait facile pour eux, vu qu'il est sur les lieux.

- Tu dis qu'il va étudier le droit?
- Il commence cette année.
- Ton Vittorio est sage.
- C'est un garçon sérieux et travailleur.
- Qui le prouve.

Baissant un peu la voix, mais sans me regarder, il ajouta :

- Il donne un bel exemple...

Dans l'après-midi, on alla chercher Thérèse, avertie par téléphone de la nouvelle sensationnelle de la semaine, ou de l'année. Elle arriva, aussi blonde et fraîche qu'au jour de ma fuite. Aussi jolie, sinon plus, et piquante avec ses yeux noirs touchés d'or. Plus timide qu'autrefois, moins spontanée, moins exubérante, parce que jeune fille consciente d'elle-même, qui se surveille et sait ne plus être enfant.

Elle prit place parmi les autres, ajouta exclamations et questions à celle de l'assemblée dont je resterais le centre, aussi longtemps que ne s'émousserait pas la nouveauté que je représentais.

A beau mentir qui vient de loin, dit le proverbe. Qu'il mente ou non, on écoute le voyageur qui a vu, retenu, se pare d'exotisme et d'inédit, procure à chacun, autour de lui, sa parcelle d'évasion et de rêve.

Thérèse soupa avec nous. Il y en avait pour dix comme pour neuf. Quand elle partit sur le coup de onze heures, je me levai pour la reconduire.

- Ça ne vaut pas la peine. Je demeure au même endroit, à deux pas...
- J'y vais quand même.
- Ce qui signifie que je n'ai pas le choix.
- Juste. Et tu ne peux prétendre que je te fatigue avec mes assiduités.

J'imagine que d'autres te talonnent plus que moi.

- Moins nombreux que tu ne penses.
- Pas un seul?
- Je n'exagèrerais pas à ce point.
- Je ne veux pas commettre d'indiscrétions.

Dehors, elle marcha sans rien dire, comme si quelque chose la tracassait.

Devant sa porte, elle m'invita :

- Tu entres?
- Trop tard. Qu'est-ce que penseraient tes parents? Une autre fois, si je

reviens. Mais je crois que je reviendrai avant trois autres années.

Elle fixait le bout de ses souliers et dit encore :

– Si tu savais comme je me suis reproché ton départ! Car c'est à cause de moi que tu t'es sauvé... Je ne me le pardonne pas.

– Ne conclus pas ainsi.

– N'est-ce pas la vérité? Dire qu'il n'y avait rien, dans cette fameuse histoire!

– Non?

– Rien de rien.

– Alors, n'en parlons plus.

Nous continuâmes de causer sous les arbres, puis je la quittai. Non sans parler de revenir et elle accepta de me revoir.

– Tu as dû en rencontrer, des femmes, à travers le monde?

– Aucune d'aussi désirable que toi. C'est vrai que j'ai toujours eu un faible pour ton genre de beauté, depuis que tu as commencé de marcher.

– Tu ne changeras jamais?

– Tant mieux pour moi, ou pour nous deux.

Quand je rentrai, mon père m'attendait.

Je le suivis dans son éternel cabinet, où il m'offrit un cigare en me désignant une chaise.

– Maintenant, quels sont tes projets?

– Je retourne à Saint-Hilaire, l'ayant promis à Larocque. Après les pommes, je ne sais pas.

– En trois ans, tu as mis beaucoup d'argent de côté?

– Non, pas beaucoup. Un peu, mais pas beaucoup. Je gagnais mal, j'avais des économies, mais ça m'a coûté cher pour revenir. Ce n'est pas à la porte.

– Il est vrai que pierre qui roule...

– Admettons. Mais pourquoi pleurer sur le lait renversé?

– D'accord.



Il chercha parmi sa papperasse et produisit son livret de banque.

- Qu'est-ce que tu penses de ton ami Vittorio?
- Ce que je pense?
- Oui, son idée d'étudier le droit ne t'a pas frappé?
- Vous croyez que je dois suivre son exemple...
- Oui.

– Il est trop tard pour moi, qui ne suis pas même bachelier. Pour Vittorio, c'est différent. Il a plus de préparation. Il n'a qu'à se présenter à l'université et y prendre sa place. Maintenant que j'ai perdu trois ans...

– Vaut mieux perdre trois ans que sa vie entière. Tu es plus jeune que Vittorio et je suis derrière toi. Si tu veux continuer tes études, nous reprenons où tu as abandonné. On efface et l'on recommence. Qu'est-ce que tu dis?

Il ouvrit son livret de banque et me jeta un chiffre.

– J'ai des économies, moi aussi. Je gagne de l'argent chaque jour. À la maison, un de plus ne compte guère. C'est toi qui dis le dernier mot et je l'attends.

- Pas ce soir?
- Non, pas ce soir. Prends le temps de réfléchir.
- Je vais y penser.

Je me hasardai alors à demander :

- Vous ne m'en voulez pas trop?
- Pourquoi se lamenter sur le lait perdu?

D'autres questions me venaient et je finis par poser la principale :

– À propos de Thérèse, que lui est-il arrivé? Le savez-vous? Elle me disait tout à l'heure, mais sans explications, que les rumeurs du temps ne rimaient à rien. Des racontars? Des calomnies?

Le sujet ne plaisait pas au paternel. Il ne répondit pas tout de suite, mais regarda au plafond, tira sur son cigare, comme s'il cherchait ses mots pour dire le nécessaire et pas davantage.

Il se décida enfin :

– J'ai parlé trop vite et tu es parti trop vite. Chacun de nous se trompe. La petite Thérèse était souffrante. Maladie de femme, trouble physiologique, dont j'ignore le détail. Le médecin finit par comprendre et corrigea.

– Mais c'est idiot!

– Ce que je pense. Au cours de son examen, le médecin posa des questions qui jetèrent le doute dans l'esprit de la mère. Gênée, Thérèse ne répondit pas, ou répondit mal, et la mère prit l'épouvante, conclut dans le sens du pire et abîma sa fille de reproches. Pareilles histoire se répandent vite, surtout si l'on essaye de les cacher. Tu sais le reste. Je te crus en cause, parce que la mère de Thérèse le croyait et qu'elle vint se plaindre à mon bureau. Je m'énervai, tu t'énervas, puis tu filas sans demander ton reste. Résultat net : trois ans de retard et de perte, pour nous deux. Mais à quoi bon revenir là-dessus? On ne rebâtit pas le passé.

– Il n'y a pas de perte totale. J'ai vu du pays et appris une langue. D'ailleurs, je ne voulais plus étudier. J'ai saisi le premier prétexte pour rompre les amarres.

– Si tu le vois ainsi, tant mieux!

Je haussai les épaules.

– Quant aux études, mieux vaut aujourd'hui que jamais. Il n'est pas trop tard. Tu sais que c'est long, jamais... Quand je n'y serai plus, ce ne sera pas le temps. Vaut mieux te ressaisir et faire un homme de toi, tandis que j'y suis pour t'aider.

– J'y penserai, mais il me tente peu de recommencer. J'ai perdu mes confrères de collègue et vais me trouver avec des enfants. Sans compter que le droit,

sauf le respect que je vous garde, ne m'attire pas plus qu'autrefois.

- Le droit... le droit!
- C'est ce que vous voulez pour moi?
- Nous allons nous entendre là-dessus, une fois pour toutes. Si tu n'es pas avocat, tu seras autre chose, mais tu seras quelque chose. C'est là le point! Compris?
- Vous parliez d'autre façon, il y a trois ans.
- C'est ce que tu as cru. À la fin, c'est ta vie que tu joues, non la mienne. Que tu me suives dans la carrière, très bien, mais je ne t'y oblige pas. Quand Robert m'annonça qu'il prenait la soutane, je n'ai pas crié de désespoir. Cela le regardait, pas moi! Si je n'écoutais que mon goût, tous mes garçons plaideraient. Mais je ne suis pas assez sot pour imposer mes vues et me procurer le douteux plaisir d'ajouter au nombre des ratés.

\* \* \*

Huit jours plus tard, j'arrivais à Saint-Hilaire.

Larocque attendait dans sa voiture, seul. En m'apercevant, un sourire éclaira son visage. Même à la gare, il croyait que je ne reviendrais pas. Il me serra la main comme si je tombais des nues. Il s'informa de ma santé, de mon voyage, des miens, puis raconta les menues nouvelles de la paroisse, où je commençais de connaître les gens.

- Avec ce temps sec, vous avez beau pour vous remettre à l'ouvrage.
- Rien qui presse.
- Peut-être. Mais on aura plus vite fini, si l'on commence plus vite.
- Comme de raison.

Dès le lendemain, je prenais ma part de la besogne. J'aidai à traire les vaches, récolter les pommes de terre, les plantes-racines, préparer des volailles pour le marché. Nous classâmes les « mcIntosch » et les « fameuses », entassées dans un bâtiment à cette fin, empaquetant les plus belles dans des mannes et des boîtes destinées à

l'exportation. Seuls les fruits parfaits trouvaient grâce, les autres devant orner les tables canadiennes.

Siméon dirigeait et commandait, mais il me fallut plusieurs jours avant de m'y reconnaître et acquérir au travail quelque rapidité.

Entre-temps, je résumai pour Larocque les tirades paternelles.

– Qu'allez-vous décider?  
– Autant me demander s'il va pleuvoir jeudi en huit.  
– Cela ne me regarde pas, c'est entendu, mais je crois que votre père raisonne avec bon sens. Rien ne remplace l'instruction. Si vous avez la chance d'apprendre, faut pas la laisser passer.

– Facile à dire comme ça, mais vous ne savez pas ce que cela représente.  
– À votre âge, j'aurais honte...  
– Je suis rouillé, je n'ai plus le goût d'étudier, et je ne me revois pas au crochet de la famille. J'ai l'habitude de gagner mon argent et de le dépenser à mon gré, sans me dire que je le dois à mon père et qu'il vaudrait mieux économiser. J'ai aussi ma liberté, que je perds si je retourne là-bas.

– Votre père a raison quand même.  
– Peut-être, mais cela ne change rien à mes problèmes.  
– Ils comptent peu dans la balance, vos problèmes. Vous me répondez des enfantillages. Moi, si j'avais la chance qu'on vous offre, je sauterais dessus à pieds joints et je tirerais pas longtemps les vaches, matin et soir. Vous prenez mon frère, qu'est notaire à Saint-Mathias depuis dix ans! Faut l'admettre, il a été plus fin que moi ou plus chanceux. C'est vrai que j'étais le plus vieux des garçons et que le père avait pas les moyens de m'envoyer au collège, parce qu'il pouvait pas rester seul à travailler sur la terre. Ça empêche pas que j'en tire, des vaches, et que mon frère le notaire vit comme un monsieur dans sa grande maison. Faut dire aussi qu'il en faut des habitants pour cultiver, et que tout le monde peut pas s'engraisser la panse dans un bureau.

– Le droit ne me sourit pas, et il va me prendre au moins six ans. Même chose pour le notariat. Si je songe à la médecine, c'est pire.

– Pour tirer le diable par la queue, c'est pas mal long. Pour manger de la vache enragée, les diplômes sont pas d'obligation.

– Ni pour trier des pommes...

– Ni pour payer l'intérêt sur ses hypothèques.

Pendant que nous devisions ainsi, le temps fuyait.

Trop tard maintenant pour m'amener au Séminaire Saint-Joseph, car mes parents ne m'enverraient pas ailleurs, vu la dépense. Même si mon père réussissait dans sa profession, nous resterions sept à sa charge. Plutôt huit que sept, parce qu'il paierait pour Robert au grand séminaire, jusqu'à son ordination. Chose certaine, je ne retournerais pas au collège avant septembre de l'autre année, si je finissais par me résigner, et j'en aurais pour sept ans de pénitence au lieu de six. À vrai dire, la situation s'améliorait.

Jacqueline se mêlait peu à nos conversations, mais elle ne savait pas cacher sa curiosité, quant au voyage en pays trifluvien. Nul besoin de psychologie pour soupçonner ses motifs. Elle me dit un soir :

– Je soupçonne que vous avez rencontré là-bas vos anciennes blondes?

– Une douzaine ou deux.

– Elle vous ont reçu à bras ouverts?

– Vous me le dites!

– Elles sont jolies?

– Je n'aime que celles-là, mais l'une d'elles l'emporte sur les autres. Du moins à mon avis.

Elle hésita, commença une phrase qu'elle n'acheva point. Puis, roulant entre ses doigts le bord de son tablier, elle lâcha ce qu'elle avait sur le bout de la langue et que j'attendais :

– Plus jolie que moi, celle qui l'emporte?

– Il n’y a point de comparaison. Un autre genre, si vous voulez. Elle est plus âgée que vous, c’est-à-dire moins jeune. Vous saisissez.

– Vous êtes si vieux vous-même!

– On est ce qu’on est. Mais vous êtes plus jeune que votre âge.

– Écoutez grand-père qui parle!

Coquette comme une autre, Jacqueline posait à la jeune fille et prenait un soin inouï de sa personne. Pour sa satisfaction et la mienne – ou je ne voyais rien. Sa mère lisait mieux que Siméon dans son jeu, car les femmes diagnostiquent vite en ces matières, et je crus entendre qu’elle l’avait mise en garde contre moi. Parce que Jacqueline essayait ses ailes, si j’ose dire, curieuse de mesurer son pouvoir de séduction et de se révéler à elle-même, en attendant de se complaire en sa féminité triomphante.

Comme j’avais mes propres soucis et ne m’amusais pas aux filles de quinze ans, je jouais l’innocent. Je feignais d’ignorer son attitude, mais elle n’acceptait pas la mienne comme argent comptant.

Le temps froidissait. Les frondaisons colorées et l’herbe se ternissaient de jour en jour. Les feuilles écarlates des érables et des plaines jonchaient le sol, mêlées à celles de cuivre sombre des chênes, à celles, jaunes et racornies, des ormes panachés. Il ne resta un matin que le feuillage, transi dans le vent, des peupliers et de quelques trembles, qui essaierait de tenir jusqu’aux neiges.

Mais à mesure que les arbres se dépouillaient, le paysage s’allégeait en s’éclairant. On apercevait maintenant dans la plaine, à des milles de distance, les maisons des rangs et les villages groupés sous les clochers, les granges isolées des champs, les bestiaux qui continuaient de paître dans les pacages roussis.

Un jour, Larocque parla des pommiers à défendre contre l’engeance des mulots. Ce que j’attendais depuis longtemps. Nous en aurions pour quelques jours, selon la température et les heures consacrées au travail.

Il m’annonça aussi que j’hivernerais chez lui, si la proposition m’agréait.

La saison avait été passable. Non point bonne, mais passable, parce qu'un cultivateur, même riche à craquer, ne confesse jamais sa prospérité. Les trois-quarts et plus des arbres produisaient une moyenne de neuf barils ou vingt-sept minots, et les prix se maintenaient fermes. De sorte qu'il pouvait se permettre le luxe d'un aide, même à l'époque la moins absorbante de l'année.

À deux, m'expliqua-t-il, nous aurions du bon temps. Si je restais, il enverrait Jacqueline au couvent, pour le reste de l'année scolaire. Elle y arriverait en retard, mais ce qu'elle glanerait serait autant. Il se reprochait de n'y avoir pas pensé plus tôt.

Il ajouta :

– Jacqueline m'aidait surtout pour le train. Vous la remplacerez sans grande misère.

– Et au printemps, on recommence avec les pommiers?

– Quelques plantations, puis les arrosages à la course, l'un après l'autre, à partir de mai.

– Ce qui veut dire que j'aurai du temps pour songer à mes projets, encore mal définis. En ce qui concerne Jacqueline, qu'est-ce qu'elle pense de l'arrangement?

– Elle n'en sait rien.

Madame Larocque entra sur les entrefaites, et dit à son mari :

– Je viens de parler à ta fille. Imagine-toi qu'elle ne veut pas aller au couvent!

– Elle ne veut pas?

– Veux ou veut pas, elle y va quand même! C'est ce que je lui ai dit et ne va pas me démentir.

J'eus l'impression que la mère, retranchée en sa forteresse, venait de faire d'une pierre deux coups.

## CHAPITRE XV

Dans le bleu du matin, le soleil allumait de paillettes la neige fondante. La masse blanche et verte de la montagne, ombrée par les rochers de son flanc et les plis des vallonnements, réverbérait la lumière vers la plaine d'en bas. En rangs serrés, les pommiers alignaient leurs troncs courtauds de verger en verger, à perte de vue. Ils dévalaient les pentes, se groupaient sur les coteaux en saillie, accompagnaient l'étroit chemin qui court vers le village de Saint-Jean-Baptiste, rayé d'ornières grisâtres ou turquoise, ou jaune sale, selon les mouvements du terrain et l'usure depuis des mois.

Larocque parut dans la porte de l'étable, d'où sortait une buée lourde d'odeurs de lait, de fourrage et de fumier.

De loin, il me cria :

- Est-ce assez beau à matin? C'est le printemps pour vrai!
- Il est temps...
- À cette heure, ce ne sera pas long.
- Imaginez-vous ça dans un mois!

Les poules picoraient dans la neige piétinée, à travers les détritiques de paille et de foin, heureuses de courir dehors, l'œil attentif à la moindre parcelle mangeable, en attendant d'arracher des vers aux mottes de labours.

Comme disait Larocque, c'était le printemps pour vrai. Il flottait dans l'air depuis quelques jours, mais il hésitait à s'affirmer et se repliait devant un souffle du nord, une baisse traîtresse de la température, une giboulée qui croulait du ciel bas.

Et voilà qu'il triomphait d'un coup, comme une corolle éclose entre de verts sépales, un poussin duveté qui crève sa coquille, un têtard mi-grenouille qui résorbe sa queue de lézard au profit de ses dernières pattes. Levé tôt, le cajolant de sa chaleur et de la clarté née de lui, de son discret appel à la vie, le soleil le tirait peu à peu de sa léthargie. Il lui chuchotait des espoirs de bourgeons, de violettes dans l'herbe, de



becs affamés au creux des nids, de ruisseaux en goguettes s'étalant en lacs éphémères dans les champs prêts à reverdir.

Larocque me rejoignit sur la galerie. Son vieux feutre rejeté en arrière, le col ouvert, les mains nues et rouges, il humait l'air avec un sourire de gourmet, non pas repu, mais réjoui de ce qui l'attendait.

– Vous savez que les corneilles sont arrivées?

– Elles ont hiverné avec nous.

– Trois ou quatre, peut-être une demi-douzaine. Mais ce matin quand j'ai mis le nez dehors, pas mal avant vous, il y en avait aux quatre coins de l'horizon, qui menaient un ravaud du diable.

– C'est bon signe?

– Signe que ça achève. Les corneilles ne se trompent pas. Elles savent quand descendre au sud et quand revenir. Mais que la neige soit assez basse, et ça va venir vite, on ira voir ce que les mulots ont rongé.

– Qu'est-ce que vous prévoyez?

– On sait jamais.

Les mois avaient passé vite. Les uns assez remplis, les autres où nous faisons peu. Quand, par exemple, le froid intense ou une poudrerie nous retenait à la maison. Car Larocque, ni indolent ni paresseux, ne se foulait pas la rate pour le plaisir.

Je l'entends encore :

– À quoi bon se maganer, se morfondre? Quand on est mort, c'est pour longtemps. Je me repose l'hiver autant que je peux, pour me sentir plus capable quand reviennent les travaux. Dans la bonne saison, c'est pas le temps de se tourner les pouces. L'ouvrage commande et il faut marcher. Les arrosages attendent pas, les insectes non plus.

Si la température s'y prêtait, nous coupions du bois de poêle au bout de la terre, en grim pant dans la montagne. Mais quand le thermomètre glissait à dix sous zéro, nous restions au chaud dans la cuisine. Quand il neigeait à ne pas voir à cinq pieds, nous ne bougions pas davantage.

- Notre chantier, monsieur Larocque?
- Il partira pas.
- Vous êtes sûr?
- J’ai pas mal de chauffage en avant, ce qui me laisse la chance de paresser par ci par là, en attendant que ça se répare. Pour s’occuper, si vous avez des frémilles dans les jambes, on peut toujours affiler les haches.

Il m’arrivait de mettre la main à l’ordinaire, pour que la ménagère puisse se reposer aussi, ou consacrer une pleine journée à sa couture. La première fois que je le lui proposai, elle pensa que je badinais. Mais quand elle me vit à l’œuvre, goûta à mes rôtis, se gava de mes sauces et desserts, elle n’en croyait ni son palais ni son estomac.

- Vous remplacerez une femme dans une maison!
- Cuisiner est dans ma nature. J’agite, depuis mon âge le plus tendre, casseroles, chaudrons et lèche-frites.

- Je vous crois pas.
- Et vous n’avez pas tort. Vous n’avez pas peur que je vous empoisonne sans qu’il y paraisse, à petites doses?

Elle riait de bon cœur.

- Non seulement j’ai pas peur, mais je trouve vos plats meilleurs que les miens. C’est pourtant les mêmes recettes, ou quasi les mêmes.

- Avec cette différence que vous ne préparez pas le fricot.
- C’est vrai. J’ai toujours remarqué que c’est meilleur, l’ordinaire d’un autre. Chez mes belles-sœurs, par exemple! Si je me tiens au poêle une partie de l’avant-midi, essaye ici et goûte à ça, pour voir si c’est à point, vient le temps de m’asseoir à table que j’ai plus envie de rien.

Entre nos palabres et le bûchage, le train du matin et celui de cinq heures, de même que le soir et les dimanches, des loisirs me restaient. J'en profitai pour étudier un peu, renouer connaissance avec le ballot de livres apportés du grenier trifluvien. Libre de me présenter comme extra-collégial au baccalauréat de rhétorique, j'y songeais de loin. Si je réussissais, ce serait autant derrière moi.

Il s'agissait en somme de rédiger une composition française sur un sujet quelconque, transpirer en marge de versions grecque et latine, couronner le tout d'un thème latin et d'un devoir d'anglais. Si je ne me décidais pas à suivre les conseils paternels, je me préparais quand même à « sauter » une année de collège. Mieux valait n'être pas pris sans vert, à la dernière seconde.

Aux Fêtes, Jacqueline vint passer une douzaine de jours à la maison. Elle arriva la veille de Noël et ne retourna au couvent que le lundi des Rois. Le temps qu'elle nous honora de sa présence, elle m'accorda le même traitement qu'au chien et aux chats de la cour, qu'elle n'endurait point autour de ses jupes. Elle ne me voyait ni ne me parlait, ne répondait que par monosyllabes, quand je poussais le sans-gêne jusqu'à lui adresser la parole. Me tenant responsable d'un internement qui lui pesait, elle ne me pardonnait pas. Elle m'en voulait et boudait, ce qui parut rasséréner sa mère, qui redoutait les amabilités à mon endroit.

Je reçus deux lettres de Vittorio. Il se plaisait à Santa Fe, se familiarisait avec les codes, fréquentait des jeunes qui l'étonnaient par leur souci de culture et d'avancement. Son père se montrait si content de lui qu'il lui envoyait de l'argent pour l'aider à se tenir à flot, ignorant que son patron lui en fournissait aussi. Vittorio ne désespérait pas d'attirer ses jeunes frères en Argentine, mais l'assentiment familial tardait. Il insistait auprès de son père et j'en conclus qu'il s'ennuyait. Entre-temps, il entassait les pesos qu'il avait en trop. Ils rendraient service, au premier indice d'un désir d'émigration dans la Rome éternelle.

Il me mandait ce qu'il savait de Buenos Aires.

Pedro et François ne changeaient pas, continuaient de nourrir les gens du port et du voisinage, remontaient leur courage de *vasos* et *vasitos*, aux heures déprimantes. Partie pour Washington à la suite de son père, Gladys ne reviendrait que dans six mois. On n'entendait point parler de Storni, qui n'eût pas écrit une lettre pour assurer son salut éternel. Anne, qui promenait son âme en peine dans la belle ville, communiquait avec lui en espagnol, sans trop de fautes de grammaire, mais incapable de placer ses accents où il fallait. Aux dernières nouvelles, Pepita commençait une tournée des villes de l'Amérique du Sud, non sans l'espoir d'invitations à celle du Nord. Après Santiago, Montevideo, les journaux annonçaient qu'elle danserait à Riio de Janeiro, Lima, Quito, peut-être Caracas.

Thérèse m'écrivait aussi, d'une encre différente. Je l'avais revue et elle me recevait sans déplaisir. Quand je lui racontai que je me remettais à mes livres, elle soupira d'aise. Car elle ne cessait de se reprocher mes séjours à l'étranger, ajoutant que j'étudierais à l'université, si sa passivité d'un instant n'avait élargi le fossé entre mon père et moi. Quand elle parlait sur ce ton, je coupais son discours en l'embrassant. Au risque de la fâcher, mais elle ne se fâchait pas. Sa mère demeurait gênée et figée en ma présence, ce qui ne paraissait pas nuire à ma digestion.

L'attitude de Thérèse m'intéressait davantage. Sa bienveillance et son intérêt me consolait de la froideur de ses parents.

Elle demandait :

- Si tu réussis en rhétorique, tu continues jusqu'au B.A.?
- L'avenir le dira.
- Je l'exige.
- Tu vas te conduire en despote?
- C'est pour ton bien.

– As-tu partie liée avec mon père, pour me pousser dans le dos et me transformer en avocat contre mon gré? Si oui, je redeviens cuisinier sur un navire et continue mon tour du monde. Où devrai-je aller?

– Si tu pars, je me marie dans la semaine qui suit.

– Ah! non, par exemple!

– Tu ne veux pas que je me marie?

– Je veux bien, un jour ou l'autre, mais pas avec un autre que moi.

– Alors?

– N'allons pas trop vite. Je songe pour l'instant au premier bachot et à une autre récolte de pommes, des mulots à la mise en barils. Plus tard, nous dresserons un plan de campagne. Tu me fais confiance jusque-là?

– Je reviendrai à la charge en temps utile, et tu n'escamoteras pas le collègue sans entendre parler de moi.

– Entendu. Je prépare d'ici là mes arguments, je fourbis mes armes, pour me défendre contre l'influence indue.

– J'en aurai moi aussi, des arguments...

– Et tu te marieras avec un autre?

– S'il le faut, mais tu l'auras voulu!

C'était là du chantage, non dénué d'agrément.

Dans notre montagne, le printemps continuait le travail commencé.

Les cabanes à sucre crépitaient de leurs feux de bois, parfumées d'odeurs de réduit chaud, d'omelettes épaisses et de whisky blanc, baptisé deux ou trois dans un. Il naissait partout des porcelets et des veaux, même des poulains aux pattes trop longues. Les arbres bourgeonneraient d'un matin à l'autre. Après les corneilles, d'autres oiseaux se révéleraient. D'abord ceux qui passent l'hiver au pays, mais qu'on ne voit point, parce qu'ils se cachent. Ce serait ensuite, ensemble ou à tour de rôle, les étourneaux fureteurs et les mainates, les grives, quelques rouges-gorges, les hirondelles qui ne font pas le printemps mais l'enjolivent, les canards sauvages et

les outardes à masque noir, qui dédaigneraient nos cours d'eau paisibles, nos champs policés, pour les lacs secrets d'un nord qui recule sans cesse.

- Les oiseaux, c'est la vie et la gaieté de la campagne.
- C'est vrai, monsieur Larocque.
- Ce serait triste sans les oiseaux, et ce que les insectes nous dévoreraient!

J'aime mieux n'y pas penser.

– Dommage que vous n'ayez pas vu ceux de l'Argentine. Il faudra que je demande à Vittorio de m'envoyer des gravures, qui vous donneraient quelque idée de leurs formes et couleurs.

- Ils sont plus beaux que ceux d'icitte?
- Il y a les mêmes ou à peu près, d'autres qui leur ressemblent, et d'autres que vous n'imaginerez pas dans cent ans.

J'essayais de lui en décrire quelques-uns, vus dans les immenses parcs de Buenos Aires et les approches de la capitale. Ce cardinal, par exemple, peut-être cousin du nôtre, mais qui a huppe et tête rouges, des gris foncé et poitrine blanche; le *dorado*, joyau d'or qui vole; la *tijoreta*, sorte d'hirondelle qui cabriole dans l'azur, ornée d'une double queue en V et si longue qu'elle semble ne pas lui appartenir. Il y a encore le *zorzal*, veston marron et plastron rosé, mis comme un élégant de 1820, gauche dans ses habits, l'un des meilleurs chanteurs de là-bas; le plus beau d'eux tous et le bien nommé, le *siete vestidos* (sept vêtements), qui porte dans son plumage une gamme de sept couleurs.

- Ça doit faire curieux de voir ça?
- Je ne finirais pas d'en nommer : le *misto* et la *cachilla*, le *churrinche*, rouge vif, les innombrables oiseaux-mouches appelés *picaflores*. J'oubliais plusieurs espèces de pigeons sauvages, qui rappellent les tourtes canadiennes de jadis : la *torcacita* et la *calandria*, l'*espinero*. Des oiseaux gris ardoise et gris de plomb, gris pâle ou bleuté, les uns au chant vif, les autres aux notes plaintives, qui rivalisent d'empressement pour annoncer la naissance du jour. De beaux oiseaux! Mais ce qu'il m'a fallu d'efforts pour retenir leurs noms!

Le travail du verger recommença.

Les mulots n'avaient pas ravagé beaucoup. Cinq ou six arbres portaient trace de leurs dents, parce que les remparts de papier goudron n'avaient pas tenu, arrachés par le vent ou déchirés. Deux parmi eux n'en reviendraient pas. Les autres, plus âgés et plus robustes, guériraient de leurs blessures.

Dès la fin d'avril, premier arrosage de bouillie soufrée.

Larocque m'expliqua :

– On arrose de bonne heure, le plus tôt possible avant la floraison, quand le bois est mort et que la sève ne circule pas. On arrose par-dessous et par en dessus, de bas en haut, pour qu'aucune partie de l'arbre ne soit oubliée.

– Combien de fois dans la saison?

– Une dizaine environ, de neuf à douze, des fois plus... Ça finit jamais! Jusqu'à la fin du mois de juillet! On arrose contre les mouches à ver, contre les autres insectes, contre la tavelure qui tache les feuilles et s'attaque aux fruits. On arrose à la bouillie et en dernier avec du DDT, à partir du milieu de juillet, contre la pyrale du pommier. L'an passé, j'ai arrosé dix fois. Si j'ai toussé, éternué, craché et sacré! Parce que ça étouffe à la longue, le poison qui flotte dans l'air. Il y en a qui portent des masques, mais j'endure pas un masque longtemps. C'est pas confortable à mon goût. Je commence avec un masque et j'ai pas plus tôt commencé que je m'en débarrasse. Chacun son idés, voyez-vous!

– À quand le second arrosage?

– Ça sera pas long. Attendez un peu...

Il se leva, chercha dans un tiroir du buffet, revint avec un calepin qu'il se mit à feuilleter.

– Bon j'y suis.

– Vous gardez ça en note?

– J'ai ça en écrit, pour savoir où je suis rendu. Tenez, l'an dernier, j'ai arrosé dix fois – c'est ben ça – pas une de moins. J'ai ici les dates : d'abord le 28 avril.

Ensuite, le 10, 17 et 28 de mai, puis le 3 juin, le 12 et le 21; en juillet, le 1<sup>er</sup>, le 14 et le 24.

- Ce sera la même chose cette année?
- À peu près. Ça dépend du temps...
- Qu'est-ce qui vous guide?
- Ça dépend du temps, de la pluie, s'il fait chaud ou s'il fait frais... Ça sert à rien de gaspiller son butin, par exemple, quand l'eau tombe à plein ciel et qu'elle laverait le poison jusqu'à la dernière goutte, et que ça serait à reprendre le lendemain.

Les premiers bourgeons parurent. Fragiles, gluants, enroulés sur eux-mêmes. D'un vert sombre, ils passèrent au rose et ensuite au rouge. Puis ce fut la floraison, tout à coup, dans la quatrième semaine de mai. Le 25, les pentes de la montagne n'étaient qu'un énorme bouquet rose pâle, comme celles de Rougemont à quelques milles, comme celles du mont Saint-Paul, qu'on ne voyait pas, entre Saint-Pie et la ville de Granby.

Le dimanche, les gens des villages voisins, de Saint-Hyacinthe et même de Montréal, sillonnaient les routes en auto, pour admirer des hauteurs le féérique spectacle des vergers fleuris, aussi loin que portait le regard.

- Je gage, dit madame Larocque, que vous avez jamais rien vu de pareil? Pourtant, vous avez pas mal voyagé!
- C'est la première fois.
- Par chez vous?
- Chez nous, il n'y a pas de pommiers pour la peine. Quelques-uns çà et là, mais pas assez pour en parler. Des arbres bâtards et des sauvageons, mais rien de qualité.

Dès le mois de mars, Siméon m'avait initié au taillage, autre opération dont je ne soupçonnais ni la nécessité ni la technique.



– C’est ce qui compte le plus pour partir, afin de donner de l’air aux arbres, et aux fruits qui viendront. Ça servirait à quoi d’arroser à tour de bras, si les branches se mêlent et se massent en barrage que rien peut traverser?

Je continuais de poser mes naïves questions.

– Qu’est-ce qu’on coupe et pourquoi? De grosses branches ou des petites? Les rejetons? Et pourquoi ne garde-t-on pas les rejetons?

Siméon donnait sa leçon avec un sérieux de maître d’école.

– On coupe les branches mortes, parce qu’elles sont mortes. Pas d’explications sur ça? On enlève les « rejis » ou nouvelles pousses, parce que les rejis se nourriraient aux dépens des branches-mères, qui ont besoin de force, de sève abondante, pour porter les pommes. Les branchettes, elles, grandiraient longtemps avant d’avoir des fleurs. Ça aussi, il me semble que c’est facile à comprendre?

– J’essaye, je vous suis... Après?

– On sacrifie les branches qui se croisent avec d’autres, parce que d’ordinaire elles donnent de mauvais fruits. Ils se touchent d’une tige à l’autre, se déforment ou grossissent pas égal, offrent une grosse joue d’un côté et une petite de l’autre, ou manquent d’air et d’espace, et mûrissent mal.

Et de conclure :

– Quand j’aurai fini avec vous, vous serez aussi connaissant sur les pommes que sur vos oiseaux des pays du sud.

– On ne sait jamais trop.

– Vous l’avez dit!

– J’ai appris à faire à manger quand je n’en avais aucune envie, et je peux aujourd’hui donner un coup de main à madame Larocque avec son ordinaire. Il est de sottes gens, non de sots métiers.

– Des fois vous me faites rire! Tout ça pour finir avocat!

– Qu’en savez-vous?

– Je sais rien, mais ça me le dit.

Après le taillage, et entre les arrosages, nous plantâmes une cinquantaine de jeunes arbres, de deux à trois ans. S'ils croissaient de façon normale, sans souffrir de maladies ou des mulots, chacun produirait à six de quoi remplir un baril de trois minots.

Larocque avait préparé lui-même des plants et acheté les autres, de variétés nouvelles, à une pépinière de Rougemont. On plantait dans un terrain léger, un peu rocheux et d'égouttement facile, exposé au soleil. Pour chaque élève, un trou de dix-huit pouces, quelques poignées de fumier, d'engrais chimiques, après quoi l'on s'en remettait à la chaleur, à la pluie, à l'air vif de la montagne, qui se chargerait du reste.

Pas mal occupé, je me demandais si mes études souffriraient à la longue. Il n'est pas facile de courir deux lièvres à la fois, à la ville ou à la campagne. Il me restait soirées et dimanches, et Siméon, qui ne manquait pas de sens commun, disait à certains jours qu'il se passerait de moi, et d'en profiter.

- On regagnera plus tard le temps perdu, on revauchera.
- En attendant, c'est vous qui mettez les bouchées doubles.
- En temps et lieu, on arrangera ça. Je voudrais pas pour une terre que vous manquiez vos examens par ma faute. Je me le reprocherais jusqu'à mon dernier soupir. Vous me donnez la chance d'envoyer Jacqueline au couvent, c'est bien le moins que je vous remette ça.

À la mi-juin, je me rendis à Montréal et subis les examens convenus. Je me classai loin des dix premiers de la province, mais je n'ambitionnais pas de décrocher le prix du Prince de Galles. Les résultats connus, quelques semaines plus tard, j'écrivis à mon père, Thérèse, Vittorio, même Pedro Gonzalez, aussi fier qu'une jeune mère à la naissance de son premier poupon.

Vers le même temps, j'avisai Larocque d'avoir à me remplacer pour la récolte.

Je le seconderais jusqu'à la mi-août, mais je m'accorderais alors une quinzaine de vacances dans ma famille, avant de m'inscrire pour deux années de philosophie au vieux Séminaire Saint-Joseph. Ce retour au collège me passionnait

peu, mais je ne voyais pas d'expédients qui me conduiraient plus vite à l'université. Je cessais de vagabonder et m'engageais dans la seule route logique qui me tendait les bras, comme disait le bonhomme de place Pigalle.

L'indulgence de mon père m'y obligeait, l'exemple de Vittorio, l'admiration qui lui venait de son père et du mien. Comme ce dernier ne laissait échapper aucune occasion de me répéter que pierre qui roule n'amasse pas de mousse, je commençais de le croire. Ma propre expérience l'établissait d'ailleurs comme une preuve mathématique par neuf. Je devais me ressaisir, cesser d'envisager la vie comme une partie de plaisir. Je ne regrettais rien, sinon le temps perdu, mais n'en voulais perdre davantage.

Car il y avait Thérèse, au bout de la montée difficile. À la condition qu'elle m'attendît avec patience, elle serait le prix de mon labeur tardif, du redressement qui m'avait tant coûté.

Il va de soi que je la voyais. Pas très souvent, parce qu'il fallait dérober du temps pour voyager, entre mon travail physique et l'autre. J'y arrivais, Larocque aidant. Une fois le mois ou environ, je filais vers Trois-Rivières, le sourire et les conseils qui m'y attendaient.

Curieuse idée que celle de me fixer à Saint-Hilaire, dans la grasse vallée du Richelieu, quand il n'était pas plus compliqué de me réfugier à Louiseville, Grand-Mère ou Sainte-Anne-de-la-Pérade. Les circonstances le voulaient ainsi. Je ne m'en sentais pas plus responsable que du hasard qui me ballottait de l'Ontario à Paris, de Paris à Buenos Aires. Mais ce hasard se montrait bon, peuplant ma vie errante d'amis sûrs; Thomassin et Vittorio, Pedro et François, Siméon Larocque et sa femme. Quand je me demandais à quel saint me vouer, où m'arrêter et reposer ma tête, ils étaient là pour m'accueillir, généreux et serviables, sans arrière-pensée dans l'esprit.

Thérèse était plus jolie que jamais. Dans mon appréciation du moins, et elle ne paraissait pas le soupçonner. Dans ce sens qu'elle gardait cette simplicité qui était son charme et lui attirait les cœurs, dont le mien. Plus jeune que moi, elle

pouvait m'attendre et m'attendrait. Aussitôt mon admission au Barreau, il se célébrerait aux Trois-Rivières un mariage auquel je n'assisterais ni en témoin ni en curieux.

Tous les bonheurs, semblait-il, me venaient à la fois. Je n'aurais pas à ouvrir une étude et attendre le client, mon père acceptant de me recevoir dans la sienne, maintenant que mon frère aîné, établi depuis quelques mois à Montréal, volait de ses propres ailes. Le chef de la tribu se montrait si content de ma décision de l'appuyer, continuer et prolonger qu'il m'eût offert la lune, les étoiles et quelques autres astres, s'il avait été de son pouvoir. Il commençait à prendre de l'âge, mais restait assez solide pour guider mes premiers pas dans ce monde de chicanes, académiques et autres, qui m'effrayait en mes jeunes années.

Comme Vittorio, je finissais où je devais commencer. Comme lui, je me préparais à adorer ce que je me jurais de brûler. Finie l'ère des voyages et compromise la carrière de gâte-sauce. J'entendais parler droit, jurisprudence, tribunaux, assises et procès depuis ma naissance, avec ce résultat que le milieu où j'entrerais m'était familier. Je continuerais donc dans la tradition, après avoir tenté de la briser.

Au fond, cette tradition était une force, ce dont je me rendais compte tout à coup. Thérèse était pour beaucoup dans mes évolutions, car je travaillais pour elle, dans l'intention de la mériter. Quand je pensais à Raymonde ou Pepita, leurs visages ne m'apparaissaient que lointains et flous. Comme si leur souvenir appartenait à un autre. Ma vie s'ordonnait en ligne droite.

\* \* \*

Au moment où j'achève ces notes, je n'en ai que pour un an à l'université. Dès juin prochain, je gagnerai pour de bon mon pain et mon sel. Comme à Vittorio, qui m'en écrivit à plusieurs reprises, le droit me paraît moins aride et desséchant que je ne le craignais. Après quelque initiation, il se révèle humain, basé sur l'expérience de l'homme et en fonction de lui. Ce qu'il importe d'apercevoir, pour que son intérêt s'impose en s'accroissant.

J'écris chez Larocque, où je passe deux mois chaque été.

J'y suis près des champs, loin du bruit. Quelqu'un m'a soufflé que mes aventures de la prime jeunesse formeraient peut-être la matière d'un récit lisible. Je m'essaye la main, non sans redouter le résultat final et quelques réactions. Celles de Thérèse en particulier, qui pourrait n'apprécier qu'à moitié la beauté blonde de Raymonde ou celle, plus violente et plus sombre, de Concepción-Pepita. Mais j'ose croire qu'elle ne s'alarmera point de fantômes. Je la crois assez femme pour ignorer un passé où elle eut peu de part, contrer son souci sur un avenir où elle aura la meilleure.

De ma fenêtre, j'aperçois des pentes striées d'ombre, des arbres lourds de fruits qui déjà rougissent.

Cette année encore, Larocque voit venir l'hiver sans appréhensions. Il le mérite, car il travaille. Maître de six cents pommiers en production, il compte sur une centaine d'autres dans un an, si Dieu leur prête vie et si les rongeurs ne les mangent pas. Il a maintenant trois grandes filles à la maison et deux garçons qui poussent. Sa famille suit le progrès du verger et il s'enorgueillit des deux.

J'écris le matin et lui aide dans l'après-midi. Une besogne me repose de l'autre. Car les phrases ne me viennent pas sans peine et je m'aperçois que les aligner n'est pas jeu d'enfant. Par chance que je possède mon sujet et ne dois pas inventer. Je raconte ce que je sais et ne vise pas à la littérature. Mais je me souviens d'avoir lu que c'est parfois le moyen d'y arriver et je laisse courir ma plume, comme la bonne dame de Sévigné, la bride sur le cou.

J'entends Jacqueline qui chantonne dans le jardin, pendant qu'elle sarcle les plates-bandes. Grives, fauvettes et moineaux la surveillent, les uns dans l'espoir d'un ver charnu, les autres calculant que son passage délogera des insectes des feuilles.

Jacqueline ne me tient pas rancune. Elle me parle comme aux premiers jours. Maintenant qu'elle possède son diplôme d'études, elle ne me reproche plus ses années de couvent. Elle a aussi un amoureux, ce qui modifie sa perspective de l'univers.

Il est neuf heures et le soleil brille. Des génisses blanches et rouges paissent dans le clos attenant au jardin. Elles chassent d'une queue impatiente les mouches de leurs flancs, lèvent la tête entre les gueulées de trèfle, contemplant le paysage d'yeux qui ne s'intéressent à rien. Les grillons bruns animent l'air de leur rumeur, que les croassements des corneilles annulent de temps à autre, mais qui rebondit l'instant d'après. Il monte de la cuisine des odeurs de marinades.

Vais-je me rendre samedi aux Trois-Rivières? Il est probable. Thérèse m'attend, qui n'accepte point que je travaille mieux ici que chez mes parents. Mais je sais, moi, que je ne construirais pas un paragraphe en dix heures, s'il suffisait de mettre le nez à la fenêtre pour l'apercevoir. Même si j'en suis à la dernière page, mon manuscrit n'est pas fini. Il faut le remettre sur le métier, et plutôt deux fois qu'une.

Dans le bleu du matin, les feuilles des lilas tremblent, les pommes embaument, les enfants crient. Et ce bleu clair, où flottent des nuages de laine blanche, me paraît plus beau, plus intense, plus lumineux que tant d'autres connus ailleurs, sous des cieux moins rudes.